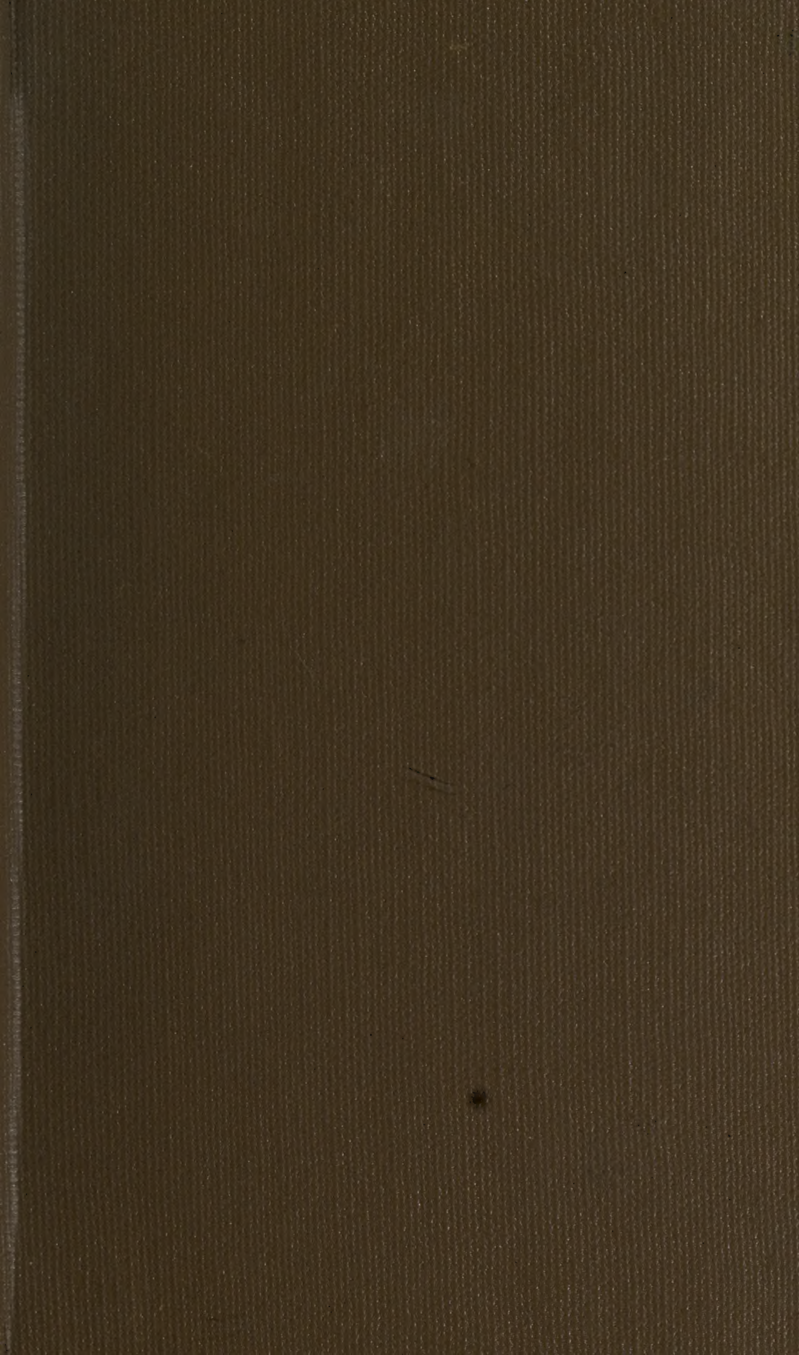


92

Comédies et Saynètes

pour la jeunesse

A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Aventures de Rémy, par EDMÉE VESCO, illustration de FERDINAND RAFFIN. Un volume in-18 jésus, broché. . . 2 fr.
Relié toile, tranches dorées. . . . . 3 fr.

Pour la jeunesse

Les Bardeur-Carbansane. Histoire d'une famille française pendant cent ans, par JACQUES NAUROUZE. (*Collection couronnée par l'Académie française.*)

I. — **La Mission de Philbert.** In-18 jésus, broché. 3 fr. 50
II. — **Frères d'armes.** In-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50
III. — **A travers la Tourmente.** In-18 jésus, broché. 3 fr. 50
IV. — **L'Otage.** In-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50
V. — **Séverine (1814-1815).** In-18 jésus. . . . . . . 3 fr. 50
VI. — **Autour d'un Drame.** In-18 jésus, broché. . . 3 fr. 50
VII. — **Fils de Bourgeois.** In-18 jésus, broché. . . 3 fr. 50

Chaque volume, reliure artistique, toile bleue. . . . . 4 fr. 50

(*Chaque volume forme un tout absolument indépendant*).

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

16-04. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 4-04.

E. VESCO

Comédies et Saynètes

pour la jeunesse



PARIS
Librairie Armand Colin
5, rue de Mézières, 5
1904

Tous droits réservés.

PQ
2643
E7A19
1904



A MA SŒUR ÉLISE

Laisse-moi inscrire ton nom en tête de ce petit livre, notre œuvre commune. Ils sont enfants de ta brillante imagination, ces personnages qui vont se lancer dans un grand voyage à travers le monde. Puissent-ils connaître les joyeux accueils et l'indulgence souriante, voir sur leur passage de jeunes visages... et de vieux aussi... s'illuminer d'un éclair de gaîté, éveiller le bon rire franc et honnête, apanage de la jeunesse heureuse, et laisser à tous ceux qui les auront connus un aimable souvenir.

E. V.

Kéreven. Mars 1904.

RÉPÉTITION GÉNÉRALE

SAYNÈTE

RÉPÉTITION GÉNÉRALE

SAYNÈTE

PERSONNAGES

GENEVIÈVE, 25 ans.
MAURICE DE VIRIEUX, 30 ans.
GEORGES, frère de Geneviève, 16 ans.
MADELEINE, sa sœur, 13 ans.
MARCEL, 15 ans.
UNE FEMME DE CHAMBRE.

Scène de théâtre d'amateurs : des planches, des marteaux, des boîtes à clous, des pots de couleur, des rideaux, des étoffes un peu partout. Dans un coin, des décors appuyés contre le mur, une échelle ouverte dans l'autre coin, escabeaux, tabourets, glace à main posée sur un guéridon, piano ouvert, portes avec portières, balai caché derrière une draperie.

SCÈNE I

GEORGES, *puis* MAURICE

GEORGES.

Il est grimpé en haut de l'échelle et cloue une draperie d'andrinople. Il laisse tomber ses bras avec lassitude.

Ouf! j'ai les bras cassés! Je ne me ferai jamais tapissier, c'est trop fatigant! Je ne sais pas quelle invention baroque a Geneviève de mettre tant

d'enjolivements autour de la scène! Les murs avec quelques petits machins pendus dessus, c'était bien suffisant. Voyons un peu quel effet ça fait d'en bas? (*Il descend, regarde en penchant la tête de droite et de gauche.*) Ce n'est pas mal, c'est même assez joli... Après tout, Geneviève a peut-être raison... Ah! il y a un coin plus bas que l'autre, on ne voit pas de là-haut, le nez sur le mur; ça vous rend *tourniche.* (*Il prend un clou, son marteau, déplace l'échelle, et y remonte.*)

On frappe à la porte.

GEORGES, *un clou entre les dents.*

Entrez!

MAURICE, *en uniforme de capitaine, bottes, cravache, gants de cheval, entre et regarde autour de la pièce.*

Tiens! il n'y a personne? qui donc m'a dit d'entrer?

GEORGES, *du haut de son échelle.*

Moi, mon capitaine.

MAURICE, *tournant ses regards de tous les côtés.*

Qui est-ce, « moi »?

GEORGES.

Moi, c'est Georges. Pour une fois j'ai la satisfaction d'être plus grand que vous, regardez au plafond.

Maurice le regarde en riant.

GEORGES.

Vous me permettez de ne pas descendre? Je tiens ce petit bout d'étoffe que je ne puis lâcher.

MAURICE.

Comment donc!

GEORGES.

Puisque vous êtes l'obligeance même, vous seriez bien aimable alors de me dire si mon chou est à la même hauteur que celui-là, à droite?...

MAURICE, *se reculant pour mieux voir.*

Oui, il est bien, un peu plus haut peut-être.

GEORGES.

Bon, je vous remercie. (*Il plante son clou.*) Je suis à vous, maintenant. (*Il descend de l'échelle, serre la main de Maurice.*)

MAURICE.

Mademoiselle votre sœur n'est pas là?

GEORGES.

Geneviève? Elle était ici il y a cinq minutes, je crois qu'elle est montée pour coudre à la machine deux lés d'andrinople. (*Riant.*) Vous n'admirez pas comme je parle correctement? Paquin lui-même n'est peut-être pas aussi versé que moi dans la science de la couture.

MAURICE.

Vous faites honneur à votre professeur, c'est

un talent de plus que je ne connaissais pas à Mlle Geneviève.

GEORGES.

A propos de Geneviève, ne me disiez-vous pas tout à l'heure que vous désiriez lui parler? je vais l'appeler.

MAURICE.

Non, non, ne la dérangez pas, je venais seulement la prévenir en passant que je ne pourrais venir à la répétition qu'un peu plus tard; le colonel m'a fait dire d'aller le voir cet après-midi, et il se pourrait que notre entrevue se prolongeât jusqu'à cinq heures, au moins; ainsi ne m'attendez pas pour commencer, je viendrai dès que je serai libéré.

GEORGES.

Bon, bon, je ferai la commission; avez-vous repassé votre rôle?

MAURICE.

Non, je n'ai pas eu une minute à moi depuis hier; je le regrette, car je ne le sais pas brillamment.

GEORGES, *avec vivacité.*

Ça c'est bien vrai! (*Se reprenant, un peu saisi.*) Je vous demande pardon de ma franchise.

MAURICE, *riant.*

Vous êtes tout pardonné, mon cher ami, et

votre exclamation me confirme dans mon opinion; heureusement que votre sœur est l'indulgence et la patience même, c'est une directrice de théâtre sans pareille.

GEORGES.

Oui, oui, c'est une bonne fille, un peu tannante quelquefois, mais si bonne pâte au fond qu'on en fait tout ce que l'on veut. Quand je me marierai (ce qui ne sera pas de sitôt), je tâcherai de trouver une femme dans son genre, ça m'irait tout à fait.

MAURICE, *sérieux.*

Je comprends cela.

GEORGES, *continuant.*

Oui, ainsi, son amie Charlotte : elle est assez gentille la petite Charlotte, mais poseuse, ah! une vraie gravure de modes, un vrai mannequin! A propos de Charlotte, vous ne savez pas ce que me disait Geneviève tout à l'heure?

MAURICE, *intéressé.*

Non.

GEORGES.

Eh bien, elle me disait que vous devriez tâcher de vous éprendre d'elle pour tout de bon, parce que, si vous en étiez toqué ferme, vous joueriez bien mieux votre rôle d'amoureux... C'est vrai, vous savez?

MAURICE.

Il y a des rôles plus ou moins difficiles à apprendre, je crois que celui-là n'entrera jamais dans ma cervelle.

GEORGES.

C'est parce que vous ne voulez pas essayer.

MAURICE.

Vous croyez?

GEORGES.

Certainement. Geneviève prétend que l'on peut tout ce que l'on veut, et je crois qu'elle a raison. Vous n'avez pas idée de ce qu'elle arrive à faire avec ce système-là, elle est universelle! et avec cela si simple, si obligeante, si bon garçon! En voilà une qui n'est pas poseuse!

MAURICE.

Vous l'aimez bien votre sœur?

GEORGES.

Si je l'aime! ah! je crois bien! c'est une perle, une perle rare, je vous dis! et un caractère! ah! du bon pain bis tout chaud, de ce bon gros pain de campagne si réconfortant, si savoureux! Madeleine et moi nous la faisons mourir à petit feu, quelquefois : eh bien, croyez-vous qu'elle se fâche? non, elle nous morigène, nous secoue un peu, nous embrasse, et tout est fini.

MAURICE.

Comme vous devez être heureux d'avoir une

pareille sœur à aimer! Je n'ai pas eu ce bonheur-là, moi.

GEORGES.

Vraiment?

MAURICE.

Non, je suis fils unique, j'ai été orphelin très jeune, je n'ai donc pas connu les joies de la famille... personne ne m'a appelé « petit frère », et aujourd'hui, en vous écoutant, je sens la grande douceur qui m'a été refusée. (*Une pause.*) Vous êtes un heureux de ce monde, mon cher ami, sachez jouir de votre bonheur... Mais au revoir, à tout à l'heure.

Il sort.

SCÈNE II

GEORGES, *puis* GENEVIÈVE

Georges revient au milieu de la scène, débarrasse un fauteuil de ce qui l'encombrait, et s'y allonge paresseusement.

GEORGES, *d'une voix posée.*

Qu'est-ce qu'avait donc le capitaine aujourd'hui? je ne l'ai jamais vu aussi préoccupé... il semblait presque triste même, lui si gai d'habitude... Peut-être sont-ce ces souvenirs de jeunesse qu'il a rappelés, son enfance sans parents, sans frère, sans famille... J'ai bien compris, à toutes les

allusions qu'il me faisait sur mon bonheur et sur son isolement, combien il devait souffrir parfois.

GENEVIÈVE *rentre, les bras chargés d'andrinople.*
Apercevant son frère.

Eh bien, ton beau zèle de tout à l'heure, le voilà parti?

GEORGES, *d'un air important.*

Je réfléchis.

GENEVIÈVE.

Ce n'est guère le moment; peut-on savoir le sujet de tes profondes réflexions?

GEORGES.

C'est une conversation que je viens d'avoir avec le capitaine de Virieux il y a cinq minutes.

GENEVIÈVE, *surprise.*

Avec le capitaine de Virieux? il est donc venu?

GEORGES.

Oui, et il est reparti.

GENEVIÈVE.

Qu'est-ce qu'il était venu faire?

GEORGES.

Il était venu te prévenir qu'il ne serait pas libre avant cinq heures, et qu'il était inutile de l'attendre pour commencer la répétition; ne te trouvant pas, il m'a prié de te faire la communication, je m'acquitte du message.

GENEVIÈVE.

Est-il resté longtemps?

GEORGES.

Non, une dizaine de minutes.

GENEVIÈVE *froisse nerveusement un bout de papier entre ses doigts.*

De quoi avez-vous parlé ?

GEORGES.

Nous avons parlé de lui un peu, de Charlotte beaucoup (il la déteste, tu sais, et je comprends cela, ce qu'elle est grimacière!); de toi un peu aussi, et, de notre conversation, j'ai déduit trois choses : primo, que c'est un charmant garçon; secundo, que ce serait pour toi un mari idéal; tertio, que tu es absolument la femme qu'il lui faut.

GENEVIÈVE, *un peu tristement.*

Tes déductions sont fausses, du moins en ce qui me concerne, mon pauvre ami : je ne suis plus très jeune, je n'ai ni beauté ni fortune, tu sais toutes les petites industries qu'il nous faut avoir pour tenir honorablement notre rang et faire bonne figure dans le monde : comment veux-tu que le capitaine de Virieux, jeune, riche, très riche même, ayant un nom presque illustre, un avenir superbe, songe à m'épouser? tu es fou ! archi-fou !

GEORGES, *flegmatique.*

Admettons que je suis fou si cela peut te faire plaisir, mais j'ai des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, et on ne me sortira pas de l'esprit que... que... j'ai raison. (*Il va vers l'échelle, les deux mains dans ses poches.*) Ma draperie est-elle bien placée comme cela?

GENEVIÈVE *passe sa main sur son front, secoue la tête d'un air résolu, puis très naturellement.*

Oui, très bien, tu as bien fait de relever le chou de droite.

SCÈNE III

LES MÊMES, UNE FEMME DE CHAMBRE *paraît, portant une lettre sur un plateau.*

C'est de la part de Mlle Charlotte, mademoiselle; le domestique attend la réponse.

GENEVIÈVE *décachète la lettre et lit très vite.*

Bon! Charlotte est enrhumée et ne peut pas venir à la répétition, il ne manquait plus que cela! (*A la femme de chambre.*) Dites au domestique que j'irai voir ce soir Mlle Charlotte, Joséphine.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Bien, mademoiselle.

Elle sort.

SCÈNE IV

GENEVIÈVE, GEORGES

GENEVIÈVE.

Quel ennui!

GEORGES.

Ça t'ennuie que la poupée ne puisse pas venir?... moi, ça ne m'ennuie pas, au contraire, nous nous en passerons, voilà tout.

GENEVIÈVE.

Nous nous en passerons, c'est facile à dire; mais, comme elle ne sait pas bien son rôle ni M. de Virieux le sien, Dieu sait comment les choses marcheront dimanche... C'est d'autant plus fâcheux que c'est la scène à sensation.

GEORGES, *insouciant.*

Ah! bah! tu te fais des tourments imaginaires, elle peut repasser son rôle aussi bien au coin de son feu qu'ici, je suppose?

GENEVIÈVE.

Pour le texte, oui, mais pour la mise en scène, les gestes, les attitudes, les intonations, les jeux de physionomie? Tout cela est nécessaire au succès d'une pièce, et ce n'est qu'à force de répétitions qu'on en vient à bout... Le texte, on peut à la rigueur le modifier à son gré.

GEORGES.

Sauf quand on baragouine de l'english comme moi!... Dis donc, ça va-t-il comme ça ma phrase? je me la suis répétée toute la nuit. (*Il se campe devant sa sœur d'un air matamore, le nez en l'air, la physionomie terrible; avec un accent britannique exagéré.*) « Vô ne vôdriez pas, médème la caomtesse, que je pâtisse sans vô dire le sovenir inéfécébeule que j'empôterai dans mon tiste exil de vôtre aimèble hospaïtélité. »

GENEVIÈVE, *éclatant de rire.*

Ton insomnie ne t'a pas servi à grand'chose, mon pauvre ami, c'est encore plus mal qu'hier.

GEORGES, *répétant.*

« Inéfécébeule... inéfécébeule... » Quelle diablerie! (*Avec rage.*) Comment, c'est plus mal!... mais, nom d'un petit bonhomme, comment faut-il dire alors? Tu veux que j'allonge les *ô*, je les allonge, que j'escamote les *r*, je les escamote, que je m'embrouille dans l'imparfait du subjonctif (c'est absurde, entre nous, de faire conjuguer un verbe à un Anglais, c'est idiot!), eh bien, je m'embrouille, tu veux que je dise *ébeule* pour *able* dans ineffaçable, je dis *beûle* comme un veau qui beugle : qu'est-ce qui cloche encore?

GENEVIÈVE.

Tout et rien en particulier. D'abord il est tout à

fait inutile de prendre un air terrible pour me remercier de t'avoir hébergé pendant huit jours, ensuite tu te tortilles la bouche, les yeux, les joues, de façon affreuse... tu es horrible à voir!

GEORGES.

Mes favoris cacheront tout cela.

GENEVIÈVE.

A la rigueur, mais tu fais de telles contorsions qu'ils se décolleront au beau milieu de la scène; regarde-toi un peu dans la glace, tiens, et dis-moi : « Madame la comtesse ». Là, tu te vois? Je n'exagère pas en disant que tu es affreux.

GEORGES, *riant*.

Le fait est que je ne suis pas joli, joli; attends, je vais travailler ma phrase devant la glace, c'est le seul moyen d'en venir à bout.

GENEVIÈVE.

C'est cela; pendant ce temps-là, j'arrangerai la disposition des sièges pour la répétition.

Elle va, vient, range à droite et à gauche, déblaie un petit espace, débarrasse deux ou trois chaises des étoffes qui les couvrent, et les dispose au milieu de la scène.

Tiens, Georges, pousse donc ce fauteuil-là dans le coin, et puis rapproche le guéridon... Bon, c'est bien... (*Jeux de scène.*) La comtesse s'assiéra sur le fauteuil, le général sur le pouf, Charlotte, là, à côté d'elle... Ah! si les acteurs étaient aussi

faciles à manier que les fauteuils et les chaises, ce serait joliment commode; mais ce n'est pas le cas, malheureusement! Nous sommes jeudi, je doute qu'en trois répétitions nous mettions tout sur pied!... Les premières scènes marchent bien, sauf quelques petites anicroches par-ci par-là, mais ce qui ne va pas du tout, oh! mais du tout, c'est la scène de la déclaration!... Charlotte a le trac, M. de Virieux est froid comme givre...

GEORGES.

Il m'a dit qu'apprendre à se dégeler était au-dessus de ses forces.

GENEVIÈVE.

Pourquoi cela? Charlotte est bien gentille pourtant, et si j'étais un jeune homme, il me semble que je lui dirais avec flamme, avec transport, que « son regard de tourterelle blessée a déchiré mon cœur!... » Ah! cette malheureuse scène, elle me fera venir des cheveux blancs!

SCÈNE V

GENEVIÈVE, GEORGES, MADELEINE

Madeleine entre, une feuille de musique à la main. Elle s'approche de sa sœur.

MADELEINE.

Dis donc, Veva, voudrais-tu me faire redire ma

berceuse? il y a un endroit qui ne va pas encore très bien, je crois.

GENEVIÈVE.

Bien volontiers; as-tu repassé « *Fais ton petit dodo* »?

MADELEINE.

Oui, mais j'ai bien peur de chanter faux.

GENEVIÈVE.

Je te donnerai la note.

MADELEINE.

C'est cela, et puis tu taperas un peu fort l'accompagnement à cet endroit-là, n'est-ce pas? comme ça, on m'entendra moins.

GENEVIÈVE.

Oui, mais viens vite, il est près de cinq heures, on va bientôt arriver pour la répétition.

Elles s'approchent toutes deux du piano. Geneviève tape deux ou trois accords, puis commence l'accompagnement de la berceuse de Botrel : *A côté de ta mère.* Madeleine chante d'une petite voix craintive :

A côté de ta mère
Fais ton petit dodo... ô

GENEVIÈVE.

Très bien, Minette.

SCÈNE VI

Les Mêmes, MAURICE

Maurice de Virieux, entré sans bruit dans la pièce, reste un instant devant la porte entre-bâillée et regarde en souriant le joli groupe des deux sœurs au piano; puis il s'avance sur la scène, serre la main à Georges et, quand la fillette s'arrête, applaudit discrètement.

MAURICE.

Très bien, petit rossignol!

Geneviève se tourne vivement sur le tabouret de piano.

GENEVIÈVE.

Comment, monsieur, vous étiez là! Y a-t-il longtemps que vous êtes entré?

MAURICE.

J'arrive à l'instant, mademoiselle, mais je vous en prie, continuez la répétition. (*En souriant.*) Je suis de la maison, vous savez?

GENEVIÈVE.

Oui, je sais; alors, puisque M. de Virieux le permet, achevons notre berceuse, Madeleine.

Les deux sœurs reprennent leur morceau.

GEORGES, *de son coin où il continue à mâchonner sa phrase.*

Tu chantes comme un poussin enrhumé, Madeleine.

MADELEINE, *s'interrompant.*

Tais-toi, grand sot, tu me troubles! Geneviève

et M. de Virieux disent que c'est bien, j'ai bien plus de confiance en eux qu'en toi.

Georges jette la glace sur la table et se met à arpenter la scène, les deux mains dans les poches, en répétant : « le sovenir inéfécébeule ». Geneviève et Madeleine achèvent leur morceau.

GENEVIÈVE, *à Maurice.*

Si vous saviez, monsieur, l'ennuyeux contretemps qui nous arrive!

MAURICE.

Quoi donc?

GENEVIÈVE.

Charlotte vient de m'écrire un petit mot pour me dire qu'un gros rhume l'empêche de sortir et qu'elle ne pourra pas assister à la répétition.

MAURICE.

Elle viendra dimanche?

GENEVIÈVE.

Je l'espère, mais je comptais beaucoup sur la répétition d'aujourd'hui.

MAURICE.

Moi aussi, d'autant plus que notre scène ne marchait pas brillamment.

GENEVIÈVE, *souriant.*

J'avoue qu'honnêtement je ne puis vous donner de démenti.

MAURICE.

C'est surtout cette malheureuse déclaration! Je

voulais même vous demander, mademoiselle, de me permettre de repasser un peu mon rôle aujourd'hui; une marche forcée et des exercices m'ont pris ma matinée et une partie de ma journée, et il m'a été impossible d'ouvrir un livre.

GENEVIÈVE.

Certainement, monsieur, mettez-vous là dans ce petit coin près de la console, vous y serez bien tranquille, et pendant que vous étudierez je ferai répéter les autres acteurs : nous avons encore pas mal à faire, les uns et les autres.

Elle passe le livre à Maurice, qui s'installe de manière à suivre les différents jeux de scène.

SCÈNE VII

LES MÊMES, *puis* MARCEL

MARCEL, *s'avançant vers Geneviève, la main tendue.*

Bonjour, ma cousine (*A Maurice, à Georges, à Madeleine.*) Bonjour, capitaine... bonjour, bonjour... Eh! bien, ça marche-t-il?

GEORGES, *à Marcel, d'un air distrait.*

Marcel, écoute-moi.

MARCEL, *riant.*

Ah! oui, ta fameuse phrase?

GEORGES.

Oui, Geneviève prétend que plus ça va, moins ça marche.

GENEVIÈVE.

C'est bien vrai!

GEORGES.

Eh bien, écoutez-moi, et sans parti pris, cette fois. (*Il empoigne le bras de Geneviève qui trébuche.*) Reste là sans bouger, attends que j'aille prendre mon chapeau. (*Jeux de scène.*) Bon, maintenant écoute... (*Il s'incline devant sa sœur, lui secoue la main à l'anglaise.*)

GENEVIÈVE.

Plus doucement, je te prie.

GEORGES.

Ce ne serait pas dans la note.

GENEVIÈVE.

C'est possible, mais tu me disloques le bras.

GEORGES *recommence son shake-hand, roule des yeux épouvantés, aspire comme s'il allait avaler quelque chose de trop gros, puis tout d'une traite.*

« Vô ne vodriez pas, médème la caomtesse, que je patisse sans vô dire le sovenir inéfécébeule que j'empôterai dans mon tiste exil de votre aimèble hospaïtélité. » — Ah!... ça y est-il cette fois?

MAURICE, MADELEINE ET MARCEL, *en riant.*

Oui, oui, c'est très bien, très bien, bravo, bravissimo!

GENEVIÈVE.

Oui, c'est mieux, presque bien même... voilà

une bonne chose acquise. (*A Marcel.*) Et vous, Marcel, avez-vous travaillé votre balai?

MARCEL.

Oui, ma cousine.

GENEVIÈVE.

Voyons, essayez un peu que je voie comment vous vous tirez d'affaire; hier vous le teniez comme un râteau.

Marcel prend le balai et balaie.

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas trop mal... Plus de côté, on n'attire pas la poussière vers soi comme cela, regardez-moi bien. (*Elle balaie.*) La main droite en haut, la gauche un peu plus bas... vous y êtes [1]?

MARCEL, *timide.*

Oui, je crois que je comprends.

GENEVIÈVE.

Bien, recommencez... C'est moins mal, balayez ce coin-là... pas celui où est M. de Virieux... le coin gauche... Bon... Maintenant appuyez-vous sur votre balai comme quelqu'un qui écoute... (*Jeux de scène.*) Bien... bien... et puis ramassez ce petit papier. (*Elle jette un papier sous une chaise.*) Et redîtes-moi votre : « Tiens! voilà qui est parti-

1. Pendant cette scène, Maurice, personnage muet, suivra des yeux Geneviève en tortillant sa moustache d'un air distrait. Il sourira quand Geneviève s'animera et baissera les yeux sur son livre quand elle regardera de son côté.

culier, par exemple, serait-ce encore un coup du petit chat? »

Marcel docile redit la phrase.

GENEVIÈVE.

Vous n'avez pas l'air assez étonné, et puis ne descendez pas la voix comme cela en disant : « le petit chat » : c'est une interrogation, une exclamation plutôt, il faut hausser le ton, au contraire; redites un peu.

Marcel répète.

GENEVIÈVE.

C'est mieux, presque bien même; maintenant ouvrez la porte et dites : « Madame la comtesse est servie! »

MARCEL *va vers la porte, l'ouvre et d'un air lamentable.*

« Madame la comtesse est servie. »

GENEVIÈVE, *vivement.*

C'est très mal, très mal, parlez nettement en prononçant bien les syllabes.

MARCEL, *d'un air cavalier.*

« Madame la comtesse est... servie! »

GENEVIÈVE, *d'un air découragé.*

C'est encore plus mal! (*Riant.*) Je doute que la comtesse garde à son service un domestique aussi mal dressé; voyons, recommencez.

Marcel docile redit toute la scène.

GENEVIÈVE.

C'est mieux; avec deux ou trois répétitions encore, cela pourra marcher.

GEORGES, *revenant vers sa sœur.*

Geneviève! écoute-moi! J'ai trouvé une nouvelle intonation.

GENEVIÈVE, *avec un geste accablé.*

Oh! non, c'est assez! je t'en supplie! assez! assez! (*S'adressant à Maurice d'un air gracieux.*) Savez-vous votre rôle, monsieur?

MAURICE.

Pas brillamment, je le crains, mademoiselle. Enfin... avec énormément d'indulgence...

GENEVIÈVE, *souriant.*

Aïe! m'en faudra-t-il tant que cela?

MAURICE, *cherchant à s'excuser.*

J'ai eu... beaucoup de distractions en le repassant.

GENEVIÈVE.

Je conviens que nous avons dû vous paraître insupportables... ce bruit de voix, ces interpellations, tout ce manège.

MAURICE.

Je repasserai les endroits difficiles d'ici à dimanche, j'ai une très bonne mémoire.

GENEVIÈVE, *avec simplicité.*

Ah! tant mieux, vous me mettez l'esprit en repos.

MAURICE.

Etait-il donc si fort en peine?

GENEVIÈVE.

Ah! certes! le métier de metteur en scène n'est pas des plus aisés.

MAURICE.

Surtout avec des artistes amateurs, n'est-il pas vrai?

GENEVIÈVE.

Mais...

MAURICE, *riant.*

Vous êtes la loyauté même et il n'est pas généreux à moi de mettre en conflit votre amour de la vérité et la charmante disposition d'esprit qui vous empêche de dire à votre prochain des choses... peu flatteuses.

GENEVIÈVE, *embarrassée.*

Monsieur... vraiment... ces éloges... (*En souriant.*) Vous me voyez meilleure que je ne suis.

MAURICE, *doucement.*

Je ne crois pas.

GENEVIÈVE.

Je vais vous le prouver à l'instant même. (*D'un ton de commandement enjoué.*) Allons! capitaine... répétons... service commandé... quinze jours d'arrêt pour cinq minutes de retard.

MAURICE *fait le salut militaire, en riant.*

Compris, mon général!

GEORGES.

Dis donc, Geneviève, est-ce qu'il est nécessaire que nous restions ici ?

GENEVIÈVE.

Point du tout, vous êtes absolument libres... partez si cela vous fait plaisir ; seulement Madeleine va rester, j'ai besoin d'elle pour un ouvrage pressé.

Les deux garçons partent.

GENEVIÈVE, *à Madeleine.*

Tiens, Minette, achève-moi, je te prie, cette couture, je n'ai pas le temps de m'en occuper pour le moment : voici un dé, du fil rouge et un étui rempli d'aiguilles.

Elle lui donne les divers objets mentionnés. Madeleine s'installe à coudre au fond de la scène.

GENEVIÈVE, *à Maurice, gracieusement.*

Pardon de vous avoir fait attendre, monsieur, me voilà toute à notre affaire.

MAURICE.

J'admire à combien de choses à la fois les femmes savent penser.

GENEVIÈVE.

C'est affaire d'habitude... Voulez-vous que nous commencions? Je sais le rôle à peu près tout entier, et puis je m'aiderai du livre si cela devient nécessaire.

MAURICE.

Il me paraît peu utile de redire les premières scènes?

GENEVIÈVE.

Assurément, et puis nous aurons tant à faire pour la déclaration!

MAURICE, *la regardant, amusé.*

Ah! oui, la fameuse déclaration!

GENEVIÈVE, *légèrement embarrassée.*

Si vous pouviez seulement y mettre un peu plus de chaleur... de mouvement.

MAURICE.

Oui, il faudrait croire que « c'est arrivé », n'est-ce pas?

GENEVIÈVE, *avec vivacité.*

Précisément, c'est ce que je voulais dire.

MAURICE.

Cela vous paraît tout simple, ce que vous demandez là; eh bien, c'est excessivement difficile.

GENEVIÈVE, *interdite.*

Mais...

MAURICE.

Il y a, voyez-vous, mademoiselle, des sentiments si purs, si sérieux, si sacrés, qu'on ne peut pas s'en faire un jeu, et les gens mêmes dont c'est le métier, les grands acteurs, en sont toujours sur ce point réduits à un idéal de convention.

GENEVIÈVE, *troublée.*

J'ai peut-être tort, en effet... je ne mettais pas tant de choses dans ce menuet qu'est la comédie de salon et...

MAURICE, *l'interrompant.*

Et puis aussi, cela dépend des caractères, de beaucoup moins même, de la disposition du moment, de la fantaisie du cœur, de ce souffle de l'esprit qui vient de n'importe où et va où il ne sait...

Un silence. Geneviève, la tête baissée, joue machinalement avec les rubans de son tablier. Maurice, debout, tortille sa moustache.

GENEVIÈVE, *avec un effort pour paraître gaie.*

Nous voilà bien loin, me semble-t-il, de notre inoffensive petite pièce... Voulez-vous que nous répétions?

MAURICE, *feuilletant le livre.*

Toujours cette malheureuse déclaration? Je suis à vos ordres, mademoiselle... Nous nous asseyons sur ces deux chaises, n'est-ce pas? ou plutôt non, vous sur ce fauteuil, moi je resterai debout, j'aime mieux cela.

GENEVIÈVE.

Comme vous voudrez, cela n'a pas grande importance. (*Elle s'assied sur le fauteuil, lit à demi-voix, tourne le feuillet, suit du doigt un para-*

graphe.) Nous pouvons prendre ici... « Vous me gardiez toujours rancune »... C'est vous qui commencez.

Maurice, sans conviction, redit la phrase.

GENEVIÈVE, *lisant son rôle.*

« Un peu, mais maintenant c'est fini, depuis hier j'ai beaucoup pensé, beaucoup réfléchi... votre proposition me paraît invraisemblable! Il me fallait le temps de m'y accoutumer. »

MAURICE.

« Invraisemblable? »

GENEVIÈVE, *au naturel.*

Très bien votre « invraisemblable », il est bien sorti. (*Reprenant sa lecture.*) « Oui, invraisemblable. Songez donc! vous êtes jeune, brillant, d'une noble origine, vous pouvez aspirer aux alliances les plus hautes, quelle femme ne serait heureuse et fière de vous confier sa vie? »

Elle dit ces derniers mots avec une énergie toujours croissante.

MAURICE, *l'interrompant.*

Parfait, mademoiselle, parfait! pourquoi ne faites-vous pas le rôle de Suzanne? cela vous irait à merveille.

GENEVIÈVE.

Parce que je fais celui de la comtesse, et qu'à

moins de me couper par moitié, je ne peux pas jouer deux rôles à la fois dans la même pièce.

MAURICE.

C'est bien fâcheux, en vérité.

GENEVIÈVE, *reprenant son rôle d'une voix brisée.*

« Et moi, en échange de tout cela, que puis-je vous offrir? » (*Elle laisse tomber son livre sur ses genoux d'un geste accablé.*)

MAURICE, *quittant tout à coup son rôle d'acteur.*

Vous m'offrez plus que je n'aurais jamais osé espérer! un cœur pur, noble, loyal, un cœur ne connaissant ni la ruse ni le mensonge, un cœur sachant battre à la vue de la douleur, pleurer avec ceux qui pleurent, souffrir avec ceux qui souffrent, se réjouir avec ceux qui sont joyeux, n'est-ce rien que tout cela ? (*Il prend les mains de Geneviève et les serre dans les siennes, puis continue du même ton.*)

Ah! si vous vouliez! et si j'osais vous dire un rêve que j'ai fait! C'était un rêve de bonheur, d'espoir heureux, un rêve d'or où l'avenir m'apparaissait radieux... je vous voyais comme il y a un instant, aimable, gaie, gracieuse, vous donnant toute à tous sans pose, sans désir de briller, je vous admirais, et tout bas je me disais : « Voilà l'amie que je voudrais voir à mon foyer, celle avec qui je partagerais les heures tristes, les heures

joyeuses, les heures de lutte pour la vie, les heures du repos à son déclin, voilà celle par qui je serais soutenu, consolé, encouragé... aimé!...

Geneviève fait un geste d'étonnement.

MAURICE, *continuant.*

Oui... aimé comme je l'aime!

GENEVIÈVE, *très émue.*

Mais, monsieur, ce n'est pas dans votre rôle!

MAURICE.

Oh! non, ce n'est pas dans mon rôle, c'est dans la vie réelle! Vous me trouviez froid, compassé, vous le disiez à l'instant.

GENEVIÈVE, *avec élan.*

Ah! vous ne l'êtes plus maintenant!

MAURICE.

Non, je ne le suis plus, et je ne le serai jamais avec vous, Geneviève : comment l'être devant le regard limpide de vos beaux yeux, en écoutant votre voix exquise? J'ai hésité longtemps, je vous l'avoue..., engager toute sa vie, toute celle d'une jeune fille, est chose si grave! Vous ne me connaissiez guère, me semblait-il.

GENEVIÈVE, *à demi-voix.*

Oh! si, je vous connaissais bien!

MAURICE.

Moi, depuis longtemps je vous étudiais, je sui-

vais, en l'admirant, cette existence toute de dévouement, de bonté ingénieuse et charmante...

GENEVIÈVE, *avec douceur*.

Je vous en prie, ne m'accablez pas ainsi de vos louanges!

MAURICE, *continuant*.

Et je me demandais si j'étais vraiment digne de vous!

GENEVIÈVE.

Digne de moi? oh! Maurice!

Elle fond en larmes, et se couvre le visage de ses deux mains. Maurice les écarte doucement.

MAURICE.

Pourquoi pleurez-vous, Geneviève?

GENEVIÈVE *lui sourit, puis lui tendant la main :*

C'est parce que je suis trop heureuse, mon ami!

COMME AUTREFOIS

PAYSANNERIE

COMME AUTREFOIS

PAYSANNERIE

PERSONNAGES

JEANNETTE, 18 ans.
EUGÉNIE, son amie, 22 ans.
FRANÇOIS, fiancé de Jeannette, 25 ans.
LE PÈRE MATTHIEU, père de Jeannette, 60 ans.
TANTE CATHERINE, sa tante, 50 ans.

Une salle de ferme : table, bancs, dressoir garni de faïence, chaises de paille, mobilier *ad libitum* selon que l'on voudra placer la scène en Bretagne, en Normandie ou en Auvergne. Dans un coin, un piano; pendue au mur, une petite bibliothèque avec des livres de classe.

SCÈNE I

JEANNETTE, EUGÉNIE

Mise prétentieuse de demoiselles de campagne, robes voyantes, coiffures exagérées, bijoux, bagues, chaînes, etc.

Les deux amies sont assises sur des chaises, entre elles un grand carton rempli de pièces de gaze, de soie, de rubans, de plumes, de fleurs. Ouverts sur la table, des journaux de modes.

EUGÉNIE.

Pourquoi ne veux-tu pas mettre ces roses rouges sur ton chapeau des dimanches?

JEANNETTE.

Elles n'iront peut-être pas avec ma robe bleue.

EUGÉNIE.

Au contraire, c'est la grande mode cette année; vois, là, à l'article : NOUVEAUTÉS DE LA SAISON : « Les couleurs disparates font fureur ». Tu vois bien que j'ai raison.

JEANNETTE, *prenant un bouquet de bluets et d'avoines.*

J'aimerais mieux des bluets.

EUGÉNIE, *d'un ton doctoral.*

Le bleu n'est pas la couleur des brunes.

JEANNETTE.

Tu crois?

EUGÉNIE.

J'en suis sûre, regarde la dame du notaire qui est blonde, elle met toujours du bleu.

JEANNETTE.

C'est vrai, alors tu m'engages à prendre les roses rouges?

EUGÉNIE.

Certainement, avec des plumes blanches, une boucle de brillants et du ruban jaune, ce sera tout à fait dernier genre. Tu n'as pas idée de l'effet que tu feras dimanche à la promenade avec ce chapeau-là! Adèle et Caroline en pâliront de jalousie. Elles m'ont demandé ce matin ce que tu

avais décidé pour ta toilette de printemps, mais je ne leur ai rien répondu. Ce n'est pas bien de trahir le secret d'autrui, n'est-ce pas?

JEANNETTE.

Non, non, tu as bien fait, tu es une bonne amie; et toi, as-tu commandé ton chapeau à Mlle Plumassot?

EUGÉNIE, *d'un ton mystérieux.*

Oui, mais je veux t'en faire la surprise. Ah! quelle affaire ça a été, ma chère! Tu ne peux pas te l'imaginer! Pendant deux heures au moins, j'ai feuilleté les gravures de modes, j'ai bouleversé les cartons de la pauvre Plumassot, et nous avons cherché, et nous avons combiné! Nous en étions rouge betterave toutes les deux! Enfin, tu verras que nous n'avons pas perdu notre temps! mais ton chapeau sera très bien aussi! C'est qu'il ne faut pas que nous ayons des airs de campagnardes, toi surtout! pense donc! Que dirait ton prétendu en te voyant des toilettes démodées, lui, un Parisien! un beau monsieur! Papa l'a aperçu ce matin au moment où il descendait du courrier, il paraît qu'il n'est pas reconnaissable!

JEANNETTE.

Vraiment?

EUGÉNIE.

Non, il a fait raser sa barbe, ne porte plus que

la moustache, c'est le grand genre, tu sais, pour les messieurs à présent, et il était mis, ma chère! Il avait un vêtement gris, un joli chapeau de paille, des souliers jaunes; c'est un tout autre homme que le François d'il y a deux ans!

JEANNETTE, *avec fierté.*

Moi aussi, je suis une toute autre Jeannette que celle qu'il a quittée. (*Riant.*) Te rappelles-tu nos coiffes et nos petits tabliers, et nos grosses jupes de paysannes avec des fronces? étions-nous assez fagotées!... (*Elle rit.*) Tandis que maintenant, nous sommes aussi bien que n'importe qui; c'est étonnant comme nous avons vite pris l'air comme il faut!

EUGÉNIE, *d'un air entendu.*

Il n'y a rien de tel qu'une voilette et des gants pour vous donner l'aspect distingué, vois-tu, ma chère!

JEANNETTE.

Oui, et puis des bottines à talons hauts et des cheveux bien frisés... avec tout ça, on est aussi bien que les grandes dames de Paris... Quand je suis allée passer mon examen à Montfort, il n'y avait pas une seule des jeunes filles qui passaient avec moi aussi bien habillée que je l'étais, et je me souviens qu'en voyant mon chapeau à plumes bleues, l'inspecteur d'académie s'est penché vers le professeur qui m'interrogeait, ils

ont parlé tout bas en me regardant, et ils ont fait tous deux : « Oh!... » comme lorsqu'on admire quelque chose de très beau ; moi j'étais bien fière, tu comprends?

EUGÉNIE.

Je crois bien! Ah! comme je regrette que maman n'ait pas voulu me laisser passer mon examen, c'est ça qui vous donne l'air distingué d'avoir de l'instruction.

JEANNETTE, *avec modestie.*

Oui, oui, ça vous pose bien dans le monde, et puis, on peut causer de tout, au moins! de l'histoire, de la géographie. On dit : « C'était du temps de Louis XI ou pendant le moyen âge », on place une petite date de temps en temps aussi avec l'air de n'y pas toucher; alors chacun pense : « Comme elle est savante! »

EUGÉNIE.

As-tu bien repassé ton histoire pour en causer avec ton fiancé?

JEANNETTE.

Oui, mais j'ai surtout revu ma chimie et mon histoire naturelle, parce que, à Grignon, c'est certainement la botanique qu'il aura étudiée, tu comprends?

EUGÉNIE.

Comme je voudrais être instruite, moi aussi!

M. l'instituteur m'épouserait tout de suite, j'en suis sûre! Mais je n'ai jamais pu me mettre l'orthographe dans la tête, et à onze ans je savais tout juste lire!... Ah! tu es bien heureuse, toi, Jeannette, tes parents ont dépensé sans compter pour te faire apprendre un tas de belles choses... et le piano, et le dessin!... C'est moi qui aimerais à jouer de la musique... des valses, des polkas!...

Elle pousse un gros soupir, prend d'un air distrait une fleur dans le carton, et la tortille entre ses doigts. Bruits de sabots à la cantonade.

JEANNETTE, *effrayée.*

Ah! mon Dieu! voilà papa qui revient des champs! Vite, Eugénie, enlevons tous ces chiffons, il n'aime pas me voir occupée de ma toilette et je serais grondée d'importance! Tiens, prends vite tout ça et montons dans ma chambre, nous y serons bien plus tranquilles.

Elles ramassent fleurs, plumes, rubans, les jettent pêle-mêle dans le carton, et disparaissent en courant.

SCÈNE II

LE PÈRE MATTHIEU, *seul.*

Il entre en tapant ses gros sabots contre le sol, tombe épuisé sur le banc, jette son chapeau sur la table, appuie ses deux mains sur ses genoux d'un geste las.

Ah! mon gnieu, qu'y fait chiau! Mon gnieu, qu'y fait chiau! Ceusse qui diraient qu'y fait

froid, y z'auraient l'esprit la tête en bas, pour sûr! (*Il s'éponge le front.*) N'y a pas à dire, l'soleil tape dur à la Saint-Jean, ah! oui, pour sûr qu'y tape dur! J'ai eune soif, ah! bon Diou! à vider tous les pichets qui se pendent là!... Eh! Jeannette! où qu't'es, ma fille? va querir eune bolée de cidre pour ton père qu'espère après d'puis tantôt deux heures... Eh bien, t'as entendu? (*Il regarde à droite et à gauche.*) Tiens! elle n'est plus ici? ousqu'elle a bien pu aller? j'l'entendions t'à l'heure, en entrant dans la cour, bavarder avec Eugénie... En voilà une que j'voudrais ben voir autre part qu'ici!... Elle donne des sottes manies à la Jeannette qu'était si bonne fille quand elle courait sur ses quinze ans! mais maintenant qu'elle joue à la Madame, pus moyen d'l'approcher!... C'est vrai qu'elle est plus jolie avec ses biaux affiquets qui me coûtent des dix et des cents... n'y a pas à dire, c't'un joli brin de fille, mais j'crois ben que ma pauvre défunte n'aurait pas aimé qu'elle s'attife comme elle le fait du matin jusqu'au soir. Elle dit qu'c'est pour son prétendu qu'elle fait ça, qu'y n'voudrait plus d'elle avec sa coiffe et son châle... que c'est un beau monsieur qui a vu Paris, qu'y s'moquerait d'elle si elle gardait sa cotte et ses sabots... un tas de niaiseries, quoi!... alors l'pauvre vieux papa, y s'tue pour payer les affutiaux... (*un*

silence.) Mais ça m'étonnerait fort que François i' fasse le dégoûté, i' serait ben difficile, ma foi!... Il s'amènera tantôt, qu'il a dit à Catherine, peut-être ben qu'i va venir bientôt.

SCÈNE III

MATTHIEU, TANTE CATHERINE

TANTE CATHERINE *entre en tricotant un bas.*

Tiens! tu es seul? je croyais à t'entendre parler d'en haut que François était là?

MATTHIEU.

Non, n'y a personne... Dis donc, t'as pas vu la Jeannette?

TANTE CATHERINE.

Elle était ici tout à l'heure avec la fille à Pierre Verchou.

MATTHIEU.

Eugénie? M'est avis qu'y vaudrait mieux pour la Jeannette qu'elle reste pus souvent chez elle, c'te grande dringue-là!

TANTE CATHERINE.

Pourquoi donc? Elle a donné à Jeannette des manières de la ville qui sont tout à fait comme il faut.

MATTHIEU.

Oui, oui, mais, à te parler dret, toutes ces manigances-là, vois-tu, c'est pas d'mon goût. La

Jeannette a la tête partie depuis tantôt deux ans que la fille à Verchou est toujours fourrée ici.

TANTE CATHERINE.

Tu es bien difficile, par exemple! Moi je trouve que Jeannette est très bien comme ça... et si instruite, et si savante! Elle dit des belles phrases avec des mots qu'elle a appris dans des livres, c'est si beau que personne n'y comprend rien! Tout le village en a les sangs tournés de jalousie.

MATTHIEU *bourre sa pipe.*

Tout juste, c'est ça qui m'chagrine; j'aimerions ben mieux qu'elle soit comme toutes les autres filles d'ici, j'osions pas lui parler, seulement, j'avions peur d'faire des... comment qu'elle dit? des fautes de grand'mère!... ben vrai! j'avions fait des bêtises en l'écoutant,... m'est avis qu'ça va branler dans le manche.

TANTE CATHERINE.

Qu'est-ce qui va branler dans le manche?

MATTHIEU.

Son mariage, tiens! François aurait dû s'amener c'matin s'il avait envie d'voir sa promise; n'est pas venu encore, c'est ben mauvais signe!

TANTE CATHERINE.

Tu as tort de te faire des idées comme ça, Matthieu; s'il n'est pas venu déjà, c'est que, dans le

grand monde d'où il vient, on va en visite sur le tard.

MATTHIEU.

Comment qu'tu sais ça?

TANTE CATHERINE.

Je me rappelle qu'autrefois, quand j'étais gouvernante chez la comtesse, on venait sur les six heures en visite.

MATTHIEU *enfonce le tabac dans sa pipe en appuyant avec le pouce.*

N'empêche que j'voudrais ben l'voir, le grand François.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANÇOIS

FRANÇOIS *entre gaîment.*

Quand on parle du loup, il gratte à la porte, vous savez, oncle Matthieu. J'ai entendu mon nom tout à l'heure en passant devant la fenêtre, vous pensiez à moi?

MATTHIEU, *très ému, tend les bras vers François.*

Ah! mon fieu! j'suis ty content d'te voir! non, mais, j'suis t'y content! Viens que je t'embrasse! (*Ils s'embrassent.*)

FRANÇOIS.

Bonjour, tante Catherine... toujours les mêmes

habitudes de bonne travailleuse, je vois... vous allez bien?

TANTE CATHERINE *le regarde avec admiration.*

Si tu ne m'avais pas parlé, je ne t'aurais pas reconnu, mon garçon! comme te voilà brave, et beau, et bien habillé!

MATTHIEU *essuie une petite larme (avec une voix chevrotante, en riant et pleurant).*

C'que t'es bien! non, mais c'que t'es bien! J'croyais qu'Paris te renverrait tout changé, mais en te regardant d'ben près j'te remets tout à fait... T'en as appris du nouveau là-bas, hein?

FRANÇOIS, *distrait.*

Oui, j'ai beaucoup appris, mais... est-ce que Jeannette n'est pas ici?

MATTHIEU.

Ta promise? (*D'un air mystérieux.*) Tu vas en avoir une de surprise! Tu te rappelles qu'elle était ben gentille quand tu es parti, y aura deux ans à la Saint-Pierre; eh ben, maintenant... Non! j'préférons rien te dire, tu vas voir. (*Il va à la porte, appelle.*) Jeannette! eh! la Jeannette! Viens vite en bas! (*Il revient vers François et lui tape sur l'épaule.*) Non, mais tu vas la voir! c'que tu vas être surpris!

SCÈNE V

LES MÊMES, JEANNETTE

Elle est mise à la dernière mode, frisée, sanglée dans une robe à effet (exagérer la raideur de la démarche).

Tante Catherine et Matthieu guettent sur le visage de François l'effet produit par l'arrivée de Jeannette. Il se lève très saisi.

JEANNETTE *lui tend la main d'un air cérémonieux, la bouche en cœur.*

Bonjour, monsieur.

FRANÇOIS, *balbutiant.*

Bonjour... ma... demoiselle.

JEANNETTE.

Vous ne vous ressentez pas trop des fatigues du voyage?

FRANÇOIS, *toujours saisi.*

N... on,... mademoiselle.

Jeannette avance une chaise, s'assied tout d'une pièce, la taille raide, la tête immobile.

JEANNETTE.

J'espère que l'air salubre de la campagne vous reposera de l'atmosphère saturée d'émanations malsaines de la capitale.

Le père Matthieu et tante Catherine lancent vers François un regard chargé d'orgueil.

FRANÇOIS, *toujours de même.*

Évidemment, mademoiselle.

Un silence.

Jeannette tapote sa coiffure, arrange sa toilette, joue avec sa chaîne de montre.

LE PÈRE MATTHIEU, *à François.*

Hein! mon garçon, qu'est-ce que j't'avions dit que tu ne la reconnaîtrais pas?

FRANÇOIS, *d'un air convaincu.*

C'est vrai, mon oncle.

TANTE CATHERINE, *reprenant avec vivacité.*

Elle a passé son examen, tu sais, François, elle sait tout ce qu'il y a dans les livres qui sont là.

FRANÇOIS *lance un regard vers l'étagère où sont empilés des livres de classe, puis s'incline devant Jeannette.*

Tous mes compliments, mademoiselle!

MATTHIEU.

Ah! çà, François, est-ce que t'as la berlue à c't'heure? T'appelles Jeannette mamzelle, maintenant?

FRANÇOIS.

C'est que... mon oncle...

JEANNETTE, *avec condescendance.*

Vous pouvez m'appeler Jeannette, comme autrefois, quoique mon vrai nom soit Jane,

J. a. n. e., mais enfin, comme nous sommes cousins, le diminutif peut être toléré.

FRANÇOIS, *un peu froidement.*

Vous êtes bien aimable.

TANTE CATHERINE, *reprenant.*

Et puis, tu ne sais pas, François, elle touche du piano; M. Bécard vient lui donner deux leçons par semaine et paraît très content des progrès qu'elle fait.

LE PÈRE MATTHIEU, *s'adressant à François.*

Tu me croiras si tu veux, mon gas, eh ben, quand la Jeannette sonne de la musique, tous les chiens, tous les canards, mes viaux même, oui, les viaux, chantent avec elle, tellement qu'ils trouvent ça biau! Sonne queuque chose, ma fille, que François voie si j'disons pas vrai.

TANTE CATHERINE.

Oui, oui, c'est ça... joue ta valse, ou bien ta polka avec des fleurs sur la couverture.

JEANNETTE, *avec modestie.*

La polka des roses... je ne sais pas si je saurais...

TANTE CATHERINE.

Essaie toujours, on verra.

JEANNETTE.

Voulez-vous, François?

FRANÇOIS, *avec empressement.*

Comment donc? mais vous me ferez le plus grand plaisir!

Jeannette s'avance vers le piano en minaudant, enlève son bracelet, feuillette dix morceaux de musique, s'assied sur le tabouret avec mille grimaces, regarde ses doigts, puis la musique, compte : un, deux, trois, joue très mal en reprenant les endroits qui ne marchent pas, elle compte tout le temps.

MATTHIEU, *avec admiration.*

Très ben, ma fille, très ben! Ça m'étonne fort de ne pas entendre Fidèle et Barbiche crier à la fenêtre, car, pour sûr, t'as jamais si ben tapé qu'aujourd'hui, hein, François?

FRANÇOIS, *comme sortant d'un rêve.*

Oui, oui, mon oncle.

JEANNETTE *retourne le tabouret de piano sur lequel elle reste assise.*

Ma valse vous a plu?

FRANÇOIS.

Oui, oui, beaucoup!

JEANNETTE.

Vous n'êtes pas musicien?

FRANÇOIS.

Non! oh! non!

JEANNETTE.

Alors que faites-vous pour charmer vos loisirs?

FRANÇOIS.

Pour charmer mes loisirs? Mais je n'ai pas de loisirs.

JEANNETTE.

Votre esprit travaille sans cesse?

FRANÇOIS.

Quand ce n'est pas mon esprit qui travaille, ce sont mes mains, je ne reste pas un instant inactif.

MATTHIEU, *tapant sur le bras de François.*

A la bonne heure, mon gars, je te comprends; non, mais là, vrai, je te comprends! l'travail, vois-tu, c'est fait pour les braves gensses, n'y a que les propres à rien qui musent... Quèque tu vas faire à c't'heure?

FRANÇOIS.

Là, tout de suite?

MATTHIEU.

Non, maintenant qué t'es revenu chez la mère? Tu ne vas pas faire le féniant, hein?

JEANNETTE.

François va appliquer à la culture de ses terres les connaissances qu'il a acquises à l'école d'agriculture, sans doute?

MATTHIEU.

J'comprends pas trop ce que t'narre la Jeannette, mais j'parie que c'est très beau, n'est-ce pas?

FRANÇOIS, *sérieux.*

Oui, ma cousine Jane a raison, je vais remettre en culture les champs du haut moulin que nous avions laissés en jachère depuis la mort de mon père; je pense aussi agrandir les étables, construire une bergerie, essayer d'acclimater une espèce de très beaux moutons que j'ai vus à l'Exposition, peut-être même m'occuper un peu d'élevage.

MATTHIEU, *avec admiration.*

T'as raison, mon fieu, t'as raison !

FRANÇOIS.

J'aurai même, à ce propos, recours à vous, mon oncle; vous connaissez à fond le sol du pays, et vous pourrez me donner de précieux renseignements.

MATTHIEU, *flatté.*

Tout à ton service, mon fieu, tout à ton service!.. ça, pour dire vrai, t'as raison quant à la terre du haut moulin; j'la connais comme qui dirait ma propre enfant. Ton père l'a achetée de mon père... voyons... y a, y a... attends... quinze.. vingt... trente-deux ans. Et c'que j'avions pioché, c'que j'en avions mis d'engrais dans ce lopin-là, ce n'est rien d'le dire! C'est là qu'la navette et les raves poussaient bien! Tu me croiras si tu veux, mais jamais depuis c'temps-là j'avions récolté d'aussi belles carottes.

JEANNETTE.

Le sol actuel de vos champs ne convient peut-être plus à ce genre de culture, mon père?

MATTHIEU, *avec admiration.*

C'que c'est tout de même que d'avoir de l'estruction! T'entends, François, comme elle parle bien!

FRANÇOIS, *froidement.*

Ma cousine fait honneur à ses professeurs.

Un silence.

MATTHIEU.

Alors, comme ça, tu vas faire de l'élevage? bonne idée ça, mon gas! t'es jeune, t'as d'l'argent en veux-tu en voilà, t'as du savoir, avec ça on fait de la belle besogne... (*Il se frappe le front, se lève subitement.*) Ah! mon gnieu! mon gnieu!

TOUS ENSEMBLE, *saisis.*

Qu'est-ce qu'il y a, qu'avez-vous?

MATTHIEU.

Jeannette, ma fille, cours vite au grand pré, dis qu'on rentre ben vite la rousse et son poulain, v'là la fraîcheur qui s'en vient, elle attraperait un rhumatisse, ben sûr! Mon gnieu! mon gnieu! c'que c'est tout de même d'avoir les guibolles comme des jambes de bois!

JEANNETTE.

Vous dites, mon père?

MATTHIEU.

J'te dis d'aller querir la rousse et son poulain, pardine! Ah! si j'avais mes jambes de vingt ans!

JEANNETTE.

Mais je ne sais pas... si je pourrai... avec ma robe fraîche... l'écurie est si sale!

FRANÇOIS, *se levant très vite.*

Laissez-moi, ma cousine, ne risquez pas d'abîmer votre jolie robe. (*Se tournant vers Matthieu.*) Vous dites que la jument est dans le haut pré, mon oncle, j'y cours!

MATTHIEU.

Tu feras ça, toi, un beau monsieur comme t'es?

FRANÇOIS.

Mais... c'est mon métier, mon oncle. (*Il sort.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* FRANÇOIS

MATTHIEU.

Quel brave fieu! Non, mais quel brave fieu! qu'est-ce que t'en dis, hein, la Jeannette? En v'là un beau garçon, et pas fier pour un brin, et paysan comme avant qu'y parte, et bon travailleur! non, mais c'qu'y me va c'te garçon-là! c'qu'y me va!

TANTE CATHERINE.

Il faudrait peut-être lui offrir une petite collation?

MATTHIEU.

Ben sûr, avec c'qu'y a de mieux dans la maison... Allons, Jeannette, c'est ton affaire, ça! trime, ma fille, trime fort, vas m'quérir un pichet d'cidre, et puis, tiens, v'là les clefs, tu prendras une bouteille de rouge derrière la paille. (*Il regarde Jeannette qui essuie furtivement une larme.*) Eh! bien, quèque t'as à c't'heure? V'là que tu pleures?

JEANNETTE, *refoulant ses sanglots.*

Non, mon père, j'ai un peu de migraine seulement.

MATTHIEU.

Pauvre p'tite! c'est l'émotion; depuis qu't'as revu ton prétendu... pauvre p'tite! va te laver avec de l'eau bien fraîche que tu tireras du puits, n'y a rien de tel pour faire passer les vapeurs! pendant c'temps-là, ta tante et moi nous arrangerons tout en bas pour la collation, va vite dans ta chambre.

Jeannette sort, la main sur les yeux.

SCÈNE VI

MATTHIEU, CATHERINE

MATTHIEU.

Quoi qu'elle a, la p'tite?

TANTE CATHERINE, *soucieuse.*

Je ne sais pas du tout.

MATTHIEU.

Si tu montais la voir?

TANTE CATHERINE.

Oui, quand j'aurai tout apprêté pour la collation.

Elle dispose sur la table une nappe en grosse toile bise, des verres, des assiettes, une motte de beurre, deux assiettes de fruits, un gros gâteau de campagne.

MATTHIEU.

Est-ce que tu ne trouves pas que François a l'air tout drôle?

TANTE CATHERINE, *préoccupée.*

Si.

MATTHIEU.

M'est avis qu'il trouve la Jeannette... comment est-ce que je dirais?... qu'il la trouve, qu'il la trouve...

TANTE CATHERINE.

Trop belle dame pour vouloir de lui?

MATTHIEU.

Oui, quèque chose comme ça.

TANTE CATHERINE.

Il est très bien, lui, pourtant.

MATTHIEU.

Oui, mais c't'un monsieur pour les habits et un paysan pour le cœur, tandis que Jeannette...

TANTE CATHERINE.

Jeannette est trop jolie pour être restée paysanne sous des habits de la ville.

MATTHIEU.

J'sais ben... mais j'sais pas comment te dire ça... Enfin t'as pas vu comme François la regardait pendant qu'elle sonnait du piano?

TANTE CATHERINE.

Il l'admirait.

MATTHIEU.

M'est avis que non.

TANTE CATHERINE.

Tu te fais de drôles d'idées, je te dis qu'il l'admirait tant qu'il ne trouvait plus ses mots pour dire combien il la trouvait belle.

MATTHIEU.

Tu crois?

TANTE CATHERINE.

J'en suis sûre! ah! tiens, voilà François, nous allons savoir le fin mot de l'histoire.

SCÈNE VII

LES MÊMES, FRANÇOIS

FRANÇOIS.

Votre jument est à l'écurie, mon oncle, avec une bonne couverture sur le dos et une grosse botte de foin dans son râtelier. Je crois que vous aviez raison de vouloir la faire rentrer, la fraîcheur monte, il ne fait plus chaud du tout.

MATTHIEU.

J'te remercie, mon garçon; quèque tu dis du p'tit, hein?

FRANÇOIS.

Il est superbe! bien bâti, une jolie tête, un bon poitrail; quel âge a-t-il?

MATTHIEU.

Il aura deux mois le 15.

FRANÇOIS.

Deux mois seulement? c'est un beau sujet, du reste la mère est une bien jolie bête.

MATTHIEU, *se rengorgeant.*

N'est-ce pas? c'est ma fille... (*Riant.*) Non, pas ma fille, mais mon élève... A propos de fille... hem! hem! (*Il tousse.*) La Jeannette est malade, tu sais?

FRANÇOIS, *froidement.*

Ah!

TANTE CATHERINE, *embarrassée.*

Oui, elle vient de monter dans sa chambre avec une grosse migraine.

FRANÇOIS, *toujours froidement.*

J'espère que ce ne sera qu'un malaise passager.

MATTHIEU, *prenant son parti.*

Tout ça c'est des belles phrases, mais moi, c'est pas des belles phrases qu'il me faut, c'est la vérité! Dis-moi tout franc, en me regardant ben dans les yeux, pourquoi que t'as fait cette figure-là à la p'tite t'a l'heure?

FRANÇOIS, *étonné.*

Mais je ne vous comprends pas, mon oncle.

MATTHIEU.

T'as pas besoin de faire l'étonné, tu sais aussi ben comme moi ce que je veux dire... là y a t'un moment, quand Jeannette est venue, tu n'as pas été du tout comme autrefois, pourquoi?

FRANÇOIS, *ému.*

Parce que je m'attendais si peu...

MATTHIEU.

Tu t'attendais à quoi? allons, parle! faut te tirer les mots de la bouche, comme avec un tire-bouchon?

FRANÇOIS, *bravement.*

Eh bien, mon oncle, puisque vous me forcez à parler, je vais vous dire franchement ma pensée... oui, j'ai été étonné, péniblement étonné même de voir le changement de Jeannette. Je l'avais quittée il y a deux ans, jolie, gentille, fraîche...

MATTHIEU.

Ça c'est bien vrai!

FRANÇOIS, *continuant.*

Quand je pensais à elle, là-bas, dans ma chambre de Grignon, je revoyais la petite paysanne gaie, rieuse, à qui j'avais donné toute mon affection, l'amour de mes vingt ans, jeune et frais comme nous deux... j'avais bâti tout mon petit plan de vie...

Au moment où il dit ces mots, Jeannette paraît à la porte en costume de paysanne, elle s'arrête étonnée, et, sans faire de bruit, écoute ce que dit François. Disposer la scène de manière à ce que les acteurs tournent le dos à la porte d'entrée; les spectateurs seuls doivent apercevoir Jeannette.

... Je revenais au pays, on refaisait un peu connaissance, et puis, quand les pommes auraient mûri, nous nous serions mariés, et je l'aurais amenée sous mon toit, dans un joli petit nid bien douillet en lui disant : « Ma Jeannette, ma chérie, vous êtes chez vous, tout ce qui vous entoure, je l'ai mis là pour vous plaire, je ne vous demande en retour qu'un sourire pour ma vieille mère et

un peu d'affection pour votre mari... » mais je le vois, tout cela n'était qu'un rêve, un rêve dont le réveil est bien triste.

MATTHIEU, *très ému.*

François, mon enfant, mon François, tu te trompes! c'est pas un rêve que t'as fait là, Jeannette sera ta femme et ça je t'en réponds!

FRANÇOIS, *tristement.*

Elle ne voudra plus de moi.

JEANNETTE *fait irruption sur la scène, les joues rouges, les larmes aux yeux.*

Ce n'est pas moi qui ne voudrai plus de vous, François! c'est vous qui ne m'aimez plus!

MATTHIEU, TANTE CATHERINE, FRANÇOIS, *en un cri.*

Jeannette! ma Jeannette d'autrefois!... ah! ma fille!

JEANNETTE, *poursuivant avec véhémence.*

Oui, vous ne m'aimez plus!... Je l'ai bien senti à votre froideur de tout à l'heure!

FRANÇOIS, *très ému.*

Jeannette, je vous assure que vous vous trompez!

JEANNETTE.

Non, non, je ne me trompe pas, j'ai entendu ce que vous venez de dire à mon père, et, en vous écoutant, j'ai compris... oui, j'ai compris ma

folie!... J'ai été une sotte, une sotte prétentieuse!... par gloriole, par désir de briller, par vanité, j'ai voulu singer les grandes dames, j'ai voulu paraître ce que je n'étais pas en réalité... j'ai menti, menti en action... (*Avec ardeur.*) Mais aussi j'ai été bien cruellement punie!

Tante Catherine fait signe à Matthieu de laisser les deux jeunes gens seuls. Ils se retirent discrètement au fond de la scène. François et Jeannette occupent le premier plan.

JEANNETTE *prend la main de François. D'une voix altérée.*

Ah! mon bon, mon cher François, si vous saviez ce que j'ai souffert depuis une heure! J'ai cru que ma tête allait sauter!... vous étiez froid, indifférent, votre regard si tendre autrefois était devenu sévère, dur même... vous sembliez presque me haïr!...

FRANÇOIS, *avec étonnement.*

Mais, Jeannette, Jeannette, vous divaguez!

JEANNETTE.

Non, je ne divague pas, je ne dis que la triste vérité, hélas! Alors, en vous voyant ainsi, il m'a semblé qu'un grand coup m'ébranlait toute, j''ai vu clair et, sans hésiter une minute, j'ai jeté loin, bien loin, ces robes, ces rubans, qui allaient faire le malheur de toute ma vie; j'ai remis ma petite coiffe, et sous les plis de mon châle j'ai senti

mon cœur battre comme il ne l'avait pas fait depuis deux ans. Voulez-vous oublier, François? dites, voulez-vous oublier l'heure qui vient de s'écouler?

FRANÇOIS, *avec transport.*

Je veux tout ce que vous voulez, ma petite Jeannette, mais je veux surtout me souvenir des bons jours passés, de notre affection, des jolis rêves que nous faisions, de nos projets, de ce que vous m'aviez promis... Voulez-vous encore la remplir, cette promesse?

JEANNETTE, *souriant doucement et mettant sa main dans celles que François lui tend toutes grandes ouvertes.*

Oh! oui, je le veux bien! et de grand cœur même!

MATTHIEU *radieux revient vers les jeunes gens à qui il ouvre les bras. Moitié pleurant, moitié riant.*

A la bonne heure, les petiots! J'avions toujours dit que la noce se ferait à la cueillette des pommes!

LE BON TRUC!

COMÉDIE

LE BON TRUC!

COMÉDIE

PERSONNAGES :

ALCINDOR VANDERBROC, poète, 28 ans.
GASTON DURAVEL, journaliste, 30 ans.
Travestis à volonté. { MISS MORTIMER, richissime Américaine, 40 ans.
MISTRESS KATE, sa dame de compagnie, 50 ans.

Un petit refuge dans les Alpes : bancs, table rustique, cannes, alpinstocks, cordes, sacs de voyage, plaids jetés un peu partout, deux petits escabeaux de part et d'autre de la table, une porte au fond, à gauche une fenêtre.

SCÈNE I

GASTON, ALCINDOR

Ils sont assis sur les escabeaux, la tête basse, les bras ballants, et paraissent exténués. Une gourde est posée près d'eux, et alternativement ils la portent à leurs lèvres.

ALCINDOR.

Ah! ça va mieux! Il fait meilleur ici que sur ce maudit col du Taureau... Quel temps! Nous l'avons échappé belle tout à l'heure!

GASTON.

Ma foi oui, la tourmente nous talonnait ferme;

c'est qu'elle marchait à pas de géant derrière nous! et quand une fois on est pincé!... Heureusement que nous n'avons pas froid aux yeux ni l'un ni l'autre, car au tournant j'ai bien cru que nous allions être renversés!

ALCINDOR.

Moi aussi, et tu sais, mon vieux, ça n'aurait pas été drôle de piquer une tête dans le ravin! Cependant, si on en avait trop de l'existence, ce serait un moyen assez bien imaginé pour sauter le pas que de se jeter la tête la première du haut du Cervin.

GASTON.

Oui, à la condition que le geste soit beau!

ALCINDOR.

Naturellement! on choisirait un jour de tempête, le tonnerre, les éclairs sillonnant la nue, le vent sifflant en furie, les nuages bas courant à vos pieds et cachant sous leurs trompeuses mollesses l'abîme noir, béant, affreux!.. On convoque ses amis, des adieux touchants sont échangés... le poète lève les bras au ciel, et, avec un cri déchirant, tombe...

GASTON.

Dans les bras de sa fiancée qui a tout bravé pour sauver la vie de son bien-aimé, ou dans ceux de sa concierge qui vient lui réclamer les termes échus!

ALCINDOR.

Mais non, tu n'y es pas!... tombe dans le gouffre béant... béant, tu m'entends? ça rime avec néant et géant... néant... béant... géant...

GASTON.

Avec « épatant » aussi. — En effet, ce serait un épatant *fait divers* à mettre dans mon journal, ça me donnerait au moins deux colonnes de copie : « On mande de Genève : l'illustre poète Alcindor Vanderbroc, accablé par les chagrins, les... » Dans le fait, pourquoi te jetterais-tu du haut du Cervin?

ALCINDOR, *d'une voix sépulcrale.*

Parce que je suis dans la débine la plus noire, mon ami!

GASTON.

Ce n'est que cela? moi aussi je suis dans la débine la plus noire qu'on puisse imaginer!

ALCINDOR.

Oh! pas si noire que la mienne! Je dois au monde entier! à mon bottier, à mon tailleur, à mon chemisier, à mon restaurateur, à mon éditeur, à mon propriétaire, à ma concierge à qui j'emprunte quarante sous quand je n'ai pas mangé depuis deux jours, à mes amis que je tape d'un ou deux louis quand je leur ai offert un vermout chez Riche, au chien de la portière

même à qui j'ai subtilisé l'autre jour les deux sous qu'il portait entre ses dents pour aller acheter le journal de son maître.

GASTON.

Comment! tu voles maintenant?

ALCINDOR.

Il s'agit de s'entendre sur les mots. En dégageant délicatement des crocs d'un chien une pièce de dix centimes, j'ai fait acte d'humanité, au contraire, le vert-de-gris qui recouvre la pièce allait l'empoisonner, le pauvre animal! Et puis, d'ailleurs, ma conscience est tranquille, puisque le toutou s'est fait justice lui-même en me chipant mon petit pain samedi dernier.

GASTON.

Alors ça ne marche plus, la poésie?

ALCINDOR.

Mais si, ça marche! J'ai en carton deux drames, trois épopées, quatre tragédies, cinq comédies, six vaudevilles...

GASTON.

Et sept sommations d'huissier?

ALCINDOR, *d'un air tragique.*

Hélas! mon ami, tu ne dis que trop vrai! La bande noire est à mes trousses, et si je suis ici c'est que j'ai fui comme un voleur pour dépister ces indignes... cambrioleurs.

GASTON, *riant.*

Le mot n'est pas mal trouvé!.. Est-ce qu'il restait beaucoup de choses à cambrioler chez toi au nom de la loi?

ALCINDOR.

Ma table, un chouberski défoncé et une vieille boîte à violon.

GASTON.

Je m'incline devant une dèche plus haute en grade que la mienne. Je ne suis pas très riche, il est vrai, aussitôt que j'ai un louis, il fond comme si j'étais un creuset chauffé à blanc, ce qui fait que je suis toujours sans le sou, mais enfin, toi, c'est tout de même plus beau... oui, beaucoup plus beau!

ALCINDOR, *triomphant.*

N'est-ce pas?

GASTON.

Mais si tu n'as pas le sou, comment fais-tu pour voyager, alors?

ALCINDOR.

J'avais gagné à un concours, pour une ode de 348 vers, un billet circulaire en Italie; alors l'autre jour, quand ce chien de père Lapince, l'huissier, est venu frapper à ma porte, je me suis dit : « Alcindor, mon ami, il ne s'agit pas de s'endormir dans les délices de Capoue; ce soir il faut que tu aies déguerpi d'ici, et un peu vite encore! »

Alors j'ai enfilé sur moi toute ma garde-robe : deux chemises, deux pantalons, un gilet et un veston, j'ai ramassé dans mes tiroirs une cinquantaine de francs, j'ai laissé la clef sur la porte, et par file à droite, en avant marche! j'ai pris le chemin de la gare de Lyon. Tu sais quand je t'ai rencontré sur le quai, l'autre soir, je venais de dire adieu pour toujours aux solives de ma mansarde d'étudiant, un grand brise-cœur, quoi qu'on puisse en dire : car enfin, si ces poutres avaient vu mes soucis, elles avaient connu aussi mes rêves, mes espérances, la joie de mes premiers succès.

GASTON.

Alors, pour le moment, tu n'as pas d'autre toit que celui de ce refuge?

ALCINDOR, *d'un air piteux.*

Non.

GASTON.

C'est peu.

ALCINDOR.

Très peu.

GASTON.

Et tu ne cherches pas à te tirer de ce mauvais pas?

ALCINDOR.

Que veux-tu que je fasse?

GASTON.

Je n'en sais rien, mais il me semble que si

j'étais, comme toi, réduit à la toute dernière extrémité, je tâcherais de me retourner un peu... cherche de l'ouvrage, rime cinq ou six quatrains pour le savon du Dahomey, à cent sous pièce, ça te fera une trentaine de francs... marie-toi !

ALCINDOR.

Avec qui? Avec la dent de Menthon?

GASTON.

Non, avec une héritière riche à millions.

ALCINDOR.

A qui j'offrirai, en guise de corbeille, une quarantaine de *bedites notes* et une liasse de sommations d'huissier... Pas fameuse ton idée!

GASTON.

Et ta moustache?.. elle a une valeur réelle, tu sais, ta moustache!

ALCINDOR *cherche du regard une glace qu'il ne trouve pas, mais de confiance tortille sa moustache.*

Je sais bien que j'ai ma moustache, mais c'est tout de même un petit peu maigre comme apport dotal.

GASTON.

Comment! c'est toi, un poète, qui fais montre de sentiments aussi terre à terre! Mais le coup de foudre, mon cher! tu le comptes donc pour rien?

ALCINDOR, *sceptique.*

Le coup de foudre, ça ne se voit que dans les

romans et entre deux nuages chargés d'électricité contraire.

GASTON.

Je te demande bien pardon! le coup de foudre existe aussi bien dans la vie réelle que dans les romans... tu es très joli garçon, profites-en, parbleu! Voyons, ce n'est pas bien difficile de faire la bouche en cœur, de pâlir on de rougir au bon moment, de jouer de la prunelle... et les madrigaux et les compliments, où tu fais rimer *rose* avec *morose*, *espoir* avec *désespoir*...

ALCINDOR.

Et *amour* avec *tambour?*

GASTON, *haussant les épaules.*

Tu n'es pas sérieux, mon pauvre ami! Comment veux-tu qu'on discute avec toi?

ALCINDOR.

Donne-moi le bon exemple, je le suivrai.

GASTON.

Moi! me marier! ah! jamais de la vie, par exemple! quitter ma chère vie de bohême, mes chères soirées au « club des amis de l'encre à tampon! » mes nuits de labeur effréné à la lueur d'une bougie fumeuse et ma chère liberté! ah! non, cent fois non! Les millions de miss Mortimer mêmes, notre compagne d'hôtel, ne sauraient me faire changer d'avis!... A propos, tu sais, elle n'épouse plus le petit baron.

ALCINDOR.

Bah! vraiment! Et pourquoi donc?

GASTON.

Parce que le coup de la mare a manqué. Tu sais qu'on devait faire une partie de bateau sur l'étang du château de la Trémière?

ALCINDOR.

Oui, et le bateau devait couler... et le petit baron, après s'être noyé dans deux pieds d'eau, devait revenir à la surface pour sauver sa bien-aimée?

GASTON.

Parfaitement! eh bien, ça a royalement raté. C'est le petit baron qui me l'a dit ce matin entre deux bocks.

ALCINDOR.

Pas meilleur que les autres, alors, le truc du bateau et de la noyade?

GASTON.

Non. (*Riant.*) Ah! ah! on m'en a raconté de bien drôles, des trucs nouveaux pour pincer l'English... Elle est romanesque en diable, tu sais?

ALCINDOR.

Oui, je sais.

GASTON.

Et s'attife comme si elle avait seize ans; avec ça rancunière, susceptible comme pas une.

ALCINDOR.

Joli petit caractère, alors !

GASTON.

Charmant! Donc, il y a huit jours, un petit jeune homme, poète décadent dans la dèche...

ALCINDOR.

Comme moi?

GASTON.

Oui, comme toi... après avoir mangé ses derniers louis pour lui offrir des fraises, des fleurs, des billets de concert, a l'idée géniale de lui faire don de ses œuvres, et comme dédicace écrit en volapuk : « Ceci est le roi des trucs, hommage aux dollars de miss Mortimer ».

ALCINDOR.

Elle a éventé la mèche?

GASTON.

Oui, c'est un concurrent jaloux qui lui a dévoilé le mystère : c'était écrit à l'envers, les mots retournés.

ALCINDOR.

Pas mal l'histoire... et les autres?

GASTON.

Oh! les autres, superbes aussi; on devait allumer une bourrée de sarments sous sa fenêtre, crier « au feu! » et le soupirant, ex-lauréat de

gymnastique, escaladerait les toits (à l'aide d'une échelle) pour sauver la dame de ses pensées.

ALCINDOR.

C'était magnifique ça! et ça a raté?

GASTON.

Oui, de même que le repêchage dans la neige, la cueillette de la soldanelle rapportée des hauteurs du rocher artificiel de l'hôtel, les duos italiens, les odes à elle dédiées, le portrait au pastel avec des yeux plus grands que la bouche, tout ça rate lamentablement.

ALCINDOR.

Mais alors... ses millions attendent un cœur?

GASTON, *riant.*

Ou.. i... si tu veux, quoique l'image soit un peu hardie... des millions qui attendent un cœur!..

ALCINDOR.

Je t'engage à me chicaner sur les fautes de français, toi, un journaliste!

GASTON.

Eh bien, soit! admettons que ses millions attendent un cœur pour les pêcher, est-ce toi qui seras le pêcheur?

ALCINDOR.

Pourquoi pas, si tu crois que ma moustache,

mes rimes tendres, mes yeux plus tendres encore, peuvent servir d'appât.

GASTON.

Ça s'appelle de la boëte, tu sais?

ALCINDOR.

Pouah! tais-toi, tu me dégoûtes, tâche d'être sérieux si tu le peux! Essayons-nous la moustache?

GASTON.

Ce serait peut-être un peu maigre... ça ne mordrait pas; il faut trouver un truc, un nouveau, un inédit, quelque chose de chic... Voyons... (*Il cherche.*) Cherche aussi, toi, tu me laisses toute la besogne.

ALCINDOR.

Comment! je te laisse toute la besogne! Tu ne vois pas mes lobes cérébraux qui se choquent, s'entre-choquent sous ma boîte cranienne pour me faire enfanter un prodige?

GASTON.

Quel galimatias, miséricorde! Est-ce que tu mets beaucoup d'inepties de ce genre dans tes compositions poétiques?

ALCINDOR, *bourru.*

Oui... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment, tu me troubles avec tes observations malveillantes; nous chassions le truc, il faut

l'attraper coûte que coûte. (*D'une voix navrée.*) Nous ne pouvons cependant pas recommencer la noyade, ni les romances, ni la soldanelle, ni les cyclamens, ni le portrait. (*Il se frappe le front.*) Est-ce qu'elle ne doit pas faire la même ascension que nous? Je l'ai entendue hier soir qui était en pourparlers avec un guide.

GASTON.

Je crois que si... mais je ne vois pas...

ALCINDOR.

C'est bien simple... Elle fait le même trajet que nous... donc elle nous suit... La bourrasque la prend... comme nous elle cherche un refuge... Le refuge... le refuge, c'est ici, il n'y en a qu'un... Alors je fais une action d'éclat... je la sauve d'un péril imminent, je me pâme ou je la dépâme... elle me doit la vie... et... et j'épouse!

GASTON, *qui roule une cigarette.*

Ce n'est pas trop mal imaginé, mais encore faut-il la trouver, l'action d'éclat.

ALCINDOR.

Ça nous viendra comme l'inspiration naît sous la plume de l'écrivain, laisse-moi réfléchir!

Il appuie sa tête dans ses deux mains. Gaston se lève, s'étire, frappe du pied pour se dégourdir les jambes, allume sa cigarette, s'approche de la porte... Tout à coup il pousse un cri.

GASTON.

Alcindor!... Viens voir!... Là, en bas!

ALCINDOR, *se levant abasourdi.*

Hein?

GASTON.

C'est elle, miss Mortimer, et la vénérable English, sa governess; elles montent toutes deux vers le refuge, dans cinq minutes elles seront ici!

ALCINDOR, *agité.*

Je te l'avais bien dit! Et tu sais, mon truc, il est là! (*Il se frappe le front.*) Je savais bien que je le trouverais au moment psychologique! (*Avec flamme.*) O Gaston! veux-tu te montrer pour moi un frère, un tendre frère, un frère poussant l'abnégation jusqu'à la sublimité?

GASTON, *tranquillement.*

Je veux bien; de quoi s'agit-il?

ALCINDOR, *très vite.*

Eh bien, c'est pour mon truc; épatant, tu sais? Nous ferons une attaque de brigands et tu seras les brigands.

GASTON.

A moi tout seul?

ALCINDOR.

Oui, mais laisse-moi parler, nous n'avons pas une minute à perdre... Donc tu seras les brigands! Prends là, dans mon sac, tous les poignards, les pistolets, les revolvers, que nous avons achetés à Palerme... Enfile-les partout... là, très bien!...

dans ta ceinture, dans tes manches, dans ton gilet. (*Jeux de scène.*) Cabosse ton chapeau... attends... approche. (*Il donne de grands coups de poing à Gaston qui trébuche.*)

GASTON.

Doucement, hein?

ALCINDOR.

Nous n'avons pas le temps! Drape-toi dans mon plaid... bien! Va te cacher derrière la hutte... moi je recevrai la beauté, je ferai l'aimable, je roucoulerai selon toutes les règles de l'art, et, au moment où je me jetterai à ses pieds, tu taperas à la porte... elle aura peur... moi je ferai de grands ouah! ouah!... « Je vous sauverai, ma bien-aimée! etc... » (*Très vite, bredouillant presque.*) Tu entreras alors avec un ou deux poignards et autant de pistolets dans chaque main... tu t'avanceras vers elle... je la couvrirai de mon corps... tu enfonceras le poignard, là, dans la botte de paille en criant : « La bourse ou la vie! » Tu comprends?

GASTON.

Oui, mais attends que je file avant qu'elles arrivent, tu finiras la leçon par la fenêtre.

Gaston sort. Alcindor tapote sa cravate, lisse ses cheveux, boutonne son veston, secoue la poussière de ses souliers, roule une cigarette, l'allume, et se promène de long en large de la hutte.

ALCINDOR, *s'approchant de la fenêtre.*

Ah! les voilà!

SCÈNE II

ALCINDOR, MISS MORTIMER, MISTRESS KATE

Costumes d'Anglaises ridicules. Miss Mortimer avec des cheveux défrisés qui lui tombent sur la figure, un canotier trop petit, un voile vert, un lorgnon noir, une robe de toile fripée.

Mistress Kate, avec un châle cachemire, un chapeau à bavolet, une grande voilette genre 1850, une robe de mérinos violet.

MISS MORTIMER *apparaît dans l'embrasure de la porte, enlève son lorgnon, avance le cou pour regarder à l'intérieur du refuge. — Elle renifle.*

Tiens! ça sent le tabac! Est-ce qu'il y aurait quelqu'un? (*Apercevant Alcindor qui fume, le dos tourné et regarde par la fenêtre. — Avec un cri d'effroi.*) Miss Kate! un homme!

ALCINDOR *se retourne vivement.*

Non, pas un homme, mesdames, mais un ami... (*S'inclinant très bas.*) Miss Mortimer, je vous présente mes hommages... mistress Kate, agréez l'expression de ma très respectueuse considération.

MISS MORTIMER, *avec un petit geste prude.*

Aoh! monsieur... je suis enchantée que ce soit vous!

ALCINDOR, *très prestement.*

Croyez, mademoiselle, que tout l'enchantement est pour moi!

MISS MORTIMER, *minaudant.*

Il me semble vous reconnaître; n'êtes-vous pas notre voisin de table à l'hôtel?

ALCINDOR.

Lui-même, mademoiselle. Je bénis la tourmente qui vous amène en ces lieux sauvages... Auriez-vous été atteinte par la tempête?

MISS MORTIMER.

Hélas! oui, monsieur; à mi-hauteur, la grêle, le vent, le tonnerre, ont fait rage; nous avons dû, le guide, mistress Kate et moi, nous abriter sous un rocher, l'avalanche frissonnait autour de nous, le vertige obscurcissait nos yeux... la montagne en furie grondait sourdement... je tremblais de terreur, d'effroi...

ALCINDOR, *avec attendrissement.*

Ah! mademoiselle, vous me faites pâlir!

MISS MORTIMER, *continuant.*

Et je pensais en moi-même : « Si un cœur brave, courageux, loyal, était là à mes côtés, mes craintes seraient vaines... » (*Elle soupire. Alcindor paraît satisfait.*) Car notre guide nous avait abandonnées, oui, monsieur : sous prétexte d'aller en reconnaissance, il était parti du côté du vallon. Mais mistress Kate et moi nous sommes des femmes de tête; n'est-ce pas, Kate?

MISTRESS KATE.

Aoh! yes!... tôt à fait.

MISS MORTIMER.

Nous avons quitté notre abri aussitôt que le vent n'a plus soufflé en tempête, et avec courage, grand courage, nous nous sommes dirigées, seules, vers le petit refuge que nous voyions d'en bas.

ALCINDOR, *avec enthousiasme.*

Miss Mortimer... en vérité, vous êtes admirable!

MISTRESS KATE, *les yeux fermés.*

Aoh! yes... admirable tôt à fait!

Divers jeux de scène et de physionomie.

ALCINDOR, *s'enflammant.*

Oui, mademoiselle, vous êtes une héroïne de courage, d'énergie!... Ah! daignez me permettre de vous avouer l'admiration profonde, intense, que vous m'inspirez!

MISS MORTIMER, *avec un petit cri d'effroi.*

Oh! monsieur!

MISTRESS KATE, *bas à miss Mortimer.*

Laissez-le parler, dear, il être charmant!... very lovely indeed!

ALCINDOR, *tortillant sa moustache.*

Oui, mademoiselle, vos charmes m'ont captivé depuis que le Destin, ce mystérieux vieillard dont

les vues sont impénétrables, vous a fait croiser mon chemin... Dans mon âme de poète...

MISS MORTIMER.

Aoh! Monsieur est poète? J'aime beancoup la poésie!

MISTRESS KATE, *avec componction.*

Aoh! moi aussi, j'aimai beaucoup la poésie...

ALCINDOR[1].

Dans mon âme de poète, dis-je donc, un idéal m'était apparu, drapé dans les limbes du rêve!... *Elle* était blonde, avec des yeux bleus, un teint de lis et de rose, une taille de fée, une démarche de déesse, une voix de rossignol!... Et mon rêve se réalise... brusquement, sans transition, sans que j'y sois préparé, mon idéale apparition devient une réalité... ces cheveux, je les vois... le regard de ces yeux bleus croise mon regard, cette voix de fauvette charme mes oreilles... alors mon cœur bat, il s'emporte, il devient fou d'amour, d'espoir, de bonheur!... et pour fuir cette image troublante, je pars... je gravis ces pentes abruptes, je me joue des périls, des dangers... les précipices m'attirent, leur fascination agit sur mon esprit troublé. Ne vaudrait-il pas mieux cent fois

1. Le monologue d'Alcindor doit être interrompu par des aoh! shoking! indeed! des deux Américaines qui joignent les mains et font mille grimaces.

la mort que la vie loin de l'objet de ma flamme?... Ah! mademoiselle! à l'instant même je méditais un coup fatal!... mes regards n'avaient point paru vous ébranler, une sombre mélancolie avait pris possession de mon âme, et je désespérais à tout jamais de faire impression sur votre cœur! Alors je m'étais dit : « La vie sans *Elle* est un martyre intolérable, je ne peux plus vivre sans l'or de ses dol... hem! hem! de ses cheveux... sans le rayonnement de ses mil... hem!... mille charmes!... non! non! *Elle* ou la mort! »

MISS MORTIMER, *à demi pâmée.*

Monsieur! ah! monsieur, je vous en supplie! Mistress Kate, mes sels!... Je me sens mal!... ah!... (*Elle tombe sur le banc et roule des yeux mourants.*)

MISTRESS KATE, *avec des petits cris.*

Dear! dear!... I pray! pray!.. remettez-vous!... monsieur, de l'air... de l'eau... ioune petite cordial!... vite, vite!... elle va mourir! (*Elle s'agite.*)

MISS MORTIMER, *languissamment.*

Chère miss Kate... ce n'est rien!... le bonheur!... l'espoir, l'avenir auprès de celui que...

ALCINDOR, *joignant les mains et tombant à ses genoux.*

Continuez! continuez, je vous en conjure, mademoiselle! Dites-le ce mot, dites-le!... ah! serait-ce

possible? Vous m'aimeriez! (*Il appuie ses deux mains sur son cœur.*) C'est trop de bonheur!... Ah! cette hutte, ce refuge de montagne, il me semble irradié de rayons d'opale!... serait-ce possible, vous m'aimeriez!... Laissez-moi répandre, mademoiselle, laissez-moi répandre le flot des sentiments de reconnaissance, d'espérance, de sympathique déférence, de... (*Il tousse.*)

Un bruit de pas se fait entendre derrière la porte.

ALCINDOR, *en aparté.*

Ah! enfin! le voilà! J'étais au bout de mon rouleau! (*Se tournant vers miss Mortimer.*) Mes sentiments d'espérance, de reconnaissance, de gratitude, de... (*La porte est ébranlée.*)

MISS MORTIMER *se redresse comme un ressort.*
Avec effroi.

Qu'est-ce que ce bruit?

ALCINDOR, *tranquillement.*

Rien, mademoiselle.

MISS MORTIMER, *toujours effrayée.*

Êtes-vous sûr, monsieur?... tenez, écoutez... on essaye de forcer la porte!

ALCINDOR *s'avance vers la fenêtre, se penche, regarde, écoute... Il se retourne bouleversé.*

Mademoiselle! cachez-vous! Un homme est là!

MISS MORTIMER, *affolée.*

Aoh! aoh! Kate! aoh! mes diamants!

ALCINDOR, *très vite.*

Vos diamants? vous avez des diamants avec vous, malheureuse enfant! ah! ciel!

MISS MORTIMER.

Oui, là, dans le petit sac... mon coffret...

Mistress Kate à pas de loup s'est dirigée vers le fond de la pièce, où une botte de paille est simulée; elle se cache.

ALCINDOR.

Donnez-les-moi, je les cacherai dans mon veston... là, vite... dépêchez-vous! la porte est solide, je l'ai verrouillée, il mettra longtemps à la forcer... mes revolvers!... (*Il fouille dans son sac de voyage.*) Ah! les voilà! vous... prenez ce bâton, ou plutôt non, cachez-vous là derrière moi. (*Avec emphase.*) Je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour vous sauver, ma bien-aimée!

MISS MORTIMER, *les mains jointes.*

Ma bien-aimée! serait-ce enfin le bonheur!... ah! ah!... Mourir au moment d'être heureuse, c'est horrible!

ALCINDOR, *d'un ton théâtral.*

Non, vous ne mourrez pas, l'amour centuplera mes forces!

Il fait asseoir miss Mortimer sur le petit banc, la regarde en roulant des yeux mourants, lui prend les mains, les serre avec force.

Du courage, chère, chère mademoiselle, et maintenant, il peut venir, l'infâme, je l'attends, oui, je l'attends!

Il prend une pose à effet, le revolver au poing droit, la main gauche appuyée sur son cœur.

La porte s'ouvre avec fracas, Gaston paraît. Il roule des yeux féroces, s'avance sur Alcindor en dégainant; très fort.

La bourse ou la vie!

ALCINDOR.

Tu n'auras ni l'une ni l'autre!

GASTON.

J'aurai votre vie et les diamants de la dame ici présente.

MISS MORTIMER.

Aoh! aoh! c'est horrible! je meurs!

ALCINDOR.

Calmez-vous, chérie. (*A Gaston.*) Avance, infâme, si tu l'oses!

GASTON.

Les diamants, où sont-ils?

ALCINDOR.

Je n'ai pas de diamants!

GASTON.

Tu mens! Ma police m'a signalé tout à l'heure deux Américaines portant pour dix mille dollars de diamants dans un coffret.

MISS MORTIMER.

Aoh! ah! je meurs!

ALCINDOR.

Du courage, chérie!

GASTON.

Les diamants ou ta vie!

ALCINDOR.

Je t'ai dit, ni l'un ni l'autre.

GASTON, *grinçant les dents.*

Ni l'un ni l'autre? c'est ce que nous allons voir!...

Il jette son épée par terre, se précipite sur Alcindor, qu'il terrasse, lutte avec efforts exagérés.

ALCINDOR, *bas.*

Tiens, voilà le coffret, prends-le!

Grands cris pendant que Gaston arrache le coffret des mains d'Alcindor.

ALCINDOR, *haut.*

Tu me le paieras, monstre odieux! (*Il se relève.*) A nous deux, maintenant!

Il se jette sur Gaston, le saisit par le collet. Gaston lâche le coffret qui va rouler dans un coin.

Rôle muet de miss Mortimer qui joint les mains en poussant des ah! ah! angoissés.

ALCINDOR.

Mademoiselle, mademoiselle, je tiens le brigand, passez-moi les cordes qui sont là sur la table... C'est ça, ne craignez rien, je le tiens par les poignets... il ne peut m'échapper... Ah! gredin!

gredin! tu as trouvé ton maître, hein? (*Il grince des dents.*) Vite, des cordes!

Miss Mortimer affolée ne bouge pas, Alcindor entraîne Gaston, qui se laisse faire, à côté de la table, prend les cordes, lui lie les mains derrière le dos.

GASTON, *bas.*

Ne serre pas trop, dis donc?

ALCINDOR, *de même.*

Non, non, mais débats-toi un peu, tu me fais la besogne trop facile.

Gaston s'assied sur un petit banc, et donne de grands coups de pied en roulant des yeux terribles. Il crie très fort.

A moi, mes hommes! Franz! Karl! Werther! Sigismond! à moi! à moi!

ALCINDOR, *bas.*

Très bien, continue.

MISS MORTIMER, *se redressant affolée.*

Monsieur! Il n'est pas seul! c'est toute une bande! Ah! je suis perdue! nous sommes perdus!... sauvez-nous, monsieur, sauvez-moi! Je vous donnerai tout ce que je possède si vous me tirez de cet horrible péril!

GASTON, *bas.*

Veinard, va!

ALCINDOR.

Quand même ils seraient mille, mademoiselle,

je les terrasserais comme j'ai terrassé cet odieux agresseur! Voyez-le... s'il fait un mouvement, il est mort!

Il braque son revolver sur la tempe de Gaston.

GASTON, *simulant la peur.*

Grâce! grâce!

ALCINDOR, *d'un air superbe.*

Non! point de grâce! quand le sort de ma bien-aimée est en danger, rien ne me résiste, tout fléchit sous mon empire!

GASTON, *roulant des yeux terribles.*

Vous triomphez, vils bourgeois, mais l'heure de la délivrance approche!... Le roi des pics alpestres ne se laisse point abattre! Il peut fléchir, mais rompre, jamais!

MISS MORTIMER, *effrayée.*

Serrez les liens, monsieur, il va s'échapper!

Alcindor, avec une grosse corde, lie Gaston sur une chaise de bois, met devant lui, en rempart, tous les bancs, tables, tabourets de la hutte, puis revient vers miss Mortimer. Il met un genou en terre.

Calmez-vous, chère aimée; vous le voyez, l'intensité de mon amour a dompté ce farouche brigand; votre existence, si précieuse à tous ceux qui vous aiment, est maintenant hors de toute atteinte meurtrière. Fuyez, chérie, fuyez!

MISS MORTIMER, *avec langueur.*

Seule?

ALCINDOR.

Oui, seule, il le faut! (*Montrant Gaston ligotté sur une chaise.*) Ne dois-je point le garder jusqu'à ce que vous soyiez en sûreté? S'il allait vous suivre, vous précipiter du haut de ces rochers abrupts, songez combien immense, insondable, serait ma douleur!

MISS MORTIMER, *agitée.*

Oui, vous avez raison, le jour avance, il nous faut regagner notre hôtel, la route est facile à reconnaître, et puis la vue de ce bandit me fait mal... mais vous, cher, quand vous reverrai-je?

ALCINDOR.

Dès que ce bandit sera enfermé sous double verrou à la prison de la ville.

MISS MORTIMER, *avec tendresse.*

Vous irez vite, n'est-ce pas?

ALCINDOR.

Pouvez-vous en douter?

Miss Mortimer réunit fiévreusement ses sacs, cannes, plaids, vêtements, ombrelles. Tout à coup, d'une voix effrayée.

Où donc est mistress Kate? l'affreux homme l'aurait-il tuée? (*Elle appelle.*) Kate! Kate! my dear! where are you? Kate! Kate!..

UNE VOIX, *venant de derrière le tas de paille.*

Ici, dear.

MISS MORTIMER.

Ici? Où donc? (*Elle fait le tour de la chambre.*)

Kate, rouge, ébouriffée, émerge de son tas de paille, assez embarrassée.

KATE.

J'avais sauvé moa, dear, cette gentleman avait beaucoup besoin de toute sa force pour défendre vô, dear... alors deux à défendre, ce être trop pour lui... alors, j'avais sauvé môa, là, derrière le petite paille. (*Apercevant Gaston lié sur sa chaise.*) Aoh! le bandit, il être bien cordé, aoh! yes, bien cordé... Partons, dear, go out, vite, vite, vô avoir beaucoup peur, indeed, poor little thing!... vos diamants... ah! les voilà! tant mieux!... partons... vite, vite. God bye, sir!...

MISS MORTIMER, *avec des yeux langoureux.*

Au revoir, mon sauveur!

ALCINDOR, *de même.*

A bientôt, ma bien-aimée!

Il suit les dames jusqu'à la porte; des deux mains, envoie force baisers, agite son mouchoir.

SCÈNE III

ALCINDOR, GASTON

GASTON.

Dis donc, mon vieux, tu sais que je commence à en avoir assez de mon rôle de canard à la broche!

ALCINDOR, *riant.*

Je crois bien; pauvre ami, va! Tu as été admirable! Je crois que l'affaire est dans le sac! (*Il le délie.*)

GASTON.

Je crois que oui, ta sentimentale bergère te mangeait des yeux!

ALCINDOR.

Oui, mais avoue aussi que mes regards auraient enflammé le lac lui-même!

GASTON, *riant.*

Un lac qui flambe! Décidément tes comparaisons sont un peu hardies!

ALCINDOR.

Bah! si tu vas éplucher tous mes mots, tu auras de la besogne! A la bonne heure, ma bonne Yankee, elle gobait toutes mes fariboles que c'était une bénédiction. Dis donc, si nous grillions ioune petite cigare en l'honneur de mes dollars futurs?

GASTON.

Très volontiers! attends, je crois qu'il me reste encore un peu de rhum dans ma gourde, ça nous remontera un peu le moral. Ce n'est pas commode de faire le bandit, tu sais?

ALCINDOR.

Et l'amoureux, donc!

GASTON.

Enfin nous avons été superbes tous les deux ! A la santé de tes millions, mon vieux !

ALCINDOR.

A la santé de *nos* millions, veux-tu dire ; tu comprends que nous partagerons... tu as bien gagné ta petite part de la galette, pauvre diable ! La vieille n'y verra que du feu !

Ils vident la gourde dans leurs cocos, allument chacun une cigarette, s'assoient sur les petits bancs de part et d'autre de la table, et fument en envoyant de grandes bouffées de fumée en l'air.

ALCINDOR.

Bonne journée, tout de même, je viens de gagner un petit lot de quinze millions qui n'est pas piqué des z'hannetons.

GASTON.

Grâce à qui ?

ALCINDOR.

A toi, mon cher, mon excellent ami ! Je connais tout ce que tu vaux, mais tu n'auras pas obligé un ingrat, crois-le bien ! Ma table sera ta table, mon toit ton toit, ma bourse ta bourse... Seulement, j'y pense là, j'aurai peut-être encore un petit service à te demander... As-tu un habit noir présentable ?

GASTON.

Ou... i, à peu près ; en l'envoyant chez le dégraisseur, il peut encore faire bonne figure.

ALCINDOR.

Bien! alors tu me le prêteras, hein?

GASTON.

Très volontiers, mon cher. (*Riant.*) Ah! ah! ah! si la jeune tourterelle savait que son bien-aimé n'a pas même un habit noir à endosser pour parader devant M. le maire, son nez prendrait les dimensions de celui de Cyrano, d'illustre mémoire.

ALCINDOR, *riant.*

Elle le saura toujours assez tôt!.. pauvre vieille toupie, elle m'adore, tu sais! ah! ah! ah!...

Ils rient très fort en fumant et en vidant leurs cocos.

UNE VOIX, *à la cantonade.*

Vous dites que vous l'avez laissée derrière le tas de paille, Kate?

Alcindor et Gaston, terrifiés, laissent tomber leurs cocos, la porte s'ouvre. Miss Mortimer apparaît et reste comme pétrifiée en les regardant, elle pousse un cri inarticulé.

Gaston et Alcindor reculent en renversant leurs bancs.

MISS MORTIMER.

Oh! traîtres!! perfides!! infâmes!! c'était encore un truc!!... ah! horrible! horrible!... pauvre! pauvre moi! (*Elle crie.*) Kate! Kate! partons pour l'Amérique, là... tout de suite!.. Nos malles, nos paquets, mon kakatoës, mes diamants!... Tout, tout, prenons tout!... c'est fini! On ne me

trompera plus!... C'était encore un truc! Infâme! Infâme!!

Elle part en claquant la porte dans un état de fureur indicible.

Alcindor et Gaston se laissent tomber sur leurs bancs, atterrés.

GASTON.

Raté, notre truc, il était cependant épatant!...

ALCINDOR, *d'une voix sépulcrale.*

Oui, épatant ça rime avec géant... béant... néant!...

LE PHONOGRAPHE

SAYNÈTE

LE PHONOGRAPHE

SAYNÈTE

PERSONNAGES :

HENRI DE BRÉMONT, 30 ans.
ALICE, sa sœur, 20 ans.
ALBERT DESROCHES, 26 ans.
UNE JEUNE FILLE, personnage invisible.

La scène représente un cabinet de travail, ameublement simple mais de bon goût. Bibliothèque, chaises et fauteuils. Une table ou un bureau couvert de paperasses et de volumes variés, encrier, plumes. Portes au fond et à gauche ; dans un coin, petit guéridon derrière lequel un paravent est déplié.

SCÈNE I

HENRI

Il est assis devant son bureau et écrit avec rapidité tout en compulsant des papiers. Costume d'intérieur : veston ou jaquette, col souple, cravate nouée lâche. Au bout d'un instant, il jette sa plume sur son encrier, prend l'un après l'autre les feuillets qui couvraient sa table, les classe, les met en un petit tas, pose dessus un presse-papier et donne sur le tout un coup du plat de la main d'un air satisfait.

Ah ! voilà une bonne journée de travail ! avec quelques séances de ce genre, ma thèse sera

bientôt finie... c'est que le temps presse et il est plus qu'urgent que je la termine cette bienheureuse thèse! (*Il se lève, s'approche de la cheminée à laquelle il s'adosse, met ses mains dans ses poches et paraît réfléchir.*) Il faut convenir qu'Alice a eu une fameuse inspiration d'avoir la migraine aujourd'hui! (*Se reprenant.*) Pauvre chérie! c'est bien mal ce que je dis là! c'est d'un vilain égoïste!... mais cette matinée de Mme de Valfleury me hantait comme un cauchemar! quitter mes travaux pour endosser le frac et chausser les souliers vernis, c'était une horrible perspective! J'y serais allé bien volontiers, à cette fête, pour servir de chevalier à Alice, si gentille, si jolie, mais c'eût été un rude sacrifice... j'avais l'intuition que je ferais quelque chose de bon cet après-midi... mon passage sur le libre arbitre est vraiment bien venu. (*Il prend dans sa poche un cahier de papier à cigarette, une blague en soie, roule une cigarette et l'allume. Tirant sa montre.*) Sept heures moins vingt!.. Albert ne va pas tarder à arriver, il m'a promis de venir me conter ses succès; et, comme il a le geste aussi prompt que la parole et qu'il joue ses récits, je n'aurai perdu que les sourires de la belle Paula de Valfleury dont je me soucie fort peu, du reste... C'est une enragée coquette, cette grande Paula, elle veut ensorceler tout le monde, et je crains bien que l'inflammable cœur

de ce toqué d'Albert ne se soit laissé prendre... Pauvre petite Alice qui l'aime tant et qui serait si bien la femme qu'il lui faudrait! c'est un bijou cet enfant-là, une vraie perle fine, et malgré ses toquades Albert est un cœur d'or!

Il fume en silence, tout en suivant des yeux les méandres de la fumée.

SCÈNE II

HENRI, ALICE

On frappe à la porte.

HENRI.

Entrez.

Alice paraît. Costume d'intérieur élégant, petit tablier, mantille blanche sur la tête. Elle tient à la main une brassière de laine, un crochet et une pelote.

HENRI.

Comment, c'est toi, sœurette?

ALICE.

Oui, est-ce que je te dérange?

HENRI.

Pas le moins du monde! je viens d'écrire quinze pages d'affilée et je suis complètement abruti... Tu as toujours la migraine?

ALICE.

Toujours, mais je souffre moins que ce matin, tout de même.

HENRI.

Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de ton aimable visite?

ALICE.

Je m'ennuyais toute seule dans ma chambre.

HENRI.

Alors tu es venu apporter un petit rayon de soleil dans la cage de l'ours?

ALICE, *riant.*

Ne me fais pas rire, tiens, ça me fait mal de remuer la tête.

HENRI, *avec compassion.*

Pauvre chérie!

ALICE, *continuant.*

Et puis tu n'es pas plus ours que je ne suis le soleil. (*D'un petit ton triste.*) Pauvre soleil, il ne serait guère brillant s'il me ressemblait!... (*Après une pause.*) Alors, tu veux bien de moi?

HENRI.

Comment! si je veux de toi! Mais avec bonheur! Assieds-toi là, dans mon grand fauteuil, et tu verras que tu ne vas pas t'ennuyer avec ton frère.

ALICE, *d'un ton de reproche.*

Oh! Riri, tu sais bien que je ne m'ennuie jamais avec toi!

HENRI.

Je sais bien, tu es un amour de petite sœur,

mais dans un instant il va venir quelqu'un que tu aimes beaucoup.

ALICE, *rougissant.*

Qui donc?

HENRI.

Albert.

ALICE, *troublée.*

Albert?... (*Se reprenant.*) M. Desroches?

HENRI, *riant.*

Oui, M. Albert Desroches, il m'a promis de passer par ici pour me raconter le garden-party de Mme de Valfleury.

Alice pousse un gros soupir et baisse le nez sur son ouvrage.

Un silence pendant lequel Henri regarde sa sœur qui fait nerveusement manœuvrer son crochet.

HENRI, *d'un air distrait.*

Comme tu te dépêches! pour qui est cette brassière?

ALICE, *sans lever les yeux, la voix couverte.*

C'est pour la petite Fanny, ma filleule.

HENRI, *toujours distrait.*

La fille du garde-barrière?

ALICE, *de même.*

Oui.

Une larme tombe sur son ouvrage.

HENRI, *ému.*

Tu pleures?

ALICE, *baissant de plus en plus la tête sur son ouvrage.*

N...on!...

HENRI.

Mais si, tu pleures... Voyons, sœurette, ne fais pas l'enfant, dis-moi ce qui te fait du chagrin, tu sais bien qu'autrefois, quand nous étions petits, j'étais le grand consolateur de tes peines; maintenant que je suis vieux, peut-être réussirai-je aussi bien.

ALICE *tire de sa poche son petit mouchoir, se mouche, et regardant son frère avec des yeux tristes.*

Non, mon grand Riri, je crois bien que ce gros chagrin-là, tu ne pourras pas le consoler.

HENRI.

Et pourquoi donc?

ALICE.

Parce que... parce que... je n'oserai jamais te dire ce qui me fait de la peine.

HENRI.

Et si je le savais, ce qui te chagrine?

ALICE, *très vite.*

Comment pourrais-tu le savoir?

HENRI.

Ah! par le privilège qu'ont les grands frères de lire dans le cœur de leur petite sœur.

ALICE, *agitée.*

Alors tu crois qu'Il l'aime?

HENRI, *très calme.*

Qui? Paula?... comment veux-tu qu'un garçon intelligent aime une écervelée prétentieuse!

ALICE.

Elle est si jolie!

HENRI.

Je ne dis pas le contraire, mais ce n'est pas la femme qu'épouse un homme raisonnable.

ALICE.

Pourquoi donc?

HENRI.

Parce qu'elle n'aime que le monde, la toilette, les plaisirs, les fêtes et tout ce qui s'ensuit, que son unique préoccupation est de briller et de se faire admirer, qu'il n'y a pas de manège qu'elle ne pratique pour attraper dans ses filets les innocents frelons qui bourdonnent autour d'elle, quitte à les écraser quand ils ont cessé de l'amuser.

ALICE, *triste.*

M. Desroches l'admire beaucoup, pourtant!

HENRI.

Il l'admire, c'est possible, mais quant à en faire sa femme, je suis persuadé qu'il n'y a pas un cheveu de sa tête qui y pense.

ALICE, *toute remontée.*

Tu crois?

HENRI, *toussotant.*

Hem! hem!... j'en suis presque sûr... me vois-tu, moi, le mari d'une pimbêche pareille? criarde, mal élevée, impertinente!

ALICE.

Comment sais-tu qu'elle est mal élevée? moi je l'ai toujours vue charmante. (*D'un petit ton découragé.*) Beaucoup trop charmante...

HENRI.

Dans le monde peut-être, où son caractère prend le reflet de ses blouses et de ses capotes roses, mais ce n'est pas dans le monde qu'il faut juger les femmes, c'est chez elles, dans la vie de famille... et si tu l'entendais, comme cela m'arrive tous les jeudis, pendant les leçons que je donne à ses petits frères, crier après les domestiques, après sa couturière, après sa femme de chambre, taper du pied, claquer les portes, faire le diable et son train du haut en bas de la maison, tu serais édifiée sur l'aménité de son caractère.

ALICE.

Tu m'étonnes beaucoup, elle a l'air si doux, si candide, avec ses grands yeux verts!

HENRI, *durement.*

Oui, des yeux de chatte au repos, mais quand la colère monte, les griffes sortent acérées.

ALICE.

Tu me fais peur, je ne t'ai jamais vu si féroce !

HENRI.

Je suis féroce parce que je suis indigné et... ennuyé. Je sais le penchant qu'Albert éprouve pour cette séduisante beauté, je sais qu'il suffirait d'un mot pour renverser l'idole... et ce mot, je ne peux pas le dire !

ALICE.

Pourquoi ?

HENRI.

Parce que ce serait en quelque sorte trahir le secret professionnel, et faire un usage déloyal de la facilité que me donnent mes fonctions de professeur de pénétrer dans la vie intime d'une famille... tu me comprends, n'est-ce pas?

ALICE, *tristement.*

Oui, oui, que trop.

HENRI.

Et cependant la tentation est parfois bien forte!... Tiens, pas plus tard qu'hier, je faisais réciter au petit Pierre une leçon d'allemand ; le texte était difficile, et très docilement, je dois l'avouer, il suivait mes explications. Tout à coup la porte s'ouvre en coup de vent, et Paula, rouge, ébouriffée, entre comme une trombe, jette un livre sur la table, saisit son petit frère par le bras

et, le secouant rudement, lui crie : « Dis-moi un peu qui t'a permis de mettre cette arithmétique dans ma chambre? tu l'avais jetée sur ma cravate de tulle, elle est toute chiffonnée! La première fois que je t'y reprendrai, tu auras affaire à moi! » puis, s'apercevant que j'étais là, elle se retourne vers moi, et, avec sa mobilité de physionomie féline, elle me dit en souriant : « Ah! monsieur de Brémont, vous étiez là... je vous demande mille pardons de mon intrusion, mais j'ai l'amour de l'ordre, et ce gamin-là prend ma chambre pour sa salle d'étude... Vous allez avoir bien mauvaise opinion de moi », a-t-elle ajouté en montrant ses dents blanches.

ALICE.

Et que lui as-tu répondu?

HENRI.

Oh! j'ai pris mon air le plus solennel, et, très calme en apparence, quoique au fond je fusse indigné, j'ai répondu : « Mademoiselle, un professeur est un être impersonnel, un mannequin bourré de grec et de latin, et pour le M. de Brémont que vous connaissez, c'est-à-dire le danseur en habit noir et en cravate blanche, Mlle Paula de Valfleury sera immuablement la même. »

ALICE.

Elle n'a rien riposté?

HENRI.

Que voulais-tu qu'elle dise, j'étais plus *pion* que-nature.

ALICE, *triste.*

Oui, c'est très bien, tout cela, mais M. Desroches ne connaît que la Paula ensorceleuse, et alors... alors...

HENRI.

Ne t'inquiète pas, sœurette, tout finira par s'arranger.

ALICE.

Tu crois?...

HENRI.

J'en suis convaincu...

On entend des bruits de pas à la cantonade.

ALICE *tend l'oreille, jette son ouvrage sur la table et se sauve en criant :*

Le voilà!...

SCÈNE III

HENRI, ALBERT

Albert entre en macfarlane, chapeau gibus, souliers vernis. Il dépose sur le guéridon devant le paravent un volumineux paquet qu'il portait sous le bras, et s'avançant vers Henri, la main tendue, il dit d'une voix exaltée :

ALBERT.

Ah! mon ami, si tu l'avais vue! Elle était divine, adorable... exquise!...

HENRI, *sceptique.*

Quoi donc? ta cigarette?...

Albert enlève son macfarlane, le jette sur une chaise, pose son chapeau sur la table, et en habit de gala, fleur à la boutonnière, s'allonge dans un fauteuil.

ALBERT.

Mais non... Paula... J'en suis follement épris, tu sais?

HENRI, *très calme.*

Tu as tort.

ALBERT, *se redressant très vite.*

Comment! j'ai tort? Et pourquoi, je te prie? Serais-tu jaloux, par hasard?

HENRI.

Moi?... oh! pas le moins du monde.

ALBERT, *d'un air protecteur.*

Tu fais bien, mon ami, parce que, entre nous, la belle Paula n'est pas pour toi...

HENRI.

Je l'espère bien! (*Voyant Albert prêt à se fâcher.*) Réussie, la fête?

ALBERT.

Charmante! un vrai succès!

HENRI.

Beaucoup de monde?

ALBERT.

Beaucoup, mais je n'ai vu que Paula!

HENRI.

De jolies femmes? de jolies toilettes?

ALBERT.

Je crois que oui... Elle avait une robe bleue, légère, aérienne, qui la faisait ressembler à une immense libellule. Si tu avais vu cette jolie tête blonde émergeant de ce nuage bleu pâle, tu te serais pâmé d'admiration... comme je l'ai fait, du reste. (*Un silence.*) Et je crois que je ne lui suis pas indifférent, tu sais? Elle m'a accordé trois valses et autant de berlines, mazurkes, etc., et, dans le « Pas des patineurs », nous avons eu un succès fou!

HENRI.

Je te félicite bien sincèrement.

ALBERT.

J'accepte tes félicitations, d'autant plus qu'elles sont méritées. Si tu avais vu la mine déconfite de tous les infortunés soupirants qu'elle congédiait... ah! ah! ah! c'était délicieux!... c'est qu'elle n'y allait pas de main morte! en deux mots brefs, c'était fait; tandis que pour moi elle n'avait que des sourires...

HENRI, *un peu agacé.*

Je renouvelle mes félicitations.

ALBERT, *continuant.*

Et au cotillon, mon cher! tu ne le croirais pas...

eh bien, au cotillon c'est toujours moi qu'elle choisissait le premier pour les figures d'ensemble.

HENRI.

Elle te connaît depuis si longtemps!

ALBERT.

Je le sais, mais il y a manière et manière de faire les choses, et, en me choisissant, Paula avait son idée, j'en suis sûr... persuadé... convaincu!...

A chaque exclamation il donne sur la table un coup de poing qui fait rouler par terre la pelote de laine blanche de l'ouvrage d'Alice, il se baisse pour la ramasser et la pose sur la table. D'un air narquois.

Tiens! tu fais du crochet pour te distraire, maintenant?

HENRI, *un peu agacé.*

Non... c'est l'ouvrage qu'Alice vient d'oublier sur ma table.

ALBERT.

Ah! c'est l'ouvrage d'Alice... tiens, mais à propos... est-ce qu'elle est malade, ta sœur? je l'ai cherchée au garden-party tout à l'heure et je ne l'ai pas vue. (*Se reprenant.*) Que je suis étourdi! ne m'avais-tu pas dit ce matin qu'elle avait la migraine?

HENRI.

Oui, et elle a beaucoup souffert hier et aujour-

d'hui, la pauvre chérie... j'avais essayé de la distraire pour lui faire oublier le gros crève-cœur de sa fête manquée, et, au moment où tu es monté, elle était presque souriante.

ALBERT, *vivement.*

C'est moi qui l'ai fait fuir?

HENRI.

Oui.

ALBERT.

Pourquoi donc?

HENRI.

Je te dirai cela plus tard... Veux-tu une cigarette?

ALBERT.

Merci, j'ai un peu mal à la tête, cela ne me dit rien pour le moment.

Il fredonne un air de valse en tapotant sur le bras du fauteuil. Tout à coup il se redresse, arpente à grands pas la chambre, revient vers Henri et lui tapant sur l'épaule :

C'est décidé, mon cher... j'épouse !

HENRI.

Tu épouses qui ?

ALBERT.

Tu es insupportable avec ta semi-imbécillité, tu sais bien que c'est de Paula que je veux parler.

HENRI, *très calme, en scandant ses mots.*

Ah ! tu épouses Mlle Paula de Valfleury !

ALBERT, *se campant d'un air provocant devant Henri.*

Oui, j'épouse Mlle Paula de Valfleury, ça ne te va pas?

HENRI.

Que cela m'aille ou ne m'aille pas, je pense que cela t'importe peu.

ALBERT, *qui a repris sa promenade à travers le salon.*

Évidemment... mais tu as l'air de me blâmer.

HENRI, *toujours un peu froid.*

Je ne blâme pas, je constate.

ALBERT.

Tu constates quoi?

HENRI.

Je constate que tu t'embarques sur une mer très agitée, et que ton voyage dans la vie sera peut-être traversé par des vents de mistral soufflant en tempête.

ALBERT.

Je ne comprends pas tes allusions; avec tes figures de rhétorique, tu as toujours eu le don de m'agacer!... Précise, si tu veux que je comprenne... mets les points sur les i.

HENRI.

Tu es majeur, mon ami, fais ce que tu veux, je ne suis pas ton tuteur, par conséquent je n'ai

nul droit de m'immiscer dans tes affaires... (*Montrant du doigt le paquet déposé sur le guéridon.*) Sans curiosité, qu'est-ce qu'il y a dans ce gros paquet?

Albert se précipite sur le paquet qu'il débarrasse de son enveloppe de lustrine noire, un phonographe apparaît (si l'on n'a pas de phonographe sous la main, il est très facile d'en faire un soi-même en prenant une boîte que l'on recouvre de papier noir et à laquelle on ajuste un cornet recouvert également de papier noir).

ALBERT, *avec exaltation.*

Tu vas voir, mon cher, c'est une idée géniale que j'ai eue... Tu sais que nous avons chanté ensemble deux duos dans le petit concert de cette après-midi?

HENRI.

Oui, je sais. (*D'une voix sarcastique.*) Est-ce qu'elle chante aussi agréablement qu'elle parle, Mlle Paula?

ALBERT.

Ah! mon cher! c'est un rossignol! un véritable rossignol! Elle enfoncerait la Patti elle-même si elle paraissait au théâtre... un timbre! une expression! et, dans les moments de bravoure, des accents vibrants, sonores!...

HENRI.

Comme le clairon.

ALBERT, *continuant.*

Et, dans les moments de douceur, une tendresse, un velouté... un vrai murmure d'harmonie.

HENRI.

Je souhaiterais que Mlle Paula t'entende, mais ton enthousiasme ne m'explique pas pourquoi tu portes un phonographe sous ton bras.

ALBERT.

Pourquoi je porte un phonographe sous mon bras?... Voilà l'explication... Hier, à la répétition, notre duo de Mireille avait si admirablement marché que j'avais un désir fou de garder de sa voix d'or un souvenir durable.

HENRI.

Une voix d'or qui passe par le gosier d'un phonographe, c'est un peu un rossignol muni d'un bec de canard.

ALBERT.

Pas du tout, c'est ce qui te trompe; du reste, tu vas en juger. J'avais mis mon instrument dans l'embrasure de la porte ouvrant dans le foyer des artistes, je l'avais dissimulé derrière une portière, et Bob, le petit frère de Paula, devait ouvrir la machine au moment où les premières notes du morceau allaient résonner. Par excès de précaution même, j'avais mis un cylindre neuf, parce que, à un certain moment, une grande discussion s'était élevée dans le foyer des artistes un peu avant le commencement du concert, et j'avais peur que la plaque n'eût été impressionnée... D'ailleurs, nous allons bien voir. (*Il prend le pho-*

nographe, le pose sur le guéridon, sort d'un sac de coutil gris deux cylindres, les regarde attentivement.)

Voyons, j'avais marqué le bon d'un trait d'ongle à gauche, là dans le coin... ah! le voilà!... à moins que ce ne soit celui-ci, non, non, c'est bien celui-là... j'avais remarqué qu'il avait une éraflure au bord... attends. (*Il ajuste l'appareil.*) Tu vas entendre notre duo de Mireille... « ô Magali ma bien aimé...e » (*Divers jeux de scène. Albert chante avec un sentiment exagéré en allongeant le bras et le cou, comme au théâtre.*) Ça y est... écoute... une... deux... trois... ô Maga... [1].

LE PHONOGRAPHE, *d'un ton de voix irrité.*

Enfin! c'est insupportable!... on me contrarie toujours... je ne veux pas que Simonne de Boisvert chante après moi,... elle a une trop jolie voix!... et... (crrr... crrr...). Encore vous, Baptiste! vous êtes absurde, à la fin!... emportez ce plateau!... c'est ça... jetez tous les verres sur ma robe, n'est-ce pas?... ce sera réussi!... (crrr... crrr...). Bob, qu'est-ce que tu fais là?... quelle scie que ces vauriens d'enfants qui ont toujours la manie de se fourrer partout! (crrr... crrr...) Maria!... Maria!... mon costume de villageoise... eh bien!

1. La personne qui fera le phonographe se cachera derrière le paravent, et devra imiter la voix nasillarde et le crr... crr... de l'appareil; entrecouper la diction de mots à moitié mangés.

m'obéira-t-on? Non, monsieur Clément, je ne veux pas que vous m'accompagniez... Vous ne tapez pas assez fort, et avec cet imbécile d'Albert Desroches qui chante faux comme un jeton... il faut taper fort, parce qu'il me fait rater toutes mes rentrées... Ce qu'il m'agace, ce pistolet-là!...

Divers jeux de scène. Albert, abasourdi, tombe dans un fauteuil et se bouche les oreilles. D'une voix effarée :

ALBERT.

Arrête-le, Henri! arrête-le, je t'en supplie!... c'est elle!... c'est elle... « Cet imbécile d'Albert »... c'est moi... oh! non, non! c'est trop fort!... cet imbécile d'Albert, non! je n'aurais jamais cru ça d'elle! Oh! cet imbécile... non! non!... (*Il se promène comme un fou dans la chambre.*) Et moi qui la croyais quand elle me disait : « Vous chantez divinement!... » Ah! la petite masque! la petite masque! ah! ah! et c'était ça ma Paula à la voix d'or... ma Paulette aux yeux d'émeraude... Ah! mon cher, si tu savais comme elle m'avait ensorcelé! je croyais tout ce qu'elle me disait... je la voyais à travers un voile de rêve... j'étais fou, archi-fou! et dire qu'il y a cinq minutes, je voulais en faire ma femme... ah! non, non, quelle chute!... Le Niagara n'est rien à côté, oh! mon ami, mon pauvre ami!...

Il tombe dans le fauteuil qu'il occupait peu d'instants auparavant, s'essuie le front en tamponnant son mouchoir sur ses tempes moites; d'un ton de voix exalté.

Oh! phonographe! invention sublime! invention géniale! Edison, mon sauveur, que de bénédictions je vous dois! sans vous... sans vous...

HENRI.

Ta barque chavirait au premier coup de mistral, mon pauvre ami!

ALBERT.

Et sans espoir de sauvetage, encore! Cré mâtin, je l'ai échappé belle!

HENRI, *toujours très calme.*

Tu trouverais peut-être un timonier qui saurait en diriger le gouvernail sans faiblir du droit chemin?

ALBERT.

Il tortille sa moustache d'un air absorbé, se lève, arpente la scène à grands pas, puis, revenant vers la table, sourit doucement en regardant la petite brassière laissée par Alice, la prend et, passant les mains dans les manches, dit d'une voix adoucie :

Les doigts qui tiendraient la barre de mon gouvernail seraient-ils les mêmes que ceux qui viennent de quitter ce crochet?

HENRI, *lui tendant les deux mains et l'attirant vers lui, d'une voix émue.*

Oui, frère!...

LES

DOMESTIQUES DE M. VIEUPOT

CHARADE BOUFFE

LES

DOMESTIQUES DE M. VIEUPOT

CHARADE BOUFFE

(*Bassinoire.*)

PERSONNAGES :

SATURNIN VIEUPOT, 60 ans.
ISIDORE, son domestique, 20 ans.

La scène se passe dans la chambre de M. Vieupot. Ameublement sévère, des bibliothèques, des livres un peu partout; pendus aux murs, des plantes sèches, des filets à papillons, une boîte de naturaliste, un microscope et des loupes posées sur des livres; dans un coin, un lit est dissimulé pendant les deux premières scènes derrière un paravent; portes au fond et à droite, une chaise près de la cheminée.

PREMIÈRE SYLLABE

BAS

SCÈNE I

M. VIEUPOT, *seul.*

M. Vieupot est assis à sa table de travail couverte d'un amoncellement de paperasses et d'in-folio. Il est vêtu d'une robe de chambre à carreaux, pantoufles en tapisserie, calotte de velours enfoncée jusqu'aux sourcils. Une loupe est encas-

trée dans son orbite droite. Il regarde attentivement une mouche morte posée sur une feuille de papier blanc à main gauche, et consulte un gros dictionnaire ouvert à main droite. Ses yeux font un mouvement de va et vient entre l'insecte et le livre.

Antennes écartées à la base, c'est ça!... tête noire, c'est ça!... thorax noir... c'est ça! Il n'y a aucun doute, aucun doute! c'est un philanthus épivorus absolument pur.

Il trempe une grande plume d'oie dans l'encrier, feuillette un instant son dictionnaire, et, le doigt gauche appuyé sur le livre, écrit en se parlant à lui-même.

Philanthus épivorus, de *philos*, aime, *anthos*, fleurs, genre d'insectes hyménoptères, du groupe des crabonites, de la famille des sphégidées, caractérisés par des antennes écartées à la base... parfaitement, — brusquement renflées à l'extrémité... parfaitement, — et par leurs mandibules unidentées... parfaitement! C'est vraiment un spécimen remarquablement organisé du genre philanthus, abdomen rayé de noir et de jaune comme les abeilles, mais différant des apis mellifica parce que leur corselet est lisse tandis que celui des abeilles est velu...

SCÈNE II

M. VIEUPOT, ISIDORE

Isidore entre dans la chambre portant sous son bras une petite caisse longue et étroite ayant environ 70 ou 80 centi-

mètres de hauteur. Costume de valet de chambre, gilet rayé à manches noires, tablier de toile bleue, col droit, cheveux très pommadés, l'air un peu gouailleur mais bon garçon. Il s'appuie sur la caisse qu'il a posée par terre, regarde son maître, hausse les épaules, se frappe le front du doigt.

ISIDORE.

Est-il assez toqué le pauvre vieux! ah! pour un grain, il en a un fameux! Il est encore à compter les pattes d'une puce, je parie! (*Il se hausse sur la pointe des pieds, allonge le cou pour voir par-dessus les in-folio entassés sur la table.*)

Naturellement, j'en étais bien sûr! mais c'est une mouche qu'il charcute aujourd'hui. C'est que ça a l'air de l'amuser encore, ce qu'il y a de bon! Il est rouge, affairé comme s'il faisait quelque chose de sérieux! Heureusement que je lui ai dit que je ne savais ni lire ni écrire, sans ça il m'aurait tenu six heures de rang à copier ses grimoires! Isidore, mon garçon, tu l'as échappé belle, et, pour une fois dans ta vie, tu as eu du bon sens!... (*Il s'avance d'un pas dans la chambre en se servant de la petite caisse comme d'une canne avec laquelle il frappe le sol. Élevant la voix.*)

Monsieur, voilà un colis pour vous. (*Un silence.*) Il ne bouge pas plus qu'une momie, est-ce qu'il deviendrait sourd, à présent? Il ne lui manquerait plus que ça! (*Plus haut.*) Monsieur!... (*Il tape avec la caisse par terre.*) Voilà un colis pour vous!

M. VIEUPOT, *levant la tête d'un air distrait.*

Qu'est-ce que tu dis, Isidore?

ISIDORE.

Je dis que voilà un colis pour Monsieur.

M. VIEUPOT.

Ah! bien, mets-le là, dans le... dans la... « l'abdomen semblable à celui du genre apivorus, variété de la famille des philanthus... » (*Il se remet à écrire.*)

ISIDORE.

Ah! nom d'une bombe! quel toqué! Est-ce qu'il ne me dit pas de mettre son bibelot dans l'estomac d'une mouche, à présent!... Si je n'avais pas cinquante francs de gages pour faire ma partie de dominos toute la journée chez le concierge, bien sûr que je le planterais là, car il est vraiment trop timbré, mais c'est une si bonne pâte d'homme!... Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans sa boîte? On dirait que c'est une carabine? Est-ce qu'il se mettrait à tirer sur ses papillons? (*Il lit.*) « Envoi du Muséum acropolis de Thèbes à M. Vieupot, membre de la Société d'horticulture antédiluvienne, 16, rue de Tournon, Paris; — haut, bas... » Tiens, il y a un bas et un haut, c'est comme ça que ça doit se mettre, alors?.. voilà qui est cocasse, par exemple! Je l'ai mis tout le temps la tête en bas... oh! bien, tant pis! (*Élevant la voix.*) Monsieur veut-il que j'ouvre la caisse?

M. VIEUPOT, *finissant un paraphe magistral.*

Que dis-tu, Isidore?

ISIDORE.

Je demande à Monsieur s'il veut que j'ouvre le petit colis?

M. VIEUPOT.

Certainement! Montre un peu... ce doit être l'eucalyptus que j'avais demandé à Thèbes. (*Il regarde l'adresse.*) Oui, c'est bien ça... attention, c'est très précieux... as-tu des pinces, des tenailles, un marteau?... non, ce doit être vissé... un tourne-vis alors... Eh bien! qu'est-ce que tu fais là à me regarder avec ton air bête au lieu de courir chercher ce que je te demande? cette malheureuse plante doit étouffer là-dedans!... si elle n'est pas déjà morte, elle n'en vaut guère mieux, sans doute!... allons! allons! (*Il s'agite.*)

Méthodiquement, Isidore tire de la poche de son tablier une tenaille, un ciseau, un marteau, un tourne-vis, qu'il pose sur le coin du bureau; son maître le regarde faire.

M. VIEUPOT, *avec attendrissement.*

Comment! tu as pensé à prendre tous tes outils avant de monter? tu vaux ton pesant d'or, mon garçon, je l'ai toujours dit! A l'ouvrage, maintenant... attention!

Il se penche vers la boîte qu'Isidore a appuyée contre le bureau, avec mille précautions la soulève, la soupèse,

regarde la suscription, la tourne, la retourne. Tout à coup il pousse un cri.

Malheureux! qu'as-tu fait?

ISIDORE, *interloqué.*

Hein?

M. VIEUPOT.

Comment m'as-tu apporté cette boîte-là, tout à l'heure?

ISIDORE *empoigne la boîte, l'appuie contre le parquet, avec un air innocent.*

Comme ça, monsieur.

M. VIEUPOT.

Comme ça! mais, triple sot, stupide imbécile! tu as donc des yeux pour ne pas voir! Dis-moi un peu ce qui est écrit là, en haut... « Bas, bas, bas! » m'entends-tu bien? et là en bas : « Haut, haut, haut! » comprends-tu maintenant? Tu l'as portée la tête en bas, animal! C'était pourtant bien visible ce « bas » en lettres de dix centimètres de haut! Crois-tu qu'on l'avait mise pour des prunes, cette mention?... eh bien! parleras-tu?

ISIDORE, *avec l'air bête.*

Monsieur sait bien que je ne sais pas lire.

M. VIEUPOT, *avec explosion.*

Tu ne sais pas lire! allons donc, quelle farce! Tu crois que je ne te vois pas dans la cour lire le feuilleton du *Petit Journal* chez le concierge... Tu

ne sais pas lire! hum!... (*Il hausse les épaules.*) Dis plutôt que tu veux ne pas savoir lire parce que tu as peur que je t'occupe à mes travaux scientifiques! Belle aide en vérité que serait celle d'un idiot qui m'apporte une plante la tête en bas! Je te demande dans quel état je m'en vais le trouver mon pauvre eucalyptus!

ISIDORE, *penaud.*

Monsieur se trompe peut-être, si l'emballage a été bien fait!

M. VIEUPOT.

L'emballage aura beau être bien fait, ce n'en est pas moins une chose perdue! Tu serais frais en vérité si tu arrivais d'Égypte emballé dans une caisse, la tête en bas!... (*Il arpente sa chambre, en se donnant de grands coups sur les jambes avec ses mains enfoncées dans ses poches, il marronne entre ses dents.*)

La tête en bas! la tête en bas! A-t-on idée d'une pareille ineptie!

Isidore se met à déclouer la caisse. M. Vieupot, attiré par le bruit des coups, se rapproche d'Isidore et anxieusement, plié en deux, suit l'opération. La caisse est bourrée de copeaux et, au milieu d'un amas de terre, de pot de fleurs brisé, est une petite plante cassée et froissée. (Mettre une branche de laurier fané.) Isidore, à genoux par terre, regarde avec consternation. M. Vieupot l'empoigne au collet, le secoue avec rage, et les yeux dans les yeux de son domestique.

Là! tu vois! tu vois!... Je suppose que tu ne

nieras plus maintenant, misérable abruti ! Regarde-moi ça ! sais-tu ce que tu me coûtes, animal? 200 francs, oui, 200 francs! mais tu ne me coûteras plus un sou désormais. Je te chasse, tu m'entends, je te chasse! et jamais au grand jamais tu ne repasseras le seuil de ma porte!... Mon pauvre eucalyptus! (*Il donne un coup de pied à la boîte qui s'en va heurter contre une chaise.*)

ISIDORE, *toujours à genoux, bégayant à demi.*

Monsieur... me... chasse pour tout de bon?

M. VIEUPOT.

Certainement que je te chasse! Et un peu vite, encore! J'en ai assez de ton ineptie, tout à fait assez, tu m'entends? Allons, décampe! et pas d'observations !

ISIDORE, *atterré.*

Mais... qui est-ce qui fera le service de Monsieur?

M. VIEUPOT.

Ça ne te regarde pas! Fiche-moi la paix!

ISIDORE.

Mais Monsieur ne peut pas se servir tout seul?

M. VIEUPOT, *bourru.*

Si!

ISIDORE.

Monsieur n'aura plus de domestique?

M. VIEUPOT.

Si!

ISIDORE.

Qui Monsieur prendra-t-il? A-t-il quelqu'un en vue?

M. VIEUPOT.

Oui.

ISIDORE.

Puis-je savoir qui c'est?

M. VIEUPOT.

Non!

Un silence.

M. Vieupot s'assied à son bureau, attire à lui une feuille de papier à lettre, griffonne rageusement quelques mots, met sa lettre sous enveloppe, la cachète et d'une voix brève.

Va me porter cette lettre immédiatement chez ma cousine Belazor, et quand tu reviendras nous règlerons nos comptes... Eh bien! tu m'entends?... Serai-je obéi, oui ou non?... Morbleu! tu as la tête dure!

Isidore se relève lentement, se frotte les genoux, prend la lettre et, regardant son maître, dit avec un sourire énigmatique.

Monsieur pourrait se repentir de sa décision, je doute qu'il trouve quelqu'un qui me vaille.

M. VIEUPOT.

C'est ce que nous verrons!

Isidore sort.

SCÈNE II

M. VIEUPOT, *seul.*

Il tombe accablé dans son fauteuil, pousse de gros soupirs, lance autour de sa chambre un regard navré ; d'une voix caverneuse.

Quelle journée ! Je perds du même coup mon eucalyptus et mon domestique ! Il a raison, ce brave Isidore, je crois que je le regretterai plus d'une fois ! car enfin, c'était la perle des domestiques ! Il n'écrasait jamais mes insectes, n'enlevait jamais la poussière de mes chers bouquins, ne touchait jamais à mes reptiles en bocaux, respectait mes microbes, mes cryptogames, mes animalcules, jusqu'à mes toiles d'araignée, me rasait comme Figaro en personne, m'apportait mon chocolat à la même heure, bien sucré, cuit juste à point, et je le perds ! Je suis bien malheureux ! ah ! oui, bien malheureux en effet ! mon pauvre Isidore !

Il se lève, va fermer ses livres, prend sa lampe de travail et sort.

SCÈNE III

ISIDORE, *seul.*

Il rentre par la porte de gauche.

Il est sorti, ah ! tant mieux ! Je n'avais rien là-haut de ce qu'il me fallait pour écrire la lettre de

la cousine Belazor, ni plume ni encre, tandis qu'ici, je trouve tout sous la main... Le pauvre vieux! s'il croit que je vais me flanquer moi-même à la porte, il se met joliment le doigt dans l'œil! Pas si bête! ah! dame non, par exemple! Une place comme ça, on n'en trouve pas deux!... et puis, au fond, je l'aime bien malgré toutes ses toquades. Voyons, dans sa lettre là, il parle de deux domestiques... ce sera moi parbleu les deux domestiques, mais quel faux nez pourrais-je bien mettre pour effaroucher cette bonne pâte? (*Il cherche en mordillant sa plume.*) Il m'a souvent dit qu'il détestait les vieux serviteurs maniaques... c'est parfait! Un vieux grognard avec un gros ventre, des lunettes, une barbe blanche, un cache-nez... et d'un!... mais l'autre... diable! ce n'est pas commode à trouver! Et puis il ne faut pas qu'il évente la mèche; je suis assez facile à reconnaître avec mon grand nez et ma grande bouche... diable! diable! (*Il fronce les sourcils et se gratte la tête.*) J'ai déjà un vieux... je pourrais peut-être faire une vieille?... Ce serait peut-être un peu difficile, rapport à la toilette... un très jeune alors, un blanc bec, un abruti?... non, il me reconnaîtrait... il me faut une barbe!... Si je me présentais en Breton avec un grand chapeau, des culottes bouffantes et beaucoup de baragouin?... Non, il ne me prendrait pas au sérieux,

et puis ce n'est guère aisé de trouver un costume breton comme ça tout de suite... Alors? alors?... En garçon de café avec des côtelettes, un tablier blanc?... ça me changerait assez, ça!... Non, il me flanquerait à la porte!... Ah! une idée! un trait de génie!... En ex-commis voyageur... genre garçon coiffeur... en quête d'un moyen d'existence, grande barbe, beaucoup de bagou, d'exubérance, d'entregent... c'est ça! parfait! J'aurais voyagé pour un spécifique unique quelconque, mais la boutique ne marcherait plus, et je serais dans la dèche... parfait! parfait!...

Il trempe sa plume dans l'encrier, griffonne très vite en contrefaisant une écriture de femme, cachette sa lettre, la laisse sur le bureau et sort.

SECONDE SYLLABE

SI

SCÈNE I

M. VIEUPOT, *seul.*

M. Vieupot rentre. Il prend la lettre déposée sur son bureau, en regarde l'adresse.

Ah! c'est de ma cousine Belazor, déjà!... excellente cousine! Je pensais bien qu'elle me tirerait d'embarras. (*Il lit.*) « Mon cher cousin, j'ai votre affaire; — homme très sérieux, cinquante ans, bien de sa personne, l'air capable et entendu. Il a servi plusieurs années chez un savant, et m'a dit

être au courant du service des vieux garçons. Seulement, comme toute médaille a son revers, je crois qu'Auguste Paravert est un peu maniaque et se montrera peut-être exigeant sur les questions de prix. Du reste, vous jugerez par vous-même, il doit se présenter chez vous dans la journée. »

« P.-S. — Dans le cas où vous ne vous arrangeriez pas avec Auguste, je pourrais vous offrir un petit jeune homme fort gentil et fort débrouillé ; mais je crois que ce brave Auguste fera votre affaire. » (*Il replie la lettre.*) Un petit jeune homme!... hem! hem! je n'aime pas beaucoup les « petit jeune homme », ils sont légers, frivoles, cassent tout, touchent à tout, curieux, bavards!... Mon pauvre Isidore n'était rien de tout cela, lui! J'ai peut-être été un peu vif tout à l'heure, car enfin, il n'avait pas son pareil pour ne rien ranger dans mon bureau!... et le jour où il m'a apporté ce superbe phalène abrascas, grossulariata, de la division des hétérocères, de l'ordre des...

SCÈNE II

M. VIEUPOT, ISIDORE

Trois coups discrets à la porte : toc, toc, toc.

M. VIEUPOT, *sans se retourner.*

Entrez !

Isidore entre en père noble avec des favoris gris, une perruque *idem*, un gros ventre, des lunettes, l'air respectable.

Il enlève son chapeau et attend que M. Vieupot lui adresse la parole.

Celui-ci se lève, regarde Isidore en clignant des yeux, et très posément.

Vous êtes M. Auguste Paravert?

ISIDORE.

Lui-même, monsieur.

M. VIEUPOT.

Envoyé par ma cousine, Mme Belazor?

ISIDORE.

Elle-même, monsieur.

M. VIEUPOT *va vers la cheminée, prend la lettre qu'il vient de lire, y jette les yeux et regardant Isidore.*

Ma cousine m'écrit que vous avez cinquante ans?

ISIDORE.

Depuis la Saint-Sylvestre passée, oui, monsieur.

M. VIEUPOT.

C'est un bon âge, fort convenable pour la situation que vous voulez occuper. Vous êtes, me dit aussi ma cousine, capable, sérieux, et au courant du service des... hem! hem!... messieurs d'un certain âge?

ISIDORE.

Oui, monsieur.

M. VIEUPOT.

Savez-vous raser?

ISIDORE, *avec un sourire qu'il a peine à déguiser.*

Oui, monsieur.

M. VIEUPOT.

Faire la cuisine?

ISIDORE.

Oui, monsieur; mais si Monsieur désire faire de bons repas, je le prierai de m'adjoindre une cuisinière.

M. VIEUPOT, *en aparté.*

Aïe! voilà les simagrées qui commencent. (*A Isidore.*) Je suis, je vous l'avoue, un peu maniaque, j'aime à prendre mes repas à des heures régulières : mon chocolat à huit heures, mon déjeuner à midi, mon...

ISIDORE, *l'interrompant.*

Si Monsieur désire me prendre à son service, il sera obligé de changer ses heures de repas.

M. VIEUPOT *se soulève sur les bras de son fauteuil, et se tourne tout d'une pièce vers Isidore.*

Changer mes heures de repas! et pourquoi, je vous prie?

ISIDORE.

Parce que, si Monsieur a ses heures, moi aussi j'ai les miennes; ma pauvre santé altérée depuis ma naissance ne me permet pas le moindre écart de régime... Je déjeune à onze heures, et jusqu'à sept heures du soir je ne prends aucune nourri-

ture, quelque légère soit-elle ; aussi, comme j'ai eu l'honneur de le dire à Monsieur, si Monsieur désire me prendre à son service, il devra se mettre à mes heures.

M. VIEUPOT, *bondissant.*

Me mettre à vos heures ! Vous plaisantez, je suppose? Qui paie, de vous ou de moi, qui doit être servi et qui doit servir ? (*Ironique.*) Pendant que vous y êtes, je vous serais obligé de vouloir bien me poser toutes vos conditions.

ISIDORE.

Très volontiers, monsieur, les voici : *si*[1] Monsieur veut sortir avant midi, il sera obligé de cirer lui-même ses chaussures, car je ne fais jamais les souliers le matin; *si* Monsieur veut prendre quelques aliments à midi, il aura la complaisance de se faire apporter son repas du restaurant ; *si* le service de Monsieur exige que je sois chez lui entre cinq et sept heures, il me fera le grand plaisir de me laisser ces deux heures de liberté pour aller prendre mon apéritif au café des Francs-Amis; *si* Monsieur a l'habitude de sortir le soir, il aura l'obligeance d'aller coucher à l'hôtel, car j'ai la coutume d'être endormi à huit heures et demie, et, comme ma maladie nerveuse me donne des frayeurs nocturnes, je suis obligé de

1. L'acteur devra appuyer sur les *si*, mot de la charade.

verrouiller toutes les portes; *si* Monsieur est frileux, je le prierai de se couvrir davantage parce que ma maladie de cœur exige que je vive dans un appartement où portes et fenêtres sont constamment ouvertes; *si* Monsieur...

M. VIEUPOT, *se tapant les genoux avec la paume de la main.*

Ah! pour celle-là, elle est bonne, par exemple! En voilà une scie bien réussie! (*Il se lève, s'incline ironiquement devant Isidore, le salue très bas, et courbé en deux.*) *Si* monsieur *Si* veut me faire le plaisir de passer son chemin, je lui donnerai un mot de recommandation pour le voisin d'en face. ... Monsieur, votre serviteur!

Il va vers la porte, l'ouvre, attend qu'Isidore soit sorti, le suit sur le palier, écoute s'il descend l'escalier, revient dans sa chambre, ferme la porte, et, tombant tout d'une pièce dans son fauteuil rembourré qui le fait rebondir.

Eh bien! chère cousine Belazor, je le retiens votre oiseau rare! En voilà un pingouin bien réussi! (*Contrefaisant Isidore.*) Si Monsieur veut ceci, si Monsieur veut cela!... Oui, mais avec tout ça me voilà sans personne! Isidore est capable de me prendre au mot et de décamper ce soir! Alors qui est-ce qui me fera mon dîner, mon thé... mon lit?.. Et je ne puis pas me dédire, ce serait attenter à ma dignité!... Essayons le petit jeune

homme de la cousine Belazor; si il ressemble à M. Auguste Paravert, me voilà bien loti!

Il s'approche de son bureau, griffonne deux mots sur une carte de visite, la met sous enveloppe et sonne.

Isidore paraît, au naturel, très doux, très triste, avec un regard mouillé.

Monsieur a sonné?

M. VIEUPOT, *bourru.*

Oui, va me porter immédiatement ce mot chez ma cousine Belazor.

ISIDORE.

Le domestique qui sort d'ici n'a pas fait l'affaire de Monsieur?

M. VIEUPOT, *toujours bourru.*

Non, c'est un pingouin!

ISIDORE, *avec un air énigmatique, et se pinçant les lèvres.*

Ah!...

Il sort.

M. VIEUPOT, *faisant mine de s'arracher les cheveux.*

Faut-il que je sois stupide! Avoir un chien fidèle comme ce brave Isidore et l'avoir flanqué à la porte!

TROISIÈME SYLLABE

NOIRE

SCÈNE I

M. VIEUPOT, ISIDORE

Toujours le même décor.

M. Vieupot assis devant son bureau compulse d'énormes dictionnaires. Il prend des notes au crayon, et insère des marquettes de papier entre les feuillets du livre.

On frappe à la porte.

M. VIEUPOT, *bourru, sans bouger.*

Entrez !

Isidore en petit jeune homme, genre commis-voyageur, entre. Il a une grande barbe noire, une chevelure noire opulente, une cravate voyante, un chapeau haut de forme. Il s'avance la bouche en cœur, son chapeau à la main. (On peut, si l'on veut, le faire parler avec l'accent méridional). A M. Vieupot, en lui tendant la main, avec volubilité.

ISIDORE.

Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance... votre santé est bonne? la mienne excellente, je vous remercie... M. Marius Bagasson, pour vous servir, envoyé par votre cousine Mme Aristide Belazor, votre parente, si je ne me trompe... excellente femme, pleine de cœur, de dévouement.. elle m'a fait connaître la situation où vous vous trouvez, et quand j'ai su que l'illustre docteur Vieupot, membre correspondant de l'Institut égyptien, membre actif de l'Académie des inscriptions antédiluviennes, connu dans les deux

hémisphères... que dis-je? dans les quatre hémisphères, car dans la lune, notre satellite, la renommée de votre science a dû pénétrer, franchissant les espaces éthérés...

M. VIEUPOT, *l'interrompant.*

Monsieur... je vous en prie... vous m'accablez!

ISIDORE.

Du tout, monsieur! Je ne saurais trouver de termes capables de traduire l'admiration mêlée de vénération que vous m'inspirez : aussi, quand j'ai su que vous cherchiez un serviteur, j'ai sauté sur mon chapeau, j'ai bondi rue de Tournon, j'ai gravi vos trois étages, et, le cœur plein d'espoir, j'ai l'honneur de venir vous offrir mes services, illustre maître... Vous pourriez plus mal choisir d'ailleurs, car je ne suis pas le premier venu, et si la destinée ne s'était pas montrée pour moi une indigne marâtre, un avenir éblouissant s'ouvrait devant moi!... Mais, hélas! je ne suis plus aujourd'hui qu'une épave rejetée par le flot de l'ingratitude humaine, et, pour vivre, je dois avoir recours à cette petite boîte, bien humble, certes! la crème d'Éthiopie, qui rend en quinze jours aux cheveux gris la teinte noire de l'ébène, et fait pousser sur les visages les plus imberbes la luxuriante barbe noire dont mon menton est orné. (*Avec précipitation, sans s'arrêter.*) Voyez,

monsieur, admirez l'incomparable puissance de ce merveilleux spécifique qui, sans fatigue, sans souffrance, sans aucune gêne ni incommodité, rend aux cheveux gris... Du reste, si Monsieur veut en faire l'expérience, je puis faire naître en un tour de main l'ornement capillaire qui lui conviendra le mieux : moustache, barbe Henri II, Henri III, à la russe, à la hongroise, à la turque, à l'impériale, à la royale, favoris, côtelettes, pattes de lapin, tout cela de la teinte la plus noire, la plus brillante, la plus...

M. VIEUPOT, *sèchement.*

Inutile, monsieur.

ISIDORE.

Il se lève, tire de sa poche une petite boîte de cirage, l'ouvre, la dépose sur la table, prend dans un écrin *ad hoc* un blaireau, le passe sur sa main, puis le frotte sur le cirage, et, l'air engageant, s'approche de M. Vieupot.

Une minute, monsieur, une seule petite minute! Ma crème d'Éthiopie, noire, brillante, indélébile, agit en une minute,.. si Monsieur veut bien ôter sa calotte.

M. VIEUPOT, *furieux, enfonce sa calotte jusqu'aux sourcils en la retenant à deux mains; frappant du pied.*

Sortez, monsieur! sortez à l'instant même! Voudriez-vous par hasard vous payer ma tête?

ISIDORE, *tenant toujours son blaireau à la main.*

Oh! monsieur, je n'aurais garde! (*Il penche la*

tête, se caresse la lèvre du bout du petit doigt.) Là! sur la lèvre supérieure, une moustache noire à la mousquetaire, une barbe Henri III, une chevelure aux sept pointes classiques... Avec ces quelques petits ornements, Monsieur verrait refleurir ses vingt-cinq printemps... Du reste, quand je serai au service de Monsieur...

M. VIEUPOT, *furieux et tenant toujours sa calotte à deux mains.*

A mon service! à mon service! ah! çà, monsieur, pour qui me prenez-vous à la fin?

ISIDORE, *ingénuement.*

Mais pour M. Saturnin Vieupot, cousin de Mme Belazor, en quête d'un domestique devant remplacer le sieur Isidore, congédié par Monsieur ce matin même.

M. VIEUPOT.

Isidore était un honnête garçon, monsieur, tandis que vous, votre crème d'Éthiopie et votre outrecuidance, ne m'inspirez qu'une confiance... fort médiocre... Allons! filez et un peu vite encore! Votre boîte, votre pinceau, enlevez-moi tout ça!... a-t-on jamais vu pareille impudence!

Docilement, Isidore replie bagage, prend son chapeau, et s'inclinant devant M. Vieupot.

ISIDORE.

Monsieur changera peut-être d'avis, et si le désir d'avoir auprès de lui un serviteur joignant

à un dévouement à toute épreuve une connaissance approfondie des sciences modernes lui revient un jour, voici ma carte : « Marius Bagasson, inventeur de la crème d'Éthiopie, noire, brillante, indélébile ».

Il sort en saluant très bas.

ENTIER

BASSINOIRE

M. VIEUPOT, *seul.*

Et de deux! Décidément la cousine Belazor n'a pas la main heureuse! Quel impudent coquin ce petit moco? Si je n'avais tenu bon, il m'aurait barbouillé avec son infernale mixture, je crois vraiment! Et cette insolence! N'avait-il pas l'air de me trouver une vieille ruine démolie! Je n'ai jamais été beau, je le sais, mais pour un vieillard de soixante-douze ans, je ne suis pas mal conservé. Toutes mes dents... ou à peu près, une bonne moitié de mes cheveux, et quant à la barbe, je me suis rasé dès l'âge le plus tendre, alors je ne vois pas comment j'aurais pu avoir la végétation de ce paltoquet-là! (*Il bâille.*) Oui, mais, avec tout cela, je suis bien loti... Huit heures et demie... c'est l'heure de mon dîner... qui est-ce qui va me le faire, mon dîner? Pas moi, bien sûr!

Je n'ai jamais su distinguer une sardine d'un saumon, encore moins une côtelette d'un jambon! J'ai vraiment eu grand tort de m'emporter comme cela, tout à l'heure, car enfin, ce n'était pas un bien grand crime qu'il avait commis là, ce brave Isidore! Mon eucalyptus serait peut-être mort quand même, et si j'avais su contenir mon impatience, j'aurais ce soir mon bifteck bien saignant servi confortablement au coin de mon feu, avec un demi-verre de bordeaux et mon biscuit. (*Il bâille de nouveau.*) Je pourrais peut-être me faire une tasse de thé, mais je ne sais pas seulement où est la théière, ni le thé, ni le sucre... (*Il bâille.*) C'est nerveux, je crois, ces bâillements, ou plutôt, non, j'ai sommeil. J'ai travaillé hier soir jusqu'à minuit passé, c'est tout naturel que j'aie sommeil. Je vais me coucher... qui dort dîne!... (*Il se lève, déplie le paravent qui cachait son lit, tapote les couvertures, les oreillers, le reborde tout de travers, puis revient vers son feu en grelottant.*) Brrr!! c'est qu'il fait un froid de loup, ce soir! (*Il regarde son thermomètre.*) Zéro! Saperlotte, ce n'est pas chaud, zéro! Ce ne sera pas confortable de m'infiltrer dans ce lit glacé!... Mon brave Isidore était si attentif pour tous ces petits détails-là! Tous les soirs mon lit était chauffé à point, ni trop ni trop peu... et une chaleur égale bien répartie partout de la tête aux pieds! Cela, je pourrais bien le

faire, par exemple! Bassiner mon lit n'est pas au-dessus de mes moyens! Où est-elle la bassinoire? Ah! je me souviens, dans le coffre à bois! Y a-t-il assez de braise? Oui, je pense, quoique mon feu soit à moitié mort... enfin la cendre chaude suffira. (*Il prend la bassinoire, s'agenouille devant son feu, prend une pelletée de cendre, et, avec le plat de la pelle, tapote pour faire passer la cendre à travers les trous.*) Maudite machine! En voilà un instrument pratique!... Cependant ces trous, c'est fait pour laisser passer la cendre. (*Il tapote de nouveau.*) Pas moyen! Alors comment faire? Il doit y avoir un autre système pour la remplir cette bassinoire; peut-être que ça s'ouvre? (*Il prend la bassinoire et regarde par le côté. Toute la cendre qu'il a mise dessus tombe sur le tapis et sur sa robe de chambre.*) Ah! diable! voilà la maison qui va flamber, maintenant, il ne manquait plus que cela! (*Il jette la bassinoire sur un fauteuil, et avec le petit balai de cheminée ramasse la cendre. — Divers jeux de scène.*) Tant pis, je me couche dans mon lit froid! j'aime encore mieux ça que cet infernal instrument!... Mais c'est qu'il fait un froid de loup!.. Voyons, maintenant qu'elle est vide, je trouverai peut-être le truc d'Isidore!... Pauvre Isidore! Je ne sais pas ce que je donnerais pour le rattraper! (*Il reprend la bassinoire et, comme il la tient à l'envers, le couvercle reste ballant. —*

Avec un cri de triomphe.) Ah! je savais bien que je finirais par me tirer d'affaire! La voilà l'ouverture, parbleu! Un membre correspondant de l'Institut égyptien collé par une bassinoire, c'eût été monstrueux, tout simplement!... A nous deux, maintenant!

Il s'agenouille devant le foyer, remplit la bassinoire de cendre, rabat le couvercle, et majestueux, tenant la bassinoire devant lui, s'avance vers son lit.

La porte s'ouvre et Isidore entre en coup de vent. Il jette son chapeau sur une table, se précipite vers son maître, lui prend des mains sa bassinoire. M. Vieupot pétrifié se laisse faire.

ISIDORE, *d'une voix entrecoupée.*

Monsieur!... bassiner son lit lui-même!... jamais je ne souffrirai une chose... pareille!... Là! tout à l'heure!... ç'a été plus fort que moi!... J'étais dans la rue... neuf heures sonnaient... c'est l'heure du coucher de Monsieur... alors je suis monté, et je me suis dit en moi-même : « Tant pis si Monsieur ne veut plus de moi! moi je ne veux pas m'en aller, ça me fait trop de chagrin!... » Pauvre monsieur qui est si bon! bassiner son lit lui-même!

M. VIEUPOT *lui met la main sur l'épaule pendant qu'il bassine le lit, puis d'une voix attendrie.*

Mon brave petit Isidore, mon fidèle, mon excellent Isidore! que je suis donc heureux de te

revoir! (*Il regarde Isidore avec tendresse, après une pause.*) Écoute-moi bien, mon garçon, la prochaine fois que je te mettrai à la porte, il faut que tu me promettes de ne pas t'en aller!... n'est-ce pas, tu promets?

UN SAUVETAGE

SAYNÈTE

UN SAUVETAGE

SAYNÈTE

PERSONNAGES

SIMONE DE VIEUVILLE, 23 ans.
CHARLOTTE DU TAILLY, 21 ans.
Mlle DE PRÉCORBIN, 45 ans.
Mme DE GROSBOURDON, 55 ans.

La scène se passe dans un salon; point de décor particulier, sauf un grand paravent à demi déplié dans un coin.

SCÈNE I

SIMONE, *seule.*

Elle est assise sur un fauteuil bas, au coin de la cheminée; toilette très élégante de jeune fille, jaquette de fourrure entr'ouverte et à demi rejetée en arrière; d'un geste las, elle étire les gants qu'elle vient d'enlever; sur une petite table à côté d'elle sont posés son chapeau et son voile. Elle ferme les yeux et soupire d'un air fatigué.

Que ces visites de jour de l'an sont donc ennuyeuses et fastidieuses! ces courses aux quatre coins de Paris vous épuisent réellement... je me sens lasse à mourir de cette vie mondaine à outrance, de ces bals, de ces dîners, de ces

réceptions officielles et autres!... Et père est féroce sur ces question de représentation... Je sais bien que noblesse oblige, qu'il lui faut tenir son rang, qu'un ingénieur millionnaire lancé dans la politique ne peut pas vivre comme un tranquille bourgeois, qu'il faut accepter toutes les invitations, rendre les politesses qui nous sont faites, avoir table ouverte, six domestiques à diriger, chauffer la candidature de papa aux prochaines élections sénatoriales, être aimable et faire des sourires au Tout Paris politique, je sais tout cela, mais parfois c'est au-dessus de mes forces. (*Une pause.*) Et cette horde de soupirants qui se rue à l'assaut de mes millions, est-ce assez odieux!... ah! si je ne vous avais pas choisi depuis longtemps, mon cher Georges, que je serais donc malheureuse au milieu de tous ces adorateurs du dieu Dollar! mais pareil souci m'est épargné, grâce à Dieu, et je suis bien décidée à tenir bon, dussions-nous attendre d'avoir l'un et l'autre des cheveux blancs pour nous marier... « Georges est trop jeune, il n'a pas de position, qu'il se débrouille, et alors nous verrons... » Voilà ce que répond invariablement mon père, quand je refuse les superbes partis qu'il m'offre tous les jours... La jeunesse... ça passe... Point de position... à vingt-huit ans on ne peut pas être ministre plénipotentiaire... c'est déjà bien beau d'être

sorti le second de l École polytechnique et d'avoir été décoré à vingt-cinq ans pour fait de guerre à Madagascar... S'il n'avait donné sa démission pour entrer dans la diplomatie, il serait capitaine depuis trois ans... enfin, peut-être les choses s'arrangeront elles, un jour ou l'autre, je l'aime tant, ce bon et cher Georges!...

SCÈNE II

SIMONE, CHARLOTTE

La porte s'ouvre et Charlotte du Tailly entre en faisant froufrouter sa toilette tapageuse. Elle porte le nez en l'air et remue d'un air conquérant sa tête mignonne que coiffe un grand chapeau Rembrandt. Une fourrure légère entoure son fin minois et elle porte à la main un manchon fleuri de violettes de Parme.

Apercevant Simone renversée sur le fauteuil.

CHARLOTTE.

Qu'as-tu, Simone? es-tu malade?

SIMONE, *sursautant.*

Ah! c'est toi, Lolotte? je ne t'avais pas entendue entrer, tu m'as presque fait peur.

CHARLOTTE.

Voulais-tu que je me fasse précéder d'un escadron de cuirassiers comme le chef de l'État?

SIMONE, *riant.*

Non, mais ordinairement ton entrée est plus bruyante.

CHARLOTTE.

Il faut t'en prendre à tes tapis qui sont trop épais et à tes portes qui ne grincent pas... mais au fait, tu ne m'as pas dit pourquoi tu étais pâmée sur ce fauteuil?

SIMONE.

Je n'étais pas pâmée... je suis un peu lasse, seulement, d'une tournée de visites très ennuyeuses faites avec père.

CHARLOTTE.

Peut-on trouver ennuyeux de faire des visites! moi j'adore ça... et puis tu sais, ma chère, ce n'est plus à la mode de se pâmer pour un peu de fatigue, c'est vieux jeu en diable! Il faut laisser cela aux vénérables auteurs de nos jours... ça allait avec les crinolines et les romances d'Henrion, mais nous... sapristi! tu me fais rougir pour ma génération!...

SIMONE, *riant.*

Je suis dépâmée, là, es-tu contente?

CHARLOTTE.

Oui, d'autant plus que j'ai une aventure à te conter... ah! c'est épatant!

SIMONE.

Oh! Charlotte!

CHARLOTTE.

Qu'est-ce qu'il y a : « Oh! Charlotte! » J'ai encore

dit quelque chose d'extraordinaire? Tu es comme Georges... ah! vous êtes bien dignes de vous entendre... en voilà un qui est rasant!

SIMONE.

Merci du compliment!

CHARLOTTE.

Non, mais si tu crois que c'est amusant un individu qui du matin au soir est monté sur ses grands chevaux de correction et cent fois par jour vous sert à toutes les sauces : « Moi qui suis un jeune homme bien élevé, je ne fais pas ceci ou cela » (à propos, tu sais qu'il t'adore, il m'a chargée de te le dire), si bien que j'ai l'air de passer pour la péronnelle la plus mal élevée de tout Paris.

SIMONE.

Tu es un peu enfant gâté, mais le fond est si bon!

CHARLOTTE.

A la bonne heure! tu me rends justice, toi au moins; ce n'est pas comme Georges, quoique vous vous ressembliez comme les deux roues de ma bicyclette... Sapristi! quel ménage vous ferez! Il faudra que vos enfants tettent en mesure, sinon...

SIMONE.

Et ton histoire?

CHARLOTTE.

Eh bien, mon histoire, la voici; seulement ne

m'interromps pas, parce que c'est assommant de toujours recommencer la même chose.

SIMONE.

Moi, mais je ne dis rien.

CHARLOTTE.

Tu pourrais dire quelque chose, ce qui revient au même... Mon aventure, la voici... Tu connais Saint-Fabien?

SIMONE.

N...on.

CHARLOTTE.

Comment! tu ne connais pas Saint-Fabien, le petit machin qui conduit si bien les cotillons?

SIMONE.

Le baron de Saint-Fabien?

CHARLOTTE.

Oui; eh bien, je crois que je vais l'épouser. Il danse le cake-walk et la berline comme personne, il valse un quart d'heure sans perdre haleine, il a vingt-cinq mille livres de rentes, il est très joli garçon, ce qui ne gâte rien à l'affaire, et puis je l'ai écrasé, alors...

SIMONE.

Tu l'as écrasé?...

CHARLOTTE.

Ou j'ai failli l'écraser... tu sais que mon parrain m'a donné une voiturette pour mes vingt et un

ans? eh bien, j'ai eu mon brevet jeudi dernier... et même l'ingénieur qui me faisait passer l'examen était blême de terreur, il avait peur que je lui rompe les os...

SIMONE.

Je comprends cela.

CHARLOTTE.

Donc, aujourd'hui, munie de mon brevet, je *chauffe* mon teuf-teuf à deux heures, et, après avoir endossé ma tenue de chauffeuse (très chic, ma tenue, hum! je ne te dis que cela!...), je propose à Georges de le conduire au quai d'Orsay où il prépare une mission, je ne sais quoi... Monsieur mon frère daigne accepter, nous montons... teuf, teuf, teuf, ça file, c'était superbe!... mais voilà qu'à l'angle de la rue Saint-Honoré j'aperçois Saint-Machin qui essayait de traverser la rue... tu sais que j'ai un petit faible pour lui... il me tire un grand coup de chapeau, j'ai la berlue, le teuf-teuf marche tout droit sur lui, et vlan! voilà mon homme dans le ruisseau, tâchant de rattraper son chapeau qui roulait au milieu de la rue.... Heureusement que Georges a de la tête pour deux... il serre le frein, la machine s'arrête, je saute à terre pour repêcher ma victime, mais il était déjà sur pieds, et, la bouche en cœur, me demandait de mes nouvelles... j'étais interdite, tu conçois?

SIMONE, *riant.*

On l'aurait été à moins.

CHARLOTTE.

Et alors, ne trouvant rien à lui dire, je remonte dans ma voiture, je lâche le déclique et, laissant là mon Saint-Fabien sur son coin de trottoir, je lui crie : « Je vous promets le cotillon ce soir chez Mme de la Bécassière... »; mais je ne serais pas quitte à si peu de frais, il faut que la réparation soit à la hauteur du méfait... aussi tu peux préparer ta robe de noce... A propos, tu sais que toutes mes demoiselles d'honneur seront en vert-pomme; ainsi te voilà prévenue.

SIMONE.

A quand ton mariage?

CHARLOTTE.

Je ne sais pas, je n'ai pas encore dit au petit Machin que je l'épousais; dans tous les cas, ce sera avant la fin de l'hiver, j'ai horreur des mariages à longue échéance... Et toi, quand deviens-tu ma sœur?

SIMONE, *tristement.*

Ah! je ne sais pas du tout! père semble de moins en moins disposé à céder à mes désirs; il a dans l'esprit deux mariages, dont l'un surtout semble combler ses vœux... Je n'ose pas lutter en

face, et je suis bien, bien malheureuse, je t'assure!... Mais, dans le fait, quelle heure est-il?

Charlotte tire de son manchon son porte-carte de maroquin bleu où est incrustée une minuscule petite montre. Elle regarde l'heure.

CHARLOTTE.

Il est cinq heures moins un quart; mais qu'as-tu besoin de savoir l'heure et qu'est-ce qui te prend? tu es toute pâle.

SIMONE.

On le serait à moins; si tu savais quelle corvée m'attend!

CHARLOTTE.

Quoi donc?

SIMONE.

Entre cinq et six heures, Mlle de Précorbin et Mme de Grosbourdon doivent venir me voir. Il faudra que je prenne vingt-cinq billets de loterie à Mlle de Précorbin et que je donne cinquante francs à Mme de Grosbourdon pour sa crèche.

CHARLOTTE.

C'est cela ce qui te met l'esprit à la torture? Ce n'est pas bien malin de tirer de sa poche sa bourse ou son porte-monnaie, d'y prendre un, deux, trois louis, suivant les circonstances, et de les donner à la quêteuse avec son plus gracieux sourire.

SIMONE.

Évidemment... mais c'est que ce ne sont pas

des quêteuses ordinaires : la crèche, les billets de loterie, ce sont des prétextes pour faire ma connaissance.

CHARLOTTE.

Comment! est-ce que ce serait des dames d'une... agence matrimoniale?

SIMONE.

Tu divagues, ma pauvre Charlotte, ce sont des personnes du monde... l'une est la tante de M. Arsène de Précorbin, richissime propriétaire dans le Calvados; tu sais que notre manoir de la Hêtrée est près de Pont-l'Évêque?

CHARLOTTE.

Oui, mais je ne saisis pas le rapport.

SIMONE.

Il est bien simple, pourtant. M. de Précorbin possède le quart de l'arrondissement de Pont-l'Évêque, et mon père se présente dans deux mois au Sénat pour cet arrondissement, alors... si ce mariage se faisait, l'influence de son gendre lui vaudrait les voix de tous les délégués du canton.

CHARLOTTE.

Brr! tu me fais frissonner. Et mon pauvre Georges, qu'est-ce qu'il dirait?

SIMONE.

Il serait navré comme moi; mais ce n'est pas encore fait.

CHARLOTTE.

Et l'autre dame?

SIMONE.

Oh! l'autre dame est moins à craindre, c'est la mère du beau Gaëtan de Grosbourdon, le lion des salons officiels; sa mère désire le marier parce que... pour...

CHARLOTTE.

Pour l'empêcher de faire des sottises... c'est connu!

SIMONE.

Pour cela, et aussi pour lui permettre d'entrer au conseil d'État. Le cas est pressant, paraît-il, puisque cette bonne dame a quitté en plein hiver son château de Vaucluse pour venir négocier l'affaire... On lui a parlé de moi, mes deux millions de dot ont alléché le beau Gaëtan, et alors...

CHARLOTTE.

Et alors... et alors... un beau Gaëtan et un comte millionnaire se dressent entre Georges et toi... mais c'est tout à fait tragique ce que tu m'annonces là! ne va pas t'aviser de plaire à ces dames, au moins?

SIMONE.

C'est ce que je redoute, et c'est ce qui m'attriste tant depuis ce matin.

CHARLOTTE.

Voyons... il y aurait peut-être un moyen d'ar-

ranger les choses. (*Elle réfléchit, branle la tête, puis tout à coup se frappant le front.*) *Eureka*, chère ; ça veut dire : « J'ai trouvé ! » tu sais?

SIMONE.

Oui, je sais.

CHARLOTTE.

Pas possible? je ne te savais pas si intelligente.

SIMONE.

Merci bien.

CHARLOTTE.

Il n'y a pas de quoi ! Donc j'ai trouvé et j'entreprends ton sauvetage. Ces dames te connaissent-elles?

SIMONE.

Pas plus que je ne les connais.

CHARLOTTE.

Très bien!... Tiens-tu beaucoup à épouser Georges?

SIMONE, *rougissant.*

Mais... que veux-tu que je réponde à une telle question?

CHARLOTTE.

Suffit... tes joues ont répondu pour tes lèvres... donc c'est décidé, tu épouseras Georges et tu ne recevras pas ces dames.

SIMONE.

C'est impossible, je ne peux pas faire autre-

ment que de les accueillir, aussi bien même qu'il sera en mon pouvoir.

CHARLOTTE.

C'est ça, pour qu'elles te trouvent charmante et que mon pauvre Georges devienne fou de chagrin! Nenni, ma belle enfant! cela ne se passera pas ainsi! Tu es jolie, élégante, distinguée, fine, gracieuse, tous ceux qui t'approchent te chérissent, il ne faut pas faire de sottises... j'ai la cause de mon frère à défendre et je ne veux pas que ma petite sœur Simone passe à l'ennemi. Ainsi, tu n'as qu'à fermer les yeux et à dire « amen » à tout ce que je ferai.

SIMONE, *riant.*

Soit! mais encore faut-il que je sache ce que tu veux faire.

CHARLOTTE.

Cela me paraît parfaitement inutile, mais enfin, si tu y tiens absolument, je condescendrai à te dire mon plan de campagne. Si tu désires assister à la visite de ces dames, tu seras Charlotte du Tailly, personnage muet; muet, tu m'entends?... à moins que tu ne préfères t'esquiver derrière ce paravent. (*Elle montre du doigt le paravent ouvert dans le coin du salon.*) Ton rôle sera plus facile à jouer; et moi, devenue Mlle Simone de Vieuville, je recevrai en ton lieu et place ces vénérables

duègnes. Donne-moi ton porte-monnaie, par exemple, car je n'ai que trente-huit sous dans ma bourse, c'est un peu maigre.

Machinalement Simone tire son porte-monnaie, en examine le contenu, et le remet en riant à Charlotte. Elle va ensuite vers la petite table où étaient posés son chapeau et ses gants, les enlève et se dirige vers le fond du salon.

CHARLOTTE.

Tu approuves mon stratagème, il paraît, puisque tu t'éclipses si rapidement? Tu as raison, vois-tu, chérie, tu ne serais pas de force à affronter un aussi grave péril, tandis que ta Lolotte... à la bonne heure !

SIMONE.

Un moment ! j'approuve ton plan... oui et non, car enfin cette supercherie n'est pas très honnête.

CHARLOTTE.

Puisque ces dames ne te connaissent pas, où est le mal?... D'ailleurs, à ton aise, je ne veux pas me faire plus catholique que le pape... Reçois tes visiteuses, fais leur conquête, épouse le comte et ses châteaux ou Gaëtan et ses superbes moustaches, mais après cela ne viens pas pleurnicher dans les bras de ton amie... Non, non, ma chatte; j'aurai bien assez à faire d'empêcher Georges de se jeter dans la Seine!

SIMONE, *ébranlée.*

Tu exagères, car, enfin, le seul fait de recevoir

ces dames ne constitue pas notre arrêt de mort à tous les deux. Je puis leur paraître laide, sotte, grognon... que sais-je?

CHARLOTTE.

Tu leur paraîtras ce que tu es en réalité, charmante! faut-il recommencer ton panégyrique?

SIMONE.

C'est inutile, et puisque tu es une petite sœur si têtue, fais comme tu voudras, je te laisse carte blanche; es-tu contente?

CHARLOTTE *se jette dans les bras de son amie et l'embrasse avec effusion.*

Tu es un amour, ma Simone chérie, un vrai petit amour! ça va marcher comme mon teuf-teuf, tu verras!

SIMONE.

Je n'ai pas besoin de te recommander beaucoup de circonspection, n'est-ce pas? Tu es parfois un peu abrupte, prends garde d'effaroucher ces bonnes dames.

CHARLOTTE.

Bon! voilà que je suis abrupte maintenant! Il ne manquait plus que cela! Maman me dit du matin au soir que je suis fatigante; papa, que je suis insupportable; Georges, que je suis mal élevée; toi, que je suis abrupte... Ah! je suis bien malheureuse, en vérité! (*Elle fait mine de vouloir*

s'arracher les cheveux, mais ses mains rencontrent le bord de son chapeau, à qui elle donne un petit coup de poing rageur.)

Il n'y a qu'un moyen pour moi de ne pas mourir de chagrin, c'est d'épouser *presto* le petit Machin ! mais avant, il faut que je te débarrasse de tes vieilles dames... Voyons, que j'incarne ton personnage. (*Elle enlève son chapeau, retape sa coiffure, dépouille son élégante jaquette de fourrure, jette le tout sur un fauteuil dans un coin, et s'approche de la cheminée.*)

C'est bien convenu, n'est-ce pas? au premier coup de sonnette tu plonges derrière ton paravent, et moi j'attends l'ennemi de pied ferme?

SIMONE, *un peu hésitante.*

C'est convenu... quoique...

SCÈNE III

CHARLOTTE, Mlle DE PRÉCORBIN

Un coup de sonnette retentit dans le corridor. Simone, comme malgré elle, se dirige vers le coin du salon où s'ouvre le paravent, déploie les feuilles et, gracieusement, se glisse derrière, de manière à voir la scène sans être vue de la visiteuse.

La porte s'ouvre et une voix dans la coulisse annonce :

Mlle de Précorbin.

Vêtue de façon austère avec des allures de quakeresse, Mlle de Précorbin s'avance, sévère et digne; elle porte une

longue robe noire toute unie, un mantelet de drap noir, et un chapeau à bavolet, genre *Armée du salut.* Un voile épais de dentelle noire lui couvre la figure, et ses longues mains gantées de noir portent un sac volumineux.

A la vue de l'étrange visiteuse, Charlotte a pris de son côté des allures de circonstance. Elle s'avance tout d'une pièce vers la nouvelle venue, s'incline à angle droit, puis, se redressant, tend d'une manière cavalière la main à Mlle de Précorbin, et secoue à l'anglaise le bras de la vieille demoiselle; celle-ci s'arrête interdite.

CHARLOTTE.

C'est bien à Mlle de Précorbin que j'ai l'honneur de parler?

Mlle de Précorbin s'incline en signe d'acquiescement.

CHARLOTTE.

Veuillez prendre la peine de vous asseoir, mademoiselle.

Elle indique de la main un fauteuil placé au coin de la cheminée, s'assied de son côté, appuie son menton sur sa main droite et, l'air hardi, attend que Mlle de Précorbin prenne la parole.

Celle-ci toussote derrière sa longue main noire, regarde attentivement son interlocutrice, et d'un air pincé.

C'est bien, je suppose, à Mlle de Vieuville que je m'adresse?

CHARLOTTE.

A elle-même, mademoiselle.

Un silence.

Mlle DE PRÉCORBIN.

Je viens, mademoiselle, faire appel à votre générosité en faveur de mes vieilles orphelines.

CHARLOTTE, *à part.*

Des orphelines centenaires... tiens, c'est nouveau cela!

Mlle DE PRÉCORBIN.

Je vous demanderai, mademoiselle, d'avoir l'obligeance d'élever un peu la voix, j'ai l'ouïe un peu paresseuse et je n'ai pas entendu la réponse que vous venez de me faire.

CHARLOTTE, *à part.*

Heureusement! (*Élevant la voix.*) Je vous disais, mademoiselle, que ma bourse ne reste jamais fermée devant les appels qu'on lui fait en faveur de l'humanité souffrante.

Mlle DE PRÉCORBIN, *à part.*

Elle vaut mieux que je n'avais cru au premier abord.

CHARLOTTE.

Combien vous faut-il, mademoiselle : un, deux, trois louis?

Mlle DE PRÉCORBIN.

Nous n'acceptons pas de dons en argent, c'est un des statuts de notre société; nous organisons des loteries, des tombolas.

CHARLOTTE.

Une loterie... ça me va. Y a-t-il une automobile à dix places comme lot?

Mlle DE PRÉCORBIN.

Pardon, mademoiselle.., je n'ai pas entendu.

CHARLOTTE, *à part.*

Heureusement! j'allais faire une fameuse gaffe! (*Élevant la voix.*) Je vous demandais quel était le prix du billet, mademoiselle.

Mlle DE PRÉCORBIN.

C'est quatre-vingt-dix centimes... Nous n'avons pas mis un franc, parce que nous avions peur que l'on ne trouve cela trop cher.

CHARLOTTE, *à part.*

Quatre-vingt-dix centimes ou un franc... c'est kif kif... (*Haut.*) Voici deux louis, mademoiselle; combien me donnez-vous de billets pour ces deux pièces d'or?

Mlle DE PRÉCORBIN *tire de son sac un calepin, un crayon, calcule, et d'une voix flûtée :*

Cela nous fait quarante-quatre billets, ma chère enfant, avec quarante centimes que j'aurai à vous remettre.

CHARLOTTE.

Quarante-quatre billets! peste, j'en ai pour mon argent!

Mlle DE PRÉCORBIN.

Voulez-vous choisir vos billets?

CHARLOTTE.

Inutile, mademoiselle : j'ai une veine insolente dans les loteries, n'importe quel numéro fait mouche; ainsi préparez-vous à me faire porter quarante-quatre lots, et des plus beaux!

Mlle DE PRÉCORBIN, *à part.*

Elle est un peu hardie.

Silence.

Mlle DE PRÉCORBIN

Monsieur votre père va bien, mademoiselle?

CHARLOTTE

Très bien, mademoiselle; papa chauffe, chauffe, chauffe...

Mlle DE PRÉCORBIN, *tendant l'oreille.*

Vous disiez?

CHARLOTTE, *élevant la voix.*

Je disais que papa chauffe sa candidature pour les prochaines élections sénatoriales.

Mlle DE PRÉCORBIN, *reprenant pied.*

Ah! très bien; est-ce que M. de Vieuville est à la Hêtrée?

CHARLOTTE.

Papa, à la Hêtrée, en plein mois de janvier! le moment serait plutôt mal choisi!

Mlle DE PRÉCORBIN, *pincée.*

Je ne trouve pas le moment si mal choisi que cela! Les élections approchent, et si monsieur votre père veut faire de la propagande, c'est la période propice; et même, à ce propos, j'avais à lui faire une petite communication de la part de mon neveu.

CHARLOTTE, *bas.*

Ah! vlan! voilà M. Arsène qui pointe à l'horizon.

Mlle DE PRÉCORBIN.

Vous disiez?

CHARLOTTE.

Rien, oh! rien, seulement que si je puis servir d'intermédiaire entre monsieur votre neveu et mon père, je me ferai un plaisir de vous rendre service, mademoiselle.

Mlle DE PRÉCORBIN, *à part.*

Elle parle bien. Avec un peu d'éducation et surtout des cheveux moins ébouriffés, Arsène...

CHARLOTTE, *qui a entendu l'aparté de Mlle de Précorbin.*

Bon! en voilà encore une qui trouve que je suis mal élevée! Pas de chance, décidément!

Mlle DE PRÉCORBIN, *aimable.*

Mon neveu sera charmé d'avoir une aussi aimable ambassadrice que vous, mademoiselle... et, comme vous aimez beaucoup la campagne, vous comprendrez...

CHARLOTTE, *avec explosion.*

Moi! j'aime la campagne? ah! mais non, par exemple! C'est odieux la campagne! et les campagnards donc!

Mlle DE PRÉCORBIN, *pincée.*

Je croyais cependant que vous vous plaisiez beaucoup à la Hêtrée?

CHARLOTTE.

Entendons-nous bien... je m'y plais à condition d'y transporter tous les éléments de plaisir parisiens... je ne dis pas, pendant les chasses, la campagne a du bon... c'est très snob d'aller chasser dans ses terres et aussi d'y passer le mois d'août. On amène une quinzaine de soupirants, on joue au croquet, au tennis, on pédale un peu, on canote beaucoup, on flirte énormément, alors, comme cela, ça passe en douceur... mais la campagne sans flirt, sans bicyclette, sans canotage et surtout sans adorateurs... ah! non, par exemple! n'en faut plus! c'est vieux jeu en diable!

Pendant la péroraison de Charlotte, Mlle de Précorbin est passée par toutes les phases de l'épouvante. Elle a baissé les yeux d'un air scandalisé, puis, se levant comme un automate, se dirige tout d'une pièce vers la porte sans regarder Charlotte. Celle-ci, un peu saisie, mais reprenant vite son aplomb, court après la vieille dame pour lui ouvrir la porte, mais elle arrive trop tard. Mlle de Précorbin a déjà soulevé la portière, et se tournant vers Charlotte à qui elle lance un regard foudroyant.

Mlle DE PRÉCORBIN.

Adieu, mademoiselle, la première fois que je rencontrerai monsieur votre père, je lui ferai compliment de la façon dont il élève sa fille!

SCÈNE IV

CHARLOTTE, SIMONE

Charlotte ferme la porte, rentre dans le salon, et, s'agenouillant devant la cheminée, se chauffe les mains.

CHARLOTTE.

Et d'une!.. mais sapristi! elle est réfrigérante, la tante! elle m'a gelée avec son regard de la porte! (*Élevant la voix.*) Tu me dois un fameux cierge, dis donc, Simone, de t'avoir délivrée d'une pareille lady Macbeth! Ah! chère, quelle échine! quelles mains! quelle figure! quels yeux! c'est à faire frissonner! Brrr, brrr!... (*Elle frissonne.*)

SIMONE, *émergeant de son paravent.*

Tu as peut-être été un peu...

CHARLOTTE.

... Abrupte?... Dame! c'est que ça commençait à mordre, et j'ai pensé à Georges avant de penser à toi.

SIMONE, *désarmée.*

Certainement, mais... On sonne, c'est sans doute Mme de Grosbourdon : tâche d'être un peu plus... un peu moins...

CHARLOTTE.

Un peu plus... un peu moins... tu n'es pas claire, mais sois tranquille, je serai aussi bien

élevée qu'une aspirante nonne... Disparais, voilà l'ennemi.

Simone se retire derrière son paravent, une voix dans la coulisse annonce :

Mme de Grosbourdon.

SCÈNE V

Mme DE GROSBOURDON, CHARLOTTE

Mme de Grosbourdon entre. Grande, grosse, haute en couleur, mise confortablement. Elle s'avance en faisant trembler l'échafaudage de fleurs rouges qui lui tient lieu de chapeau. Elle est essoufflée, mais, gracieuse et bon garçon, tend la main à Charlotte.

Avec un fort accent méridional :

Mme DE GROSBOURDON.

C'est bien à Mlle de Vieuville que j'ai l'honneur de parler?...

Charlotte, les yeux baissés, fait une profonde révérence sans lever la tête.

Mme DE GROSBOURDON.

Je viens bien tardivement, mademoiselle. Ma séance au Bon Marché a été si longue que je craignais de paraître indiscrète en venant frapper à votre porte après six heures, mais Gaëtan m'a rassurée en me disant que ce n'était pas à Paris comme à Carpentras, et qu'on pouvait aller voir ses amis dans la capitale bien après le coucher du coq... (*Elle rit d'un bon gros rire.*)

Charlotte s'incline de nouveau, et les mains croisées sur ses genoux, les yeux baissés, regarde avec persistance les rosaces du tapis.

Mme DE GROSBOURDON, *en aparté.*

Est-ce qu'elle est muette? je n'ai pas entendu le son de sa voix. (*S'adressant à Charlotte.*) Monsieur votre père va bien, mademoiselle?

CHARLOTTE, *d'une voix timide.*

Oui, madame.

Mme DE GROSBOURDON.

Ah! tant mieux, mon mari sera bien aise de le revoir; sera-t-il visible demain?

CHARLOTTE.

Non, madame, il part demain matin pour la Hêtrée.

Mme DE GROSBOURDON.

Il part pour la campagne en plein mois de janvier? c'est bien courageux cela! c'est pour des plantations à faire dans ses domaines, sans doute?

CHARLOTTE.

Non, madame, c'est pour son élection.

Mme DE GROSBOURDON.

Pour son élection? ah! oui, c'est vrai, il se présente aux prochaines élections sénatoriales?

CHARLOTTE.

Oui, madame.

Un silence.

Mme DE GROSBOURDON, *en aparté.*

Elle est idiote, cette petite! Et Gaëtan qui

m'avait dit qu'elle était charmante! Enfin, elle a deux millions de dot; essayons un autre sujet. (*Elle toussote.*) Hem! hem!... Mademoiselle, ma visite n'était pas désintéressée, je venais faire appel à votre générosité en faveur de mes petits chérubins de la crèche... Nous avons tant d'œuvres à Carpentras, que mes compatriotes font un peu la sourde oreille à mes sollicitations, alors je profite de mon voyage à Paris pour tâcher d'attendrir quelques amis... c'est une si bonne œuvre, si belle, si touchante...

Charlotte s'incline.

Mme DE GROSBOURDON.

Nous avons organisé une petite tombola, oh! bien simple! quelques petits ouvrages brodés par nos jeunes filles de l'ouvroir, quelques peintures dues à l'obligeance de nos jeunes amies : vous voyez, c'est sans prétention aucune, mais l'intention y est...

Charlotte tire de sa poche son porte-monnaie, y prend un billet de cinquante francs, le déplie, et gauchement le tend tout ouvert à Mme de Grosbourdon.

CHARLOTTE.

Voilà, madame, ce que papa m'a dit de vous donner.

Mme de Grosbourdon, saisie, avance la main pour prendre le billet, elle regarde Charlotte qui s'est rassise sur son fauteuil et reflxe la rosace du tapis, en *aparté*.

Décidément elle est idiote! et pas l'ombre d'éducation! Ce n'est pas l'affaire de Gaëtan, du tout, oh! mais du tout! Qu'est-ce qu'il m'avait donc dit qu'elle était charmante!

Elle se lève, plie en quatre le billet de cinquante francs, l'insère dans son porte-carte, et tendant la main à Charlotte :

Je vous remercie au nom de mes petits chérubins, mademoiselle, leur sourire vous dira de loin toute leur reconnaissance.

Charlotte s'incline, serre du bout des doigts la main de Mme de Grosbourdon, l'accompagne jusqu'à la porte, refait une profonde révérence, attend que la visiteuse ait disparu et revenant au milieu du salon en glissant sur ses pointes :

Zzzuttt!... et de deux!... Ai-je été assez correcte, hein, ma Simone? J'espère que je suis une jeune fille bien élevée! « Oui, madame; non, madame; merci, madame... » C'est dommage que Georges ne m'ait pas vue, il m'aurait rendu un douzième d'estime!... Eh bien! qu'est-ce que tu fais là, derrière ton paravent?

SIMONE *replie les deux feuilles du paravent, et gaie, souriante, s'avance vers Charlotte.*

Tu as été parfaite, ma chérie! mais (*riant*) il faut convenir qu'en une demi-heure tu viens de me faire deux réputations assez peu brillantes... d'un côté, le cheval échappé dans tout son beau, de l'autre l'ineptie dans tout son beau aussi! J'es-

père que ton frère ne s'effrayera pas du changement survenu dans ma personne, car sans cela...

CHARLOTTE, *avec insouciance.*

Bah! c'est à Carpentras et à Pont-l'Évêque que ta réputation de femme charmante est compromise, qu'est-ce que cela peut te faire? et puis, d'ailleurs, tu sais bien que Georges t'adore, ainsi ne va pas te mettre martel en tête. (*Riant.*) Le fait est que pour une petite niaise je n'étais pas trop mal réussie, tout à l'heure... la grosse dame en était suffoquée... Je crois que tu peux porter le deuil du beau Gaëtan, car la maman a eu l'air de te trouver idiote.

SIMONE.

Merci du compliment.

CHARLOTTE.

Il n'y a pas de quoi, mais, vois-tu, je suis tout plein contente d'avoir balayé de notre horizon ces deux vilains nuages... j'ai eu une fameuse inspiration de venir aujourd'hui : tu n'aurais jamais su te tirer d'affaire toute seule, et tu étais noyée sans retour... (*Tout à coup se frappant le front.*) Grands dieux! suis-je étourdie! j'allais partir sans te dire la grosse nouvelle!

SIMONE, *effrayée.*

Quoi donc?

CHARLOTTE.

Rassure-toi, c'est seulement que Georges vient

d'être nommé attaché d'ambassade à Vienne, et qu'il s'apprête à venir ce soir entre huit et neuf heures demander ta main à ton père... et j'étais venue pour te dire cela! Quelle niaise je suis! Mme de Grosbourdon a bien raison!

SIMONE.

Non, ma chérie, Mme de Grosbourdon a tort, tu es la plus gentille petite sœur que l'on puisse rêver et... pour te remercier du grand service que tu viens de me rendre, je crois que je dirai « Oui » ce soir à monsieur l'attaché d'ambassade.

Les deux amies s'embrassent.

LE DOCTEUR

SERGE NARCOTIKOFF

COMÉDIE BOUFFE

LE DOCTEUR
SERGE NARCOTIKOFF

COMÉDIE BOUFFE

PERSONNAGES

LADY PLUMCAKE, vieille créole, malade imaginaire, 50 ans.
JANE, sa nièce, 22 ans.
MARIETTE, petite bonne, 18 ans.
LOUIS VALBERG (Docteur NARCOTIKOFF), 25 ans.
DOCTEUR FLEURDORANGE, 25 ans.
DOCTEUR EDOUARDO WILKINSTONE, 30 ans.
BOULE-DE-NEIGE, petit nègre, 12 ans.

Domestiques, valets de chambre, femme de chambre, cuisinière, cocher, etc.

(Le rôle de Lady Plumcake peut très bien être tenu par un travesti.)

ACTE I

Un salon élégant. Tables, chaises, fauteuils. Au milieu du salon un grand fauteuil à oreillettes, petite table portative, corbeille à ouvrage. Pendu au mur, un tableau de sonneries électriques, portes à droite et à gauche, cheminée au milieu du panneau.

SCÈNE I

JANE, MARIETTE

Jane est assise auprès de la cheminée, une broderie à la main, costume d'intérieur. Elle interrompt fréquemment son

travail pour porter son mouchoir à ses yeux. Mariette épousSète les meubles, et jette par moments un regard furtif vers sa jeune maîtresse.

JANE, *d'une voix accablée, avec un soupir.*

Ah! mon Dieu!... (*Elle laisse tomber son ouvrage sur ses genoux.*)

MARIETTE.

Qu'est-ce qu'a Mademoiselle? Est-ce que Mademoiselle est malade?

JANE, *tristement.*

Non...

MARIETTE.

Mademoiselle a du chagrin, alors?

JANE.

Oui! oh! oui!

MARIETTE *reprend son époussetage, puis, son plumeau à la main, revient vers sa maîtresse.*

Est-ce Madame qui a fait du chagrin à Mademoiselle? elle avait l'air tout agitée, ce matin, Madame!...

JANE.

Ah! je crois bien qu'elle était agitée! Elle est vraiment terrible ma pauvre marraine, avec ses exigences! Et encore, tant que ses maux, ses médecins, ses médications, sont seuls en jeu, c'est supportable; mais quand elle veut, sous prétexte que sa santé l'exige, faire le malheur de toute ma vie, c'est vraiment outrepasser ses droits. Je lui

dois beaucoup, je le sais : orpheline, sans fortune, elle m'a recueillie sous son toit, traitée comme sa fille ; mais je paie chèrement l'hospitalité qu'elle m'offre, et cette mainmise sur mon temps, mes sentiments, mes pensées même, me semble odieuse.

MARIETTE.

Mademoiselle attache trop d'importance aux petites manigances de Madame aussi, moi, je suis bien plus raisonnable, et quand Madame me bourre, je me secoue, et c'est fini !

JANE.

Moi aussi, je me secoue, ou du moins j'essaye de me secouer, quand il ne s'agit que des tracasseries de tous les instants, mais lorsqu'elle veut me faire épouser de force cet horrible vieux docteur Chevignat, prétendant qu'il a trouvé sa maladie, et mieux que personne sait la soigner, avoue, Mariette, que c'est de la tyrannie pure !

MARIETTE, *laissant tomber son plumeau et l'air stupéfié.*

Madame... veut faire épouser... à mademoiselle... le docteur Chevignat?... Mais il a soixante ans pour le moins, est veuf pour la troisième fois, et boite par-dessus le marché !

JANE.

Là ! tu le vois, ton indignation vaut la mienne !

j'en suis bien aise! Mais à quoi me sert d'être indignée?.. ce matin encore, ma tante est revenue à la charge!...

Elle pleure silencieusement.

MARIETTE.

Calmez-vous, mademoiselle Jane, calmez-vous, ce sera peut-être comme pour cent autres idées qu'a eues Madame! Aujourd'hui elle veut que vous épousiez le vieux, demain elle vous défendra de le regarder et le fera mettre à la porte sans lui payer son dû, seulement!

JANE, *d'un ton découragé.*

J'en doute!

MARIETTE.

Moi je n'en doute pas du tout! Rappelez-vous l'histoire du docteur Hydrophilos, et celle du docteur Paindavoine, et celle du docteur Pilulis!.. c'étaient tous des perfections, à l'entendre!.. Du reste, il y a un signe bien certain que Madame en a assez du docteur Chevignat, c'est cette annonce qu'elle a fait mettre hier dans les journaux, promettant une prime de 20 000 francs au médecin qui saura la guérir.

JANE, *pensivement.*

C'est vrai!

MARIETTE.

Aussi, écoutez-moi bien, mademoiselle Jane : avant huit jours vous serez débarrassée du vieux

pingouin, c'est moi qui vous le prédis!... Maintenant je vous laisse parce que dix heures sonnent, il faut que j'aille mettre de l'eau chaude dans le manchon de Madame. En voilà encore une idée cocasse de se mettre les mains dans un tuyau de fer-blanc recouvert de peau de lapin! Ah! c'est bien vrai qu'elle a le cervau fêlé, la pauvre bonne femme!

Jane rit.

Ah! voilà Mademoiselle qui rit, j'en suis toute contente!... ça me chavire le cœur quand Mademoiselle pleure... oui, ça c'est vrai! Mademoiselle est si jolie quand ses yeux brillent!

JANE.

Je te remercie de ton affectueux dévouement, ma petite Mariette, mais va vite remplir le manchon, je ne voudrais pas que tu sois grondée à cause de moi.

MARIETTE.

J'y cours, mademoiselle Jane, j'y cours!

Elle sort.

SCÈNE II

JANE, *seule.*

Soixante ans! et trois fois veuf!.. Ainsi je serais sa quatrième femme! mais c'est affreux, tout

simplement affreux! Je ne sais vraiment si je dois obéir à une pareille injonction! en somme, je suis majeure!... (*Un silence.*) Oui, mais si je n'épouse pas ce vieux médecin, la petite dot que ma tante m'a promise m'échappera, et je suis si pauvre! (*Avec dégoût.*) Ah! non, décidément, ce serait trop me vendre! je n'en ai vraiment pas le courage! ce soir même je dirai à ma tante que je ne puis me résoudre à ce mariage... elle me chassera sans doute, mais j'aime mieux un travail sans trêve ni repos qu'une vie oisive et confortable dans des conditions pareilles!... Soixante ans!... Mariette exagère peut-être, mais en admettant même qu'il n'en ait que cinquante, moi j'en ai vingt-deux.... C'est impossible! impossible! Et puis... (*Avec amertume.*) Mais non, je n'ai pas le droit d'espérer!... la pensée du bonheur, d'un avenir heureux, ne m'est pas permise... sans dot! eh! oui, je sais bien que je suis sans dot!... et ce pauvre Louis n'est pas riche non plus!... Un jeune médecin ne gagne pas grand'chose, et pourtant, je l'aime tant! Nous nous aimons tant et depuis si longtemps!... Ah! cousin Louis, si vous pouviez recevoir du ciel des lumières surnaturelles pour gagner la confiance de ma pauvre tante! mais, hélas! elle ne veut pas entendre parler de vous, et, à la moindre allusion que je hasarde en votre faveur, je suis rabrouée de belle façon!

« Ton docteur Valberg, je n'en veux sous aucun prétexte, tu m'entends? Un petit poseur, un sceptique, un pincé! » Poseur, lui si simple!... pincé, lui si bon, si doux, si affectueux!... Enfin, tout espoir n'est pas perdu... *Spes et labor*, c'est la devise de Louis, ce sera aussi la mienne. Du courage! ma tante va arriver, il ne faut pas qu'elle voie que j'ai pleuré, je serais grondée d'importance!

Elle se lève de son fauteuil, se recoiffe devant la glace, jette un coup d'œil autour de la pièce, remet en ordre quelques petits objets, pousse devant la cheminée le grand fauteuil à oreillettes et reprend sa broderie.

SCÈNE III

LADY PLUMCAKE, BOULE-DE-NEIGE, JANE, MARIETTE

Lady Plumcake entre, appuyée d'une main sur une canne, de l'autre sur l'épaule de Boule-de-neige. Toilette excentrique, robe de chambre à grandes fleurs, bonnet tuyauté, fanchon nouée autour des oreilles, pantoufles en fourrure, grand châle cachemire. Elle gémit à chaque pas, et traîne péniblement les jambes.

JANE, *avec empressement.*

Voulez-vous mon bras, ma tante? (*Elle vient au-devant de la vieille dame.*)

LADY PLUMCAKE, *d'une voix dolente.*

Je veux bien... ah! comme je souffre!...

JANE.

Est-ce que vous avez passé une mauvaise nuit?

LADY PLUMCAKE.

Affreuse! affreuse! J'ai dormi d'un sommeil sans rêve jusqu'à huit heures du matin... je suis brisée de ma longue nuit de repos... Ah!... (*Elle s'avance vers son fauteuil où elle s'assied pesamment; elle respire des sels, se tamponne les tempes avec un mouchoir, ouvre les yeux, les referme, soupire avec mille grimaces exagérées. D'une voix mourante.*) Jane, mon éventail!... mon manchon... mon roman... (*Se redressant très vite.*) Ne perds pas le signet surtout! (*Retombant sur son fauteuil.*) Ça m'épuiserait de rechercher la page... Mon oreiller, là, à droite... un coussin, là, à gauche... il est trop haut... trop bas maintenant... Boule-de-Neige, prends ma main, appuie-la sur le bras du fauteuil... doucement... tu me fatigues... c'est bien... Donne-moi ma chancelière... Jane, mon enfant, évente-moi, j'étouffe!... ah!... bien... ah!... (*Elle ferme les yeux en respirant bruyamment, les autres personnages la regardent immobiles.*)

LADY PLUMCAKE, *rouvrant les yeux, impatientée.*

Eh bien! que faites-vous là à me regarder comme si j'avais un caméléon au bout du nez? Allez-vous-en tous, vous m'impatientez avec vos attentions!... toi, Jane, reste ici, j'ai à te parler.

(*Mariette et Boule-de-neige s'éloignent.*) Tu sais, ton fameux docteur Chevignat dont tu avais la cervelle farcie depuis deux jours, eh bien! c'est un ignare, un âne bâté! Cette nuit de sommeil, c'est à lui que je la dois! Grâce à son stupide régime, j'ai laissé passer minuit et trois heures sans prendre la potion calmante que m'avait ordonnée le cher docteur Paindavoine!... En voilà un qui me comprenait, qui voyait mes douleurs, les sentait, les analysait!... Ah! quelle insigne folie j'ai faite le jour où je lui ai jeté son sirop à la tête! crois-tu qu'il reviendrait?

JANE.

Peut-être, ma tante.

LADY PLUMCAKE.

Puisses-tu dire vrai, car cette vieille toupie de docteur Chevignat me porte sur les nerfs... Je ne veux plus le voir sous aucun prétexte, tu m'entends? sous... aucun... prétexte!!

Boule-de-Neige, dans un coin, gonfle ses joues tantôt l'une, tantôt l'autre, en faisant des contorsions de singe; d'un air moqueur.

BOULE-DE-NEIGE.

Li appeler dame vieux maboul! hi! hi!

LADY PLUMCAKE, *se redressant subitement.*

Qu'est-ce que tu dis, moricaud?

BOULE-DE-NEIGE.

Moi rien dire di tout.

LADY PLUMCAKE, *furieuse.*

Comment, tu ne disais rien? petit chenapan, va! Viens ici que je te caresse un peu le dos avec ma canne!

BOULE-DE-NEIGE.

Moi pas vouloir, di tout, di tout... canne à la dame faire des bleus à pauvre ti Boule-de-Neige!...

LADY PLUMCAKE.

Alors, si tu ne veux pas être fouetté, redis un peu ce que tu disais tout à l'heure, tu m'entends?

BOULE-DE-NEIGE.

Oui, moi entends, mais moi rien dire, et moi pas être fouetté di tout... hi! hi! hi!

Lady Plumcake jette par terre son manchon, son éventail, repousse sa petite table qui tombe, prend sa canne, et en grandes enjambées se dirige vers Boule-de-Neige. Celui-ci empoigne un coussin, s'en fait un bouclier, et se met à courir autour de la pièce, suivi de lady Plumcake. Il prend le soufflet de la cheminée, monte sur un fauteuil et de toutes ses forces souffle sur lady Plumcake, qui tombe en éternuant et à demi pâmée sur son fauteuil.

JANE, *d'un ton de reproche.*

Boule-de-Neige! à quoi penses-tu?

BOULE-DE-NEIGE.

Si dame pas vouloir taper moi, moi pas souffler sur dame.

JANE.

C'est très mal ce que tu fais là!

BOULE-DE-NEIGE.

Non, c'est pas mal, puisque... Li dire à moi faire enrager dame pour faire courir son sang, et guérir elle, parce que elle maboul tout plein!

Lady Plumcake roule les yeux avec effroi et, les deux mains appuyées sur les bras de son fauteuil, regarde alternativement Jane et Boule-de-Neige qui joue du violon sur le soufflet avec le petit balai de la cheminée.

LADY PLUMCAKE.

Qu'est-ce qu'il dit, Jane? qu'est-ce qu'il dit?

JANE.

Rien, ma tante... calmez-vous! Voulez-vous une tasse de tilleul? de la fleur d'oranger?

LADY PLUMCAKE, *irritée.*

Je ne veux rien du tout, et je n'ai pas besoin de me calmer puisque je ne suis pas agitée... pas agitée du tout, au contraire!... Tu m'agaces avec ton air compatissant!... va dans ta chambre!... Boule-de-Neige, qui est-ce, Li?

BOULE-DE-NEIGE.

Li, c'est vieux blanc... vieux... vieux!... (*Boitillant*) qui marche comme ça.

JANE ET LADY PLUMCAKE, *en un cri.*

Le docteur Chevignat!

BOULE-DE-NEIGE.

Oui, Massa Chevignat.

LADY PLUMCAKE, *avec explosion.*

Là! tu vois, Jane! qu'est-ce que je te disais à l'instant? Que ton docteur Chevignat était un scélérat, oui, un scélérat!... le monstre! Faire le doudoux lorsqu'il me parle, et, quand il a le dos tourné, me traiter de... ah! non, c'est trop!... des secousses pareilles finiront par me tuer!... Je te préviens que si tu t'obstines à épouser cet individu, je te chasse, je te déshérite, je t'enlève tout ce que j'ai pu te donner jusqu'à présent, tu m'entends? L'odieux scélérat! je savais bien que c'était un imposteur!... vouloir épouser un semblable coquin!

Elle s'agite dans son fauteuil.

JANE, *souriant.*

Mais, ma tante, je ne tiens pas du tout à épouser le docteur Chevignat, je vous assure; il est vieux, laid, grognon, et cette union que vous sembliez avoir à cœur m'a toujours inspiré une profonde répulsion.

LADY PLUMCAKE.

Hum!... hum!... c'est bon! laissons là cette sotte histoire; j'ai dit une fois pour toutes que cet homme ne repassera plus le seuil de ma porte, et je t'ordonne de jeter par la fenêtre toutes ses ordonnances, tous ses médicaments!... Dieu sait s'il ne voulait pas m'empoisonner!... cette nuit de prostration en serait un indice!... Je l'ai échappé

belle!... sans toi, moricaud, je serais déjà morte!... Viens ici, mon garçon, que je te donne deux sous, tu les as bien mérités, tu m'as sauvé la vie!

BOULE-DE-NEIGE, *se tenant les oreilles.*

Dame pas tirer?

LADY PLUMCAKE.

Mais non, petit sot, viens vite, tiens, prends ça!

Elle lui donne deux sous.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARIETTE

MARIETTE.

Il y a en bas un monsieur qui désire parler à Madame.

LADY PLUMCAKE.

Un monsieur? qui est-ce?

MARIETTE.

Le docteur Serge Narcotikoff.

LADY PLUMCAKE, *vivement.*

Un médecin! Fais monter, vite, vite.

Mariette pose sur le petit guéridon devant lequel Jane travaille une carte de visite portant une mention au crayon. Elle lui fait un petit signe d'intelligence et se met de manière à cacher Jane aux yeux de lady Plumcake.

JANE, *lisant la carte.*

Louis Valberg. « Pour la présentation je serai

le docteur Narcotikoff. » (*Avec un cri étouffé.*) Louis! pourquoi ce changement de nom?

MARIETTE, *s'adressant à lady Plumcake, très vite et très haut.*

Ce monsieur a dit qu'il avait vu, dans les journaux, l'avis que Madame y avait fait mettre, alors il vient demander si Madame veut bien le recevoir?

LADY PLUMCAKE, *en branlant la tête d'un air soupçonneux.*

Ah! il a lu mon avis?... Comment est-il ce docteur?

MARIETTE.

Très bien, madame.

LADY PLUMCAKE.

Jeune? vieux? brun? blond?...

MARIETTE.

Jeune, brun, l'air très bon, très doux.

LADY PLUMCAKE, *après avoir réfléchi.*

Dis-lui de revenir ce soir à quatre heures, et si d'autres médecins se présentent, tu leur diras à tous de venir entre quatre et six heures : c'est bien compris?

MARIETTE.

Oui, madame.

Elle va, vient dans la chambre, se rapproche de Jane, essaye de lui parler.

Lady Plumcake retombe dans son fauteuil, ferme les yeux, se plaint, gémit.

SCÈNE VI

LES MÊMES, UNE DOMESTIQUE

La domestique, tenue d'infirmière, tablier, manches blanches, bonnet blanc, entr'ouvre la porte ; d'une voix nette.

UNE DOMESTIQUE.

Le bain de Madame est prêt.

LADY PLUMCAKE, *se redressant vivement.*

Ah ! vous m'avez fait peur, Eudoxie ! (*Elle porte la main à son front.*) Des secousses pareilles sont fatales pour ma pauvre santé, je vous l'ai dit cent fois !... Je crois que je ne pourrai jamais gagner la salle de bains... je me sens si faible !

JANE.

Prenez mon bras, ma tante, appuyez-vous sans crainte.

MARIETTE, *avec empressement.*

Prenez le mien aussi, madame, n'ayez pas peur !

LADY PLUMCAKE, *d'une voix mourante.*

Boule-de-neige... ma canne !

BOULE-DE-NEIGE, *transi.*

Aoh ! aoh !...

LADY PLUMCAKE, *impatientée.*

Ma canne ! ma canne !! ma canne !!!

Elle se lève d'un bond, empoigne Boule-de-Neige qu'elle secoue rudement.

BOULE-DE-NEIGE, *hurlant.*

Aïe ! aïe ! vous tuer moi !

LADY PLUMCAKE.

Sot petit cancre! as-tu fini de hurler! prends ma canne, et, si tu ne m'obéis pas, je te la casse sur le dos : c'est compris?

BOULE-DE-NEIGE, *se frottant l'épaule.*

Oui, oui, moi compris.

Lady Plumcake, appuyée sur le bras de Jane et de Mariette, se dirige vers la porte en traînant péniblement les pieds, et gémit à chaque pas.

Boule-de-Neige, resté en arrière, prend sur la petite table de sa maîtresse sa bonbonnière d'écaille, y puise largement et se remplit la bouche de pastilles de chocolat. Lady Plumcake aperçoit dans la glace le manège de Boule-de-Neige; elle lâche brusquement les bras qu'elle tenait et fonce droit sur le petit nègre.

LADY PLUMCAKE.

Que je t'y reprenne, pendard! que je t'y reprenne!

EUDOXIE, *de la porte.*

Le bain de Madame n'est plus qu'à 32°,5.

LADY PLUMCAKE.

32°,5! Ah! mon Dieu! vite, vite, réchauffez-le, je cours le prendre!

Elle marche à grands pas vers la porte, qu'elle referme bruyamment.

SCÈNE VII

MARIETTE, JANE

JANE, *inquiète.*

Que veut dire cette carte, Mariette?

MARIETTE.

C'est une idée que M. Louis vient d'avoir, mademoiselle ; il a vu le fameux avis et désirerait venir se présenter à Madame : seulement, il craindrait d'être mis à la porte s'il se faisait annoncer sous son vrai nom.

JANE.

Oh ! certainement, ce serait immanquable ! Est-ce que M. Louis est encore en bas?

MARIETTE.

Oui, mademoiselle.

JANE, *agitée.*

Dis-lui de monter, vite, vite : il faut que je lui parle !... Il ne connaît pas ma tante, ne saurait pas la prendre et ferait sûrement fausse route. En quelques mots, je le mettrai au courant de la situation, c'est absolument indispensable ! Vite, Mariette ! va le chercher, c'est plus qu'urgent !

SCÈNE VIII

JANE, LOUIS

Jane s'avance au-devant de Louis les deux mains tendues. Avec inquiétude.

JANE.

Vous ici, Louis, est-ce prudent ?

LOUIS.

Je venais justement vous demander conseil, ma

cousine... Que dites-vous de mon idée de changement de nom?...

JANE.

Elle est bonne, très bonne même.

LOUIS.

Je sais que plusieurs de mes confrères doivent venir cette après-midi, et j'ai pensé que dans le nombre je pourrais passer inaperçu.

JANE.

Je l'espère, quoique cela me paraisse un peu chanceux... enfin ma tante est très myope et, depuis six mois, tant de visages différents ont défilé devant elle, qu'il serait possible qu'elle ne vous reconnût pas.

LOUIS.

Alors vous m'engagez à tenter l'aventure?

JANE.

Mon Dieu, oui!

LOUIS, *avec ardeur.*

Si je pouvais réussir, la prime de vingt mille francs promise par lady Plumcake serait pour moi, pour nous, ma chérie!

JANE, *toute rouge.*

Pauvre ami, n'espérez pas trop, la déception serait si cruelle pour nous deux!

LOUIS.

J'espère beaucoup, au contraire; vous con-

naissez ma devise, c'est le cas de la mettre à l'épreuve... Voyons, dites-moi un peu ce qu'elle a, votre tante? de quoi souffre-t-elle?

JANE.

De rien et de partout.

LOUIS.

C'est une névrosée?

JANE.

Une malade imaginaire; elle a cent maladies en une heure, toutes plus baroques les unes que les autres; la toquade du moment, c'est qu'elle a un aquarium dans la tête et un caméléon au bout du nez.

LOUIS.

Ah! bon, les poissons dans la tête, c'est connu, ça!

JANE.

N'allez pas vous aviser de la détromper, surtout!

LOUIS.

Non, non, je m'en garderais bien!... et puis après, est-ce qu'elle a bon appétit?

JANE.

Un appétit superbe! Ordonnez-lui des gâteaux, des crèmes, des gelées, des asperges, de l'eau de Seltz et du sirop de groseilles, du poulet rôti et du pâté de perdreau, avec, entre chaque plat, une

petite poudre blanche, jaune ou brune... vous comprenez?

LOUIS.

Très bien, oui, oui... Qu'est-ce qu'elle fait toute la journée?

JANE.

Elle nous fait enrager, se pâme, bourre ce pauvre petit Boule-de-Neige, tape dessus, lit des romans... insistez beaucoup sur la lecture des romans.

LOUIS.

Bon, bon, c'est très bien. Est-ce qu'elle joue aux cartes, aux échecs?

JANE.

Elle adore ça, mais, par pose et pour suivre les prescriptions de ses nombreux spécialistes, s'ennuie à mourir douze heures sur vingt-quatre.

LOUIS.

Bien! Vous êtes précieuse. Faudra-t-il me déguiser ou courir le risque de me laisser reconnaître?

JANE.

Venez tout simplement tel que vous êtes... seulement, attendez, il me vient une idée... Arrivez ici vers trois heures, Mariette vous fera monter dans le petit salon, — je lui parlerai tout à l'heure, — et là, caché derrière la portière, vous

suivrez la consultation des autres médecins. Vous écouterez bien l'effet produit sur la pauvre femme par les questions de vos confrères, et, selon les impressions que vous aurez notées, vous bâtirez votre plan d'attaque... Cela vous va-t-il?

LOUIS.

Admirablement! (*Il prend avec tendresse les mains de Jane.*) Chère, chère petite cousine, aurions-nous enfin le droit d'être heureux!

JANE, *laissant ses mains dans celles de son cousin.*

Spes et labor! cher ami, vous savez que votre devise est la mienne!...

ACTE II

Même décor.

SCÈNE I

LADY PLUMCAKE, JANE

Lady Plumcake est assise dans son grand fauteuil à oreillettes, les mains dans son manchon, la tête emmitouflée de châles, de bonnets, une couverture de fourrure lui enveloppe les jambes, elle a deux ou trois oreillers derrière le dos, un sous chaque bras. Boule-de-Neige, juché sur un tabouret derrière le fauteuil, l'évente en faisant mille grimaces. Jane lui fait la lecture d'une voix monotone.

JANE.

« Au loin s'étendaient à perte de vue les steppes arides, sauvages, desséchées. Pas un être humain ne venait par sa présence troubler l'auguste silence de ces plaines endormies. Le ciel était

gris, le soleil caché derrière un voile épais de nuées opaques n'envoyait sur la terre que de... »

LADY PLUMCAKE, *vivement.*

Qu'est-ce que tu me chantes là, Jane?.. c'est assommant cette litanie! passe, passe les descriptions, cherche ce que deviennent Georges et la princesse Lara... Tu ne trouves pas? Donne-moi le livre... tu m'impatientes!

Un timbre résonne dans la coulisse.

JANE.

Tiens, on sonne... c'est sans doute un médecin; ne les aviez-vous pas conviés pour quatre heures, ma tante?

Lady Plumcake jette sur la table le roman qu'elle feuilletait, relève sa couverture sur ses genoux, se cale dans son fauteuil, serre sa fanchon autour de ses oreilles. A Jane, d'une voix saccadée.

LADY PLUMCAKE.

Roule mon fauteuil près de la cheminée... là... bien... relève mes oreillers... mes coussins sous les bras, tape-les, ils sont durs... bon, dépêche-toi, il faut que j'aie le temps de me calmer avant la venue des médecins!... mon flacon de sels... ma fiole d'éther... débouche-la, ça ne sent pas assez l'éther ici... là, bien... suis-je pâle?... passe-moi la petite glace... non je suis rouge, mais pas assez, souffle le feu, moricaud... plus fort, il faut que ça flambe! toi, Jane, tire le rideau derrière mon

fauteuil... c'est trop, on n'y voit plus goutte... bien, c'est bien comme ça... Maintenant assieds-toi à côté de moi... ils peuvent venir!...

Elle respire bruyamment, par saccades comme lorsque l'on a la fièvre, ferme les yeux avec la tête renversée sur le dossier de son fauteuil; elle s'interrompt, ouvre les yeux, s'agite.

Eh bien! ils ne viennent pas? ils me trouveraient en plein accès de fièvre! une fièvre d'une violence! ah!.. (*Elle halète de nouveau.*)

JANE.

J'entends des pas dans l'escalier, ma tante.

LADY PLUMCAKE.

Ah! bon, bon, passe-moi l'éther... suis-je toujours très rouge?

JANE.

Ou..i, ma tante.

LADY PLUMCAKE.

C'est bien!

SCÈNE II

LADY PLUMCAKE, JANE, LE DOCTEUR FLEURDORANGE

Petit, menu, fluet, timide, il s'avance en tenant gauchement son chapeau. Mise correcte, redingote noire, cravate noire, petits favoris blonds.

Il regarde avec effroi lady Plumcake et n'ose avancer.

LADY PLUMCAKE, *d'une voix mourante.*

Docteur, venez! approchez!.. je me sens mourir!

Le docteur s'approche en tremblant, il dépose son chapeau sur le guéridon, enlève ses gants et d'une voix émue.

Madame paraît en effet... extrêmement souffrante!

LADY PLUMCAKE.

Ah! docteur!

LE DOCTEUR.

Voulez-vous me permettre de vous tâter le pouls?

Lady Plumcake, d'un geste las, avance sa main sur le bras du fauteuil. Le docteur timidement lui prend le poignet, tire sa montre, cherche le pouls, compte les pulsations, hoche la tête d'un air entendu.

Effrayant! effrayant! pulsations nombreuses... très rapprochées... saccadées... nerveuses!.. peau sèche... brûlante... fièvre intense! Vous souffrez beaucoup, madame?

LADY PLUMCAKE, *en roulant les yeux.*

Ah!...

LE DOCTEUR.

Vos nuits sont-elles paisibles?

LADY PLUMCAKE.

Mes nuits sont atroces, docteur! Des insomnies interrompues par de longs sommeils lourds, écrasants... je perds toute notion de l'existence, mes idées se troublent, d'étranges visions se présentent à mon esprit...

LE DOCTEUR, *d'un air soucieux.*

Très grave symptôme.

LADY PLUMCAKE.

Mes réveils sont pénibles, douloureux, mes membres sont las, mes paupières lourdes... des bâillements, précurseurs d'une fringale maladive, suivent ces nuits terribles.

LE DOCTEUR.

Mangez-vous avec plaisir?

LADY PLUMCAKE, *d'une voix cave.*

Non! le chocolat que l'on m'apporte me semble toujours trop chaud; une sensation de brûlure intense me saisit la langue lorsque je porte ma cuiller à ma bouche...

LE DOCTEUR, *l'interrompant.*

Vous pourriez dire à votre domestique de vous le servir tiède.

LADY PLUMCAKE.

Vous croyez? mais cette première brûlure me cause une douleur si intolérable que j'en souffre pendant au moins une demi-heure. Ne pourrais-je pas remédier à cet inconvénient?

LE DOCTEUR, *le doigt appuyé sur son front.*

Les opinions sont partagées; certaines sommités médicales recommandent de joindre au chocolat un verre d'eau fraîche, mais moi, je suis d'avis de mesurer au thermomètre la chaleur du liquide.

LADY PLUMCAKE, *se tournant vers Jane.*

Très bonne idée, Jane... Je te prie de veiller

à ce que chaque matin cette précaution soit prise.

JANE.

Oui, ma tante.

LADY PLUMCAKE.

Maintenant, docteur, il est un autre point très important pour moi, c'est celui des repas. Que me conseillez-vous de manger?

LE DOCTEUR.

Madame est-elle dyspeptique?

LADY PLUMCAKE.

Oui.

LE DOCTEUR.

Et gastralgique?

LADY PLUMCAKE.

Oui.

LE DOCTEUR.

Et diabétique?

LADY PLUMCAKE.

Oui.

LE DOCTEUR

Et albuminurique?

LADY PLUMCAKE.

Oui.

LE DOCTEUR.

Madame n'est-elle pas aussi chlorotique, sanguine, arthritique?

LADY PLUMCAKE, *ravie.*

Oui, oui, je suis tout cela !

LE DOCTEUR.

Et névropathe, et névrosée?..

LADY PLUMCAKE, *de plus en plus ravie.*

Oui... oui...

LE DOCTEUR, *très gravement.*

Madame, votre cas est un des plus curieux que la science de la médecine ait eu à examiner depuis des siècles; si mon diagnostic corrobore celui de mes collègues, je vous engage fortement, dans le cas présent, à prendre, après chaque repas, une tasse de tilleul sucrée avec du miel, et, au moment de vous endormir, un demi-verre d'eau sucrée avec une petite cuillerée d'eau de fleurs d'oranger. Je suis persuadé, madame, que ce simple traitement aura sur les différentes affections dont vous souffrez les résultats les plus satisfaisants... Mesdames, j'ai l'honneur de vous saluer. Voici ma carte et mon adresse; dans le cas où, cette nuit, les infusions que j'ai prescrites auraient des effets fâcheux, n'hésitez pas à me faire prévenir... Mesdames, à l'honneur de vous revoir.

Il sort, précédé par Boule-de-Neige.

SCÈNE III

LADY PLUMCAKE, JANE, BOULE-DE-NEIGE

BOULE-DE-NEIGE *revient en gambadant et en faisant sauter une pièce de cinquante centimes.*

Regardez, miss Jane! Li gentil, gentil! Li donner tit sou blanc à Boule-de-Neige!

LADY PLUMCAKE, *furieuse.*

Gentil! gentil!... Mais c'est un âne, un âne bâté! un triple sot. Au début de sa consultation, je l'avais pris pour un médecin sérieux, entendu, il avait très bien su reconnaître les affections dont je souffre, car je les ai toutes, les maladies qu'il a nommées, toutes, toutes!.. et ma fièvre était parfaitement analysée... Eh bien! je croyais qu'après ce diagnostic éclairé il me prescrirait une médication appropriée aux symptômes alarmants qu'il avait observés, et il me recommande du tilleul et de l'eau sucrée! L'idiot! le triple idiot! Comment s'appelle-t-il, ce canari-là?

JANE, *lisant la carte.*

Docteur AMÉDÉE FLEURDORANGE,
ASPIRANT EXTERNE DES HOPITAUX.
Rue Sémiramide, 137.
Visible de 7 heures à 10 heures.

Lady Plumcake arrache des mains de Jane la carte qu'elle chiffonne et jette au feu, puis brandissant le poing dans la direction de la porte, dit en riant.

LADY PLUMCAKE.

Tu peux courir, mon petit canari! tu peux courir, et vite encore! Ce n'est pas moi ni les miens qui casseront le cordon de ta sonnette! je t'en réponds!... et quant à mes vingt mille francs, bernique!... Jane, reprends ton roman... c'est à la page 211, j'ai retrouvé le dialogue; lis avec âme, cela paraît palpitant, et j'ai besoin d'émotions pour faire diversion à l'ébranlement nerveux que m'a causé cet olibrius... Allons, je t'écoute. (*Elle s'installe confortablement dans son fauteuil, cache ses mains dans son manchon. A Jane.*) Eh bien! je t'attends.

Un coup de sonnette dans la coulisse.

LADY PLUMCAKE, *furieuse.*

Encore un de ces stupides médecins! C'est assommant d'être malade sans arrêter!... pas une minute de repos, c'est épuisant!

JANE, *souriant.*

Je puis le congédier, si vous voulez, ma tante?

LADY PLUMCAKE, *impatientée.*

Non, arrange-moi mes oreillers, mon châle, ma fanchon, puis mets une marque à la page 211, je vais expédier l'individu pour que nous puissions reprendre notre lecture.

Divers jeux de scène. Jane s'approche de la portière, s'assure que Louis est bien à son poste, lui fait un petit signe de tête amical et vient reprendre sa broderie.

SCÈNE IV

LADY PLUMCAKE, JANE, DOCTEUR WILKINSTONE

Un domestique annonce dans la coulisse :

Le docteur Wilkinstone.

L'air charlatan, moustache en croc, costume extravagant, chaîne d'or, breloques, bagues. Il s'avance en grandes enjambées, s'incline profondément devant lady Plumcake et Jane, puis d'une voix vibrante.

LE DOCTEUR.

Madame... j'ai lu ce matin dans les journaux l'article que vous y fîtes insérer. Débarqué sur le vieux continent depuis quinze jours à peine, je m'empresse de venir mettre au service de vos organes souffrants la science qui fait de moi, par delà les mers, le plus illustre praticien des temps modernes. (*Nouvelle inclination de tête à droite et à gauche.*) Seulement je dois vous prévenir que mon système diffère en tous points des règles admises parmi l'agglomération organisée que l'on appelle l'humanité. Par des petits moyens, simples, anodins, enfantins je dirais presque, j'obtiens des cures merveilleuses; et que sont-ils, ces moyens?... un peu d'hygiène, un peu d'hydrothérapie, un peu, très peu de thérapeutique... mais, en revanche, beaucoup de persuasion, beaucoup de raisons démonstratives, je parle à l'esprit, à la

volonté... Vous le voyez, ma méthode est inoffensive... Voyons, essayons... Veuillez vous lever, je vous prie.

LADY PLUMCAKE, *effarée*.

Me lever?

LE DOCTEUR.

Oui.

LADY PLUMCAKE.

Mais je suis d'une faiblesse si grande que je ne pourrai jamais...

LE DOCTEUR.

Imagination, madame, levez-vous... Bon! enlevez ce châle, maintenant.

LADY PLUMCAKE.

Mais... j'ai toujours froid!

LE DOCTEUR.

Imagination tout cela, imagination!... veuillez enlever ce châle.

Lady Plumcake enlève son châle.

LE DOCTEUR.

Maintenant mettez votre bras droit en écharpe.

LADY PLUMCAKE.

Pour quoi faire?

LE DOCTEUR.

Quand mon traitement aura produit les effets que j'en attends, je vous expliquerai les dix points principaux de ma méthode; — en attendant, veuillez m'obéir aveuglément.

Jane attache un foulard autour du cou de sa tante qui, docilement, passe son bras dans la boucle.

LE DOCTEUR.

Bien, bandez l'œil gauche à présent.

LADY PLUMCAKE.

Mais je n'y ai pas mal.

LE DOCTEUR.

Ma méthode!... Madame, toujours ma méthode!

Jane bande l'œil avec un mouchoir. Le docteur tire de sa poche un petit caillou blanc, l'essuie avec le pan de sa redingote, s'approche de lady Plumcake, et la regarde bien en face.

Veuillez prendre ce caillou de la main droite.

LADY PLUMCAKE, *abasourdie.*

Mais!...

LE DOCTEUR.

Je n'admets pas de résistance!... Veuillez prendre ce caillou, et retenez-le dans la paume de la main avec les quatre doigts pliés comme cela; vous voyez? (*Il fait les gestes nécessaires.*) Bon! maintenant faites trois fois le tour de cette table en commençant par le pied gauche... le pied gauche, pas le droit, là... c'est ça, en avant!... une! deux!... une! deux!...

LADY PLUMCAKE, *de plus en plus effarée.*

Mais... docteur!

JANE.

Ma tante est si faible!

LE DOCTEUR.

Imagination, mademoiselle, imagination !... Allons, madame, encore un tour... plus vite!... plus vite!... Allons, suivez-moi! (*Il se met à courir autour de la table, lady Plumcake le suit en butant à chaque pas.*)

LE DOCTEUR.

C'est assez... bien, vous pouvez vous rasseoir. Vous ferez cela six fois par jour, c'est compris?

Lady Plumcake et Jane échangent un regard inquiet.

LE DOCTEUR.

Quelle heure est-il? cinq heures. C'est l'heure de dîner.

LADY PLUMCAKE.

De dîner? mais je n'ai pas faim.

LE DOCTEUR.

Pas faim?... c'est inadmissible; vous devez avoir faim; où est la sonnette? (*Il regarde tout autour de la chambre et aperçoit le tableau de sonnerie électrique.*) Ah! voilà mon affaire! (*Il appuie sur tous les boutons à la fois.*)

(Simuler dans la coulisse une sonnerie bruyante et prolongée.)

LADY PLUMCAKE, *affolée.*

Mais, docteur!...

LE DOCTEUR *fait signe de la main de garder le silence, il tend l'oreille.*

Ah! on vient!

La porte s'ouvre : le cocher entre un fouet en main, le

valet de chambre le suit un plumeau sous le bras, une brosse à cirer sous l'autre, puis Boule-de-Neige mordant dans une tartine de confiture.

TOUS LES TROIS, *d'une voix effrayée.*

Qu'est-ce qu'il y a, grand Dieu !

LE COCHER.

Madame veut sortir?

LE VALET DE CHAMBRE.

Madame désire quelque chose?

BOULE-DE-NEIGE, *la bouche pleine.*

Dame vouloir petit Boule-de-Neige l'évente?

LE DOCTEUR.

Apportez le dîner de votre maîtresse!

LADY PLUMCAKE, *d'une voix étranglée.*

Docteur! oh! mais, docteur!...

LE DOCTEUR, *répétant.*

Veuillez apporter le dîner de votre maîtresse!

Il se précipite de nouveau vers le tableau des sonneries : tintement prolongé.

Effarées, la cuisinière, la femme de chambre, la fille de cuisine, paraissent, portant chacune un objet approprié à leur charge.

LE DOCTEUR.

Eh bien! et ce dîner?

LA CUISINIÈRE.

Ce n'est pas l'heure.

LE DOCTEUR.

C'est l'heure, puisque je le demande.

LA CUISINIÈRE.

Mais rien n'est cuit!

LE DOCTEUR.

Vous n'avez rien à cuire. Apportez-moi une tranche de bœuf bien saignant, de la salade, du jambon, trois œufs crus, des huîtres, et du gros sel de cuisine en grains.

LADY PLUMCAKE, *avec un cri d'effroi.*

Mais, docteur, jamais... jamais je ne consentirai!

LE DOCTEUR.

Ma méthode!... Madame, toujours ma méthode!

LADY PLUMCAKE, *affolée.*

Jane! Jane! Il va me tuer!... Jane! mets-le à la porte, c'est abominable!... Je te dis qu'il veut me tuer! Ah! c'est fini! fini! je meurs!...

Elle tombe évanouie dans son fauteuil. Jane se précipite à son secours; le docteur Wilkinstone regarde effrayé lady Plumcake, puis, pris de terreur, empoigne son chapeau, se l'enfonce sur la tête d'un air rageur et, bousculant les domestiques, disparaît en claquant la porte.

JANE.

Ma tante! ma tante! réveillez-vous! je vous en conjure!... Tante! Tante Lydie!

LADY PLUMCAKE.

Est-il parti?

JANE.

Oui, oui, ma tante.

LADY PLUMCAKE.

Bon! je n'étais qu'à demi-évanouie. (*Apercevant tous les domestiques.*) Écoutez-moi bien tous : si ce monsieur se présente encore une fois chez moi, allez chercher la police, c'est un assassin!

TOUS LES DOMESTIQUES.

Oui, madame.

LADY PLUMCAKE.

Maintenant, vous pouvez vous en aller.

TOUS LES DOMESTIQUES.

Oui, madame.

LADY PLUMCAKE *tombe exténuée dans son fauteuil.*

Ah! Jane! ma petite Jane! quelle aventure!... Il me faudra quinze jours pour me remettre d'un coup pareil! J'ai les jambes brisées, les bras rompus, les reins cassés, le cerveau en désarroi, le cœur affolé!... le manant! le butor!

JANE, *pour dire quelque chose.*

Il revient sans doute de chez les Peaux-Rouges.

LADY PLUMCAKE.

C'est ça, tu as trouvé, c'est un médecin de Canaques!... ah! c'est horrible ce qu'il m'a fait souffrir!... Que vas-tu faire pour calmer l'état morbide où je me trouve?... Reprends ta lecture, tiens, cela me détendra les nerfs... la page 211, tu sais?... cela commence par : « En voyant le

prince couvert de sang et de poussière »... tu y es? Bon! va, je t'écoute.

JANE, *timidement.*

Nous ferions peut-être bien, ma tante, d'attendre l'arrivée du docteur Serge Narcotikoff, le grand médecin russe qui s'est annoncé ce matin pour six heures?

LADY PLUMCAKE, *avec explosion.*

Un médecin! Je n'en veux plus! Je n'en veux plus!! Je n'en veux plus!!!... dussé-je mourir vingt fois!

JANE.

Celui-là vous plaira peut-être, ma tante?

LADY PLUMCAKE.

Qu'en sais-tu? Est-ce que tu le connais?

JANE, *rougissant.*

Oui, je l'ai entrevu ce matin, il paraît très bon, très doux, très sérieux.

LADY PLUMCAKE.

Je veux bien recevoir encore celui-là, mais ce sera le dernier, le dernier! m'entends-tu bien?

Un coup de sonnette dans la coulisse.

JANE, *troublée.*

Le voilà sans doute; peut-on le faire monter?

LADY PLUMCAKE.

Oui, enlève-moi tous ces foulards que m'avait

fait mettre cet horrible individu. Ah! quel être! Il me faisait l'effet d'un diable avec ses yeux fixes! Voyons ce que vaudra celui-là.

SCÈNE V

LADY PLUMCAKE, JANE, LOUIS

Louis entre drapé dans un grand manteau à pan rejeté sur l'épaule. Un chapeau à larges bords est baissé sur ses yeux. Il enlève avec aisance son chapeau en entrant dans la chambre, salue lady Plumcake. Jane se retire tremblante derrière le fauteuil de sa tante.

LOUIS, *d'une voix un peu émue.*

Madame, je vais, si vous le voulez bien, me présenter moi-même, — le docteur Serge Narcotikoff. — Vous me fîtes l'honneur ce matin de me donner rendez-vous pour ce soir à six heures; j'aurais cru manquer aux devoirs que m'impose ma profession si je n'avais répondu à votre appel.

LADY PLUMCAKE, *en aparté.*

Tiens! il n'est pas mal, celui-là. (*Aimablement.*) Veuillez vous asseoir, docteur, là, près de mon fauteuil. Avez-vous lu l'avis inséré par moi dans les journaux?

LOUIS.

Oui, madame.

LADY PLUMCAKE, *le regardant bien en face.*

Vous avez vu aussi la récompense que je promets à celui qui saura me guérir?

LOUIS, *très simplement.*

Oui, madame, mais ce qui m'amène n'est pas l'espoir d'obtenir la prime royale que vous offrez, ma fortune personnelle me permet de regarder de très haut ce genre de considération; seulement j'ai su par la rumeur publique le genre d'affection dont vous souffrez, et, comme j'ai fait une étude très approfondie des maladies du système nerveux, je crois être à même de pouvoir vous soulager.

LADY PLUMCAKE, *à Jane.*

Il est très bien... très bien! (*A Louis.*) Rapprochez-vous, docteur, vous me plaisez beaucoup; débarrassez-vous de votre manteau; Jane, mon enfant, mets ce vêtement sur un fauteuil.

JANE, *avec empressement, saisit le manteau et échange avec Louis un affectueux regard. En aparté.*

Très bien, vous êtes dans la note.

Le docteur examine longuement le visage et les mains de lady Plumcake, qui se prête avec bonheur à cet examen, puis il s'assied, paraît réfléchir et d'un ton sérieux.

LOUIS.

Voulez-vous me permettre, madame, de vous dire la maladie dont vous souffrez? C'est une hypocondronévrogastritalbuminodiatèse parfaitement caractérisée. Vous ressentez parfois des fringales précédées de bâillements?

LADY PLUMCAKE.

Oui.

LOUIS.

Vos nuits sont irrégulières avec des alternatives de somnolence et d'insomnie?

LADY PLUMCAKE.

Oui, parfaitement.

LOUIS.

Comme alimentation, vous préférez sans doute les crèmes, les gelées, les pâtisseries légères?

LADY PLUMCAKE, *ravie.*

Oui, oui, parfaitement.

LOUIS.

De même, comme boisson, vous prenez avec plaisir du sirop de groseilles, d'orgeat, de citron, coupé d'eau de Seltz?

LADY PLUMCAKE, *se soulevant dans son fauteuil, de plus en plus ravie.*

Oui, oui, docteur!

LOUIS, *continuant.*

Parfois votre cerveau fatigué vous fait désirer une occupation intellectuelle, lecture de romans, de feuilletons...

LADY PLUMCAKE, *souriant.*

Oui, oui, c'est cela.

LOUIS.

Eh bien, madame, comme je le prévoyais tout à l'heure, vous êtes atteinte de l'hypocondronévrogastritalbuminodiathèse, maladie que l'on vient

de découvrir tout récemment et pour laquelle un traitement très compliqué est recommandé. Chaque jour de la semaine a sa maladie propre qu'il faut traiter séparément. Le lundi, nous traiterons l'hypocondrie, le mardi la névropathie, le mercredi la gastrite, le jeudi...

LADY PLUMCAKE, *l'interrompant avec ravissement.*

Ah! docteur! docteur! soyez béni! Vous êtes le premier qui ayez su comprendre, analyser, reconnaître l'étendue de mes souffrances. Dès aujourd'hui je vous attache à ma personne, comme médecin spécialiste. Vous aurez 500 francs de traitement par mois, le logement, la nourriture, la jouissance de la bibliothèque, du salon, du piano, du violoncelle si vous êtes musicien, de ma voiture, de mes chevaux si vous aimez l'équitation; un domestique sera à vos ordres du matin au soir, et dans six mois, jour pour jour, je prends l'engagement de vous payer en billets de la banque de France les 20000 francs que j'avais promis à celui qui saurait me guérir. Cela vous va-t-il?

LOUIS, *confus et très ému.*

Madame... vraiment... je ne sais que dire!... Votre générosité est si grande, que je ne saurais...

Pendant que Louis s'embrouille, lady Plumcake paraît réfléchir, regarde Jane attentivement, puis le docteur; tout à coup elle se frappe le front.

Mais c'est parfait!... Jane, mon enfant, regarde bien ce monsieur. Te plaît-il?

JANE, *très rouge.*

Je crois que oui, ma tante.

LADY PLUMCAKE.

J'en suis bien aise, et d'ailleurs, s'il t'avait déplu, j'aurais passé par-dessus tes préventions. Tu vois ce monsieur? eh bien, j'exige qu'avant un mois tu sois sa femme, c'est compris?

JANE, *bégayant.*

Oui... ma tante...

LADY PLUMCAKE, *au docteur Narcotikoff.*

Et vous, docteur? que dites-vous de ma proposition?... Vous acceptez, je suppose? Vous seriez un fameux nigaud si vous refusiez, car elle est charmante ma petite Jane, vous savez! et comme je veux que vous ne me quittiez ni l'un ni l'autre, cette combinaison arrange tout! Ça vous va?...

LOUIS, *maîtrisant son émotion.*

Madame...

LADY PLUMCAKE.

Eh bien alors, c'est convenu. Jane, mon enfant, ta main... docteur, la vôtre... (*Elle réunit leurs mains. D'une voix émue.*) Soyez heureux, mes chers enfants, jurez de ne jamais me quitter, votre bonheur sera ma guérison. (*A Louis.*) Nous commencerons demain matin par la névropathie, n'est-ce pas, docteur?

CE PAUVRE COMMANDANT!

SAYNÈTE

CE PAUVRE COMMANDANT

SAYNÈTE

PERSONNAGES

Mlle CONSTANCE BILLOCHET, 45 ans.
Mlle ORPHISE DU VAL DU PRÉVERT, 38 ans.
Mlle ANGÉLIQUE LANTIENNE, 40 ans.
JOSÉPHINE, petite bonne, 15 ans.

La scène se passe dans le salon de Mlle Constance; point de décor spécial. Au fond et à gauche, une porte; dans un coin, sur un guéridon, quatre tasses à thé, un carafon de rhum, deux assiettes de petits gâteaux. Au milieu, sur une table, jeu de loto préparé; pendue au mur, une glace où l'on puisse facilement se regarder.

SCÈNE I

Mlle CONSTANCE, *seule.*

Mlle Constance, un petit plumeau à la main, époussète la cheminée (toilette prétentieuse et à grand effet). Elle prend un bibelot, l'essuie nerveusement, et le pose sur la cheminée un peu au hasard. Elle cesse son manège et semble réfléchir.

Viendra-t-il? (*Une pause.*) Certainement, il n'y a pas à en douter... Il ne peut manquer un pareil rendez-vous!... Ce pauvre Agénor, quel

cœur fidèle!... Voyons, que je relise encore une fois son épître... je la sais par cœur, mais il y a des choses que l'on revoit cent fois, mille fois même, et toujours avec un plaisir nouveau! Nous nous aimions autrefois... qu'auront fait de notre amour ces vingt-cinq ans passés dans un si cruel éloignement? Lui m'est resté fidèle!... Entre toutes ses lignes se lit l'émotion profonde qu'il ressent à l'idée de me revoir!... Est-elle réciproque cette émotion?... Oui, oh! oui! Je l'ai tant aimé et je l'aime tant encore!... ah! cette lettre!... (*Elle va vers un petit coffret placé sur une table, et en tire une lettre. Avec un sentiment contenu.*) Ses doigts ont tracé ces lignes!... peut-être est-ce une larme ce cerne bleuâtre sur le mot « amitié »... oh! Agénor!... (*Elle prend son mouchoir, s'essuie les yeux, tire la lettre de son enveloppe et déplie le feuillet. Elle lit.*) « Mademoiselle » (autrefois il m'appelait Tata et je l'appelais Nonor!) « Mademoiselle, en considération de l'ancienne amitié qui unissait nos deux familles » (pas seulement nos familles, et nous donc, mon Nonor!) « permettez-moi d'avoir recours à votre obligeance » (comme il écrit bien!) « pour un petit renseignement que personne mieux que vous n'est à même de pouvoir me donner. » (comme il m'aime encore!) « Votre jolie petite maison du quai Planté est-elle disponible? » (Si elle ne l'était pas, je jetterais ses

occupants à la porte du jour au lendemain!) « En cas d'affirmative, je vous serais très obligé de vouloir bien me faire connaître les conditions de location. » (*Avec explosion.*) Rien! oh! rien, Agénor... ou du moins peu de chose! Avez-vous pu supposer que je serais assez vile pour spéculer sur une situation si, si... touchante?) « Après trente-trois ans de service, je viens de prendre ma retraite, » (quelle belle carrière!) « et mon plus cher désir est de venir finir mes jours au milieu de mes souvenirs et de mes amitiés d'enfance. » (Oh! mon Nonor!) « Cette petite maison à volets verts a toujours été l'idéal de mes rêves, et je suis convaincu que des jours de parfait bonheur nous sont réservés sous votre toit. » (Oh! ce *nous!* ce *nous!* comme il a fait battre mon cœur!) (*Elle appuie la main sur son vaste corsage.*) Oui, nous serons heureux, mon bien-aimé! oui, oh! oui! (*Elle reprend d'un ton moyen.*) Maintenant ce complément pratique du bienheureux *nous!* « Puis-je espérer vous rencontrer dimanche? Je compte me rendre à Saint-Hilaire dans la journée, et je serais au regret de ne pas avoir l'honneur de vous voir, étant donnée, surtout, l'affaire importante que nous avons à traiter ensemble. » Ensemble!! (*Avec impétuosité.*) Si j'y serai? Mais j'y suis! Mais depuis huit jours je compte les heures, les minutes qui me séparent de ce moment

béni ! Enfin, dans une heure, peut-être moins, *Il* sera là ! (*Une pause.*) Le reconnaîtrai-je ? Trente-deux ans changent beaucoup un homme... Il doit être bien, un peu fort peut-être avec des cheveux gris, une imposante moustache, elle était si jolie quand il avait vingt-cinq ans ! et son petit ruban rouge à la boutonnière ! ce doit être un très bel officier plein de dignité... du reste je ne pourrais supporter un mari gringalet et maigrichon comme ce pauvre Létriqué, le percepteur, pour lequel Orphise et Angélique dessèchent d'amour !... (*Avec emphase.*) A la bonne heure, mon commandant ! c'est un bel homme ! (*Une pause.*) Et moi, comment me trouvera-t-il ? un peu changée peut-être ?... dame ! on n'a pas toujours quinze ans !... Mais entre vingt et quarante on ne vieillit guère... (*Elle se regarde dans la glace, tapote sa coiffure, fait cent minauderies.*) Je ne suis vraiment pas mal, pas mal du tout... je suis sûre qu'il reconnaîtra tout de suite sa Tata !... Aimait-il le bleu ? Oui !... non !... Non, il le détestait ! oh ! mon Dieu, qu'allais-je faire !... (*Une pause.*) C'est bien sot de ma part d'avoir dit à Orphise et à Angélique qu'*Il* devait venir aujourd'hui : sous prétexte de loto, elles vont se précipiter ici à peine une heure sonnée... Orphise est capable de mettre sa robe neuve à revers rouges, et Agénor qui aime tant le rouge ! Je sais bien qu'elles ne sont guère à

craindre; Angélique est laide comme une morue sèche, très sèche même, et puis ces airs de bonne sœur défroquée!... Mais Orphise n'est pas mal... Seulement elle est si méchante que sa figure en a pris l'air revêche... J'ai l'horreur des gens méchants qui sont toujours à déchiqueter le prochain!... Cette mijaurée d'Orphise se croit tout permis parce qu'elle s'appelle du Val du Prévert, en quatre mots; pourquoi pas cinq! Elle se croit noble, ma parole! belle noblesse, en vérité!... Mademoiselle ne paie pas son boucher, mais elle s'achète des robes neuves à gilet de soie. (*Elle se mire de nouveau.*) Je vais aller mettre ma cravate rouge, Agénor n'aime que le rouge, je ne peux pas laisser Orphise prendre un si gros avantage sur moi... quoique je n'aie nulle crainte, mais il ne faut rien négliger.

Elle sort.

SCÈNE II

JOSÉPHINE, *seule.*

Pendant la fin de la scène, Joséphine, un panier de bois au bras, a entr'ouvert la porte de gauche, mais, devant l'agitation de sa maîtresse, s'est prudemment gardée d'entrer. Dès que celle-ci a disparu, Joséphine prend son panier de bois et entre dans le salon. Elle se met à préparer le feu, et, tout en entassant les bûches les unes sur les autres, elle hoche la tête.

A qui la maîtresse en a-t-elle donc aujour-

d'hui?... depuis ce matin, elle est comme un crin!... J'ai rien fait de travers pourtant, ça ne fait rien, gare les taloches! c'est qu'elle a la main leste quand elle s'y met!... et vli!... et vlan!... ça pleut comme une bénédiction! (*Une pause.*) Pourquoi qu'elle veut enlever sa robe bleue pour en mettre une rouge? elle s'trouve pas assez jolie avec la bleue? Elle est bien belle pourtant! y a du velours, y a de la dentelle, y a des perles, y a des rubans, y a tout plein de belles choses dessus... Si seulement elle voulait bien m'en donner un brin de toutes ces belles choses là, ça m'irait tout plein pour la noce de mon frère...

SCÈNE III

Mlle ORPHISE, JOSÉPHINE.

Par la porte du fond paraît Mlle Orphise du Val du Prévert. Elle s'avance digne, raide, marchant tout d'une pièce pour ne pas compromettre l'équilibre de son chapeau à grand plumage. Elle jette un regard circulaire dans le salon, espérant que l'objet de ses pensées a joui de son entrée majestueuse; mais elle ne voit que les semelles des chaussons de Joséphine enfouie la tête la première sous le manteau de la cheminée. En aparté.

Mlle ORPHISE.

Il n'est pas là! J'aime mieux cela! Et Constance, où est-elle donc? Je ne suppose pas qu'elle *le* reçoive dans sa petite salle à manger... (*A Joséphine.*) Votre maîtresse n'est pas là, ma bonne fille?

JOSÉPHINE, *timide.*

Non, mademoiselle... Mademoiselle vient de sortir.

Mlle ORPHISE.

Sortir! dans la rue?

JOSÉPHINE.

Non, mademoiselle.

Mlle ORPHISE.

Où est-elle sortie alors?

JOSÉPHINE.

Je ne sais pas, mademoiselle.

Mlle ORPHISE.

Comment est-elle sortie sachant que je devais venir à deux heures?

JOSÉPHINE, *tout d'une traite.*

Je ne sais pas... Mademoiselle est sortie du salon pour aller mettre sa robe rouge parce qu'il n'aime pas le bleu.

Mlle ORPHISE, *à elle-même.*

Ah! il n'aime pas le bleu et il aime le rouge! Mlle Fausourlet a eu une fameuse idée de me conseiller de mettre de la soie rouge à ma robe; si j'avais mis la jaune que je désirais... peut-être... est-ce qu'on sait jamais ce qui peut arriver... le coup de foudre...

JOSÉPHINE, *reculant d'effroi.*

La foudre! ah! bon Jésus! Va y avoir de

l'orage? Ah! mon Dieu, moi qu'a si peur de l'orage!

Mlle ORPHISE, *souriant avec complaisance.*

Rassurez-vous, ma bonne fille, cet orage-là ne tue personne, il plane trop au-dessus des humbles mortels; d'ailleurs, allez dans votre cuisine si vous voulez, je puis très bien souffler votre feu.

JOSÉPHINE.

C'est pas de refus, mademoiselle, mais c'est pas dans ma cuisine que j'vas aller, c'est dans la cave, car si il doit tonner, là au moins l'tonnerre ne me tapera pas dessus! C'est ça qu'la maîtresse avait ses nerfs ce matin, c'était le coup de foudre, ah! mon Dieu! mon Dieu!...

Elle s'en va en se bouchant les oreilles.

SCÈNE IV

Mlle ORPHISE, *seule.*

Mlle Orphise s'assied sur un fauteuil en disposant avec grâce les plis de sa robe, elle jette un regard satisfait sur la glace et tout en se regardant reprend ses réflexions.

Mademoiselle a ses nerfs! ah! ah! il paraît qu'on n'est pas aussi sûre du succès qu'on le croyait. (*Elle regarde tous les coins du salon, et apercevant le thé disposé sur un guéridon.*) Quatre tasses... ah! ah!... Mademoiselle a daigné se rappeler qu'*on* aimait le thé... un carafon de

rhum! ah! ah! des petits gâteaux au rhum! ah! ah!... une pince à sucre... ah! ah! c'est au grand solennel, il paraît, on veut éblouir le commandant, lui jeter de la poudre aux yeux... un sucrier de ruolz, une théière *idem*, ah! ah! on veut écraser de ses dix mille livres de rentes cette pauvre Orphise du Val du Prévert... mais on a compté sans les parchemins, sans l'oncle le général, sans le grand-père le chambellan de l'Empereur, sans la noble lignée des du Val du Prévert dont le chef a combattu en Terre Sainte à côté d'Henri IV et de Godefroy de Bouillon... ah! ah! ma belle Constance, il faudra baisser la tête devant l'écrasante supériorité de votre chère amie Orphise!... Préparez une robe de noce, ma douce Constance, mais pour assister au mariage de Mlle Orphise-Yolande-Bénédicte du Val du Prévert, et n'ayez crainte, dans deux mois, peut-être moins, les portes de votre salon s'ouvriront pour recevoir la visite de Mme Agénor Piedbois, née du Val du Prévert... c'est un conseil d'amie que je vous donne.

SCÈNE V

Mlles ORPHISE, ANGÉLIQUE

La porte de gauche s'ouvre discrètement et Mlle Angélique serrant sur sa poitrine son gros missel recouvert de mérinos noir, entre d'un air humble.

Elle porte une toilette démodée, beaucoup trop large pour sa taille, mais sur ses cheveux tirés à outrance un chapeau à la dernière mode est posé prétentieusement. Elle est très myope et porte un pince-nez dont le large ruban de moire lui traverse la joue gauche.

Mlle Orphise s'est retirée dans un coin sombre et de là peut voir sans être vue. Mlle Angélique s'avance dans le salon vers le fauteuil où se tient ordinairement Mlle Constance. Elle butte contre un petit tabouret de pieds, son chapeau lui tombe sur le nez, et dans sa chute fait sauter le lorgnon. Elle le rajuste sur son nez, relève son chapeau qui lui couvrait les yeux, s'assied et se mouche.

Mlle ANGÉLIQUE.

Il faut convenir que je suis bien à plaindre. (*Reniflement.*) Heureusement que ma résignation est à la hauteur de mon malheur... (*Une pause.*) Ma vie est une mortification perpétuelle. (*Une pause.*) Mais j'offre bien volontiers mes souffrances au Seigneur pour le rachat de mes fautes passées, présentes et futures... Ce lorgnon me torture... pourquoi n'ai-je pas mis mes lunettes? peut-être m'aurait-*on* trouvée bien laide avec, tandis qu'un pince-nez vous donne l'air plus moderne... *Lui* aussi porte un pince-nez d'ailleurs : le beau-frère de la cousine de ma bonne, qui l'a rencontré l'autre jour à Boisjoli, a dit à sa cousine qui l'a dit à ma bonne, qui me l'a dit hier... hier ou avant-hier? je crois que c'était hier... oui, c'était hier... m'a dit qu'il portait un pince-nez et que même ça lui allait très bien. (*Une pause.*) Va-t-*Il* à la messe? je l'espère, dans tous les cas

il n'aura jamais le cœur de me laisser aller toute seule aux offices... je saurai si bien le prendre!... Je lui dirai d'une voix douce et engageante : « Mon petit Agénor, sois donc assez gentil pour me porter mon livre d'heures... » Agénor, c'est vraiment un joli nom ; il faudra que je cherche, dans ma *Vie des saints*, ce que faisait son saint patron... il ne pourra pas refuser à sa femme un si léger service... il montera avec moi jusqu'à la place de l'Église, et là alors je lui demanderai : « Tu entres avec moi, n'est-ce pas, mon petit Agé... »

SCÈNE VI

Mlles CONSTANCE, ORPHISE ET ANGÉLIQUE

La porte s'ouvre avec fracas, et Mlle Constance, rouge, essoufflée, entre dans le salon. Elle lance un regard vers la robe neuve d'Orphise, et fait entendre un sourd : « Je m'en doutais bien! » mais l'aspect drôlatique de la brave Angélique avec son chapeau sur le nez et son lorgnon d'écaille déride son front soucieux. D'une voix flûtée.

Mlle CONSTANCE.

Comment, chères amies, vous étiez là! Je suis vraiment au regret de vous avoir fait attendre, mais ce vilain fermier n'en finissait pas ! c'est une vraie calamité que cette valetaille!

Mlle ANGÉLIQUE, *qui s'est levée, lance un regard soupçonneux en clignant des yeux tout autour du salon. En aparté.*

Comment « chères amies? » Orphise est donc

là, je ne la vois pas. (*Tout à coup elle chancelle.*) Ah! ciel! elle a entendu! Je suis perdue!

Mlle CONSTANCE, *avec intérêt.*

Qu'avez-vous, Angélique? Vous êtes livide!

Mlle ANGÉLIQUE, *susceptible.*

Moi? je n'ai rien du tout! Peut-être suis-je un peu pâle à cause de la chaleur, mais de là à être *livide!...* d'ailleurs j'aime mieux être pâle que couleur betterave.

Mlle ORPHISE, *doucereuse.*

Ce sont peut-être vos douleurs névralgiques qui vous font souffrir, ma bonne Angélique?

Mlle ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas l'ombre de névralgie aujourd'hui; est-ce parce que je suis livide que vous me faites cette question, Orphise?

Mlle CONSTANCE, *conciliante.*

Vous pourriez peut-être vous débarrasser de vos affaires, mes bonnes amies, ce n'est pas commode de jouer quand on est habillée; enlevez au moins vos chapeaux.

Mlle ORPHISE.

Je vous remercie de votre sollicitude, ma chère Constance, mais je vais être forcée de vous quitter.

Mlle CONSTANCE.

Me quitter? et pourquoi donc?

Mlle ORPHISE.

J'aurais peur de paraître indiscrète en prolongeant ma visite.

Mlle ANGÉLIQUE, *pincée.*

Moi aussi.

Mlle CONSTANCE.

Je voudrais bien savoir quelle mouche vous pique aujourd'hui, par exemple! Il n'y a pas cinq minutes que vous êtes ici, et vous voulez déjà partir!... je demande une explication.

Mlle ORPHISE.

Vous devez comprendre le motif qui nous fait agir.

Mlle ANGÉLIQUE.

Nous faisons preuve de délicatesse en nous retirant.

Mlle ORPHISE.

Et, en vous laissant le champ libre pour la conquête du cœur du commandant Agénor Piedbois, nous nous montrons pour vous des amies dévouées.

Mlle CONSTANCE, *riant.*

Ah! ah! c'est le pauvre commandant qui met ainsi vos cervelles à l'envers! Ce pauvre commandant! que vous a-t-il donc fait?

Mlle ANGÉLIQUE.

Je n'ai jamais la cervelle à l'envers.

Mlle ORPHISE.

Moi non plus, et dans tous les cas ce ne serait pas un militaire qui occuperait mes pensées.

Mlle ANGÉLIQUE, *joignant les mains.*

Les militaires, oh! ciel! quelle horreur! mais ce sont des suppôts de Satan! J'aimerais mieux mourir sur un bûcher que de lever les yeux sur un militaire!

Un silence.

Mlle ORPHISE.

Est-il marié ce commandant? Vous devez être au courant de ses affaires de famille, Constance?

Mlle CONSTANCE, *affectant l'indifférence.*

Il doit l'être, je suppose.

Mlle ORPHISE.

Il est peut-être grand-père même. En supposant qu'il se soit marié à vingt-cinq ans, comme il en a cinquante-cinq...

Mlle CONSTANCE, *vivement.*

Cinquante-trois, Orphise, cinquante-trois à peine; je suis parfaitement sûre de ce que j'avance puisqu'il avait quinze ans quand j'en avais cinq, et comme j'en ai quarante-trois...

Mlle ORPHISE.

... Sans compter les mois de nourrice.

Mlle CONSTANCE, *aigre.*

Que voulez-vous dire avec vos mois de nourrice, Orphise? vous n'êtes guère polie, en tout cas.

Mlle ANGÉLIQUE, *joignant les mains.*

Mes bonnes amies, je vous en supplie, ne vous querellez pas!

Mlle CONSTANCE.

Où voyez-vous que nous nous querellons, Angélique? Je n'ai pas l'habitude de chercher querelle à personne!

Mlle ANGÉLIQUE.

Sans doute, sans doute... mais il n'est que deux heures, nous pourrions peut-être faire une petite partie de loto? En ne prenant qu'un carton chacune, nous irions plus vite.

Mlle ORPHISE.

Que vous êtes niaise, ma pauvre Angélique! est-ce qu'il ne faut pas quand même tirer les quatre-vingt-dix numéros?

Mlle ANGÉLIQUE.

Évidemment, évidemment; mais je voulais dire que c'était moins long parce que... parce que...

Mlle CONSTANCE.

Ne vous torturez pas l'esprit pour trouver des

réponses à vos *parce que*, Angélique, vous avez raison : commençons la partie.

Elles s'asseyent autour de la table de manière à faire face au public.

Mlle CONSTANCE.

Qui va appeler les numéros? est-ce vous, Angélique?

Mlle ORPHISE.

Non, ce sera moi. Angélique n'y voit goutte, elle fait des erreurs et m'a fait perdre la dernière partie.

Mlle ANGÉLIQUE, *levant les yeux au ciel.*

Seigneur, je vous offre ces mortifications en expiation...

Mlle ORPHISE.

... De vos fautes passées, présentes et futures... c'est connu, ma chère Angélique, connu, archiconnu! Vous pourriez varier vos antiennes par égard pour nous! Passez-moi le sac aux boules, Constance : il est temps de commencer.

Elles prennent les cartons, les disposent devant elles, Mlle Angélique ajuste son pince-nez.

Mlle ORPHISE, *appelant.*

33. 9. 14. 88. 53. 17...

Mlle ANGÉLIQUE.

Vous choisissez les numéros que je n'ai pas, c'est un fait exprès!... du reste, je suis si habituée à me sacrifier!

Mlle ORPHISE.

12. 29. 42... Savez-vous qui le commandant a épousé, Constance? est-ce une cantinière ou une duchesse?

Mlle CONSTANCE, *pincée.*

Je ne sais pas du tout; en tout cas, M. Agénor ne se serait pas mésallié au point d'épouser une cantinière, quoiqu'il y ait parfois des cantinières mieux élevées que des filles de comtes et de barons.

Mlle ORPHISE.

37. 56. 49. 68. 81... quine!

Mlle ANGÉLIQUE.

Cela ne m'étonne pas, vous choisissez les numéros.

Mlle ORPHISE, *reprenant une boule sur la table.*

Je vous demande mille pardons! je viens de dire 81, n'est-ce pas? je me suis trompée, c'était 18, je n'avais pas vu le point.

Mlle ANGÉLIQUE.

Il paraît que je ne suis pas la seule à me tromper.

Mlle ORPHISE.

Une fois n'est pas coutume.

Mlle ANGÉLIQUE.

Deux fois, trois fois non plus.

Mlle ORPHISE.

Permettez! J'ai dit une fois et je maintiens mon

dire... 17. 29. 44... Je ne comprends pas qu'on ait le courage d'épouser un officier, ce monde militaire est tellement mélangé!...

Mlle ANGÉLIQUE.

Et cette vie de régiment? ces cercles, ces cafés, ce service fait par des ordonnances! Sans compter qu'ils sont d'affreux mécréants, ces officiers, ils jurent, ils tonnent, c'est à faire frémir!

Mlle ORPHISE, *appelant nerveusement.*

41. 79. 85. 1. 14... Ah! certes non, je n'ai jamais eu de vocation pour la vie militaire! J'ai brisé le cœur de deux soupirants parce qu'ils avaient fait leur volontariat d'un an; l'idée qu'ils avaient porté un sabre me glaçait d'effroi! Et cependant, mon bisaïeul a combattu à Waterloo et a été décoré de la Légion d'honneur par Louis XIV en personne!...

Mlle CONSTANCE.

Ne vous montez pas comme cela, Orphise; d'ailleurs le commandant n'a pas... n'est pas... hum! hum! enfin son cœur n'est peut-être pas libre, il a peut-être déjà choisi... alors...

Mlle ORPHISE.

Serait-ce vous que son cœur a choisie?

Mlle CONSTANCE.

Moi! oh! ciel! être la femme d'un officier! Mais vous n'y pensez pas, Orphise! Sans compter

qu'entre nous, ce pauvre Agénor n'est pas séduisant! Il est gros, rouge, bedonnant, il doit avoir la goutte, ou un catarrhe, ou de l'asthme. J'aimerais mieux m'enfouir dans un monastère que de m'astreintre au rôle de garde-malade. Du reste je déteste les gros hommes apoplectiques, et ce n'est pas la peine de se marier si l'on doit être couverte de crêpe un an après son mariage.

Mlle ANGÉLIQUE, *avec componction.*

On a la douceur de penser que l'on a ramené au bercail une brebis égarée.

Mlle ORPHISE.

C'est une perspective fort gaie pour entrer en ménage, en vérité! A vous entendre, Angélique, le monde ne serait peuplé que de brebis égarées!

Mlle ANGÉLIQUE, *pincée.*

Il y en a beaucoup, hélas!

Mlle ORPHISE.

C'est possible, mais je ne me sens aucune disposition pour être chien de berger... en attendant... 13! J'ai gagné!

Un silence.
Mlle Constance est agitée, elle regarde la pendule, toussotte, montre les signes de la plus vive inquiétude.

Mlle ORPHISE.

Il tarde bien à venir, il me semble?

Mlle CONSTANCE, *affectant l'indifférence.*

Qui ça? Est-ce que vous attendiez quelqu'un, Orphise?

lle ORPHISE.

Moi?... non, personne, mais vous, Constance, vons devez commencer à trouver que votre commandant ne montre guère d'empressement.

Mlle CONSTANCE, *furieuse.*

Mon commandant! Mon commandant! de quel droit vous permettez-vous de telles insinuations, Orphise, elles sont insultantes!

Mlle ORPHISE, *innocemment.*

Je vous insulte? Veuillez agréer toutes mes excuses pour un léger malentendu... je ne croyais pas être blâmable en disant que la personne que vous attendiez tardait à venir... Rétractons le mot *votre* s'il a pu vous choquer, et mettons *le* commandant... Êtes-vous contente?

Mlle CONSTANCE.

Le commandant n'est point en retard : il m'a donné rendez-vous pour dimanche dans la journée, il n'est pas trois heures, rien n'est encore perdu, malgré le très vif désir que vous ayiez qu'il en soit ainsi!

Mlle ORPHISE, *avec explosion.*

Je désire que votre commandant ne vienne pas, moi! ah! c'est trop fort cela, par exemple! Qu'est-

ce qu'il me fait votre commandant? Est-ce que je le connais? Je me soucie de lui comme des vieilles lunes, de lui et de tous les commandants de France et de Navarre! Ah! je désire qu'il ne vienne pas! Je désire aussi qu'il m'épouse, n'est-ce pas? qu'il m'offre son cœur et sa main? qu'il fasse de moi Mme Agénor Piedbois? quelle infamie!... Mais quand il tomberait à mes pieds en me disant : « Votre main ou mourir! » je lui dirais : « Une descendante d'Hugues du Val du Prévert ne se mésallie pas, monsieur! Allez épouser Mlle Constance Billochet et ses sacs d'écus si le cœur vous en dit, ou Mlle Angélique Lantienne et ses patenôtres, mais n'essayez pas de m'attendrir, je serai de fer, d'acier, de... »

La porte s'ouvre et Joséphine essoufflée crie bien haut :

Le commandant Piedbois et sa dame demandent si Mademoiselle peut les recevoir; la dame du Commandant a même dit qu'elle était très pressée parce qu'elle voudrait repartir par le train de cinq heures à cause de ses enfants.

Mlles CONSTANCE, ORPHISE ET ANGÉLIQUE,
dans un seul cri.

Il est marié, le malheureux!

Rideau.

TABLE DES MATIÈRES

16-04. — Coulommiers. Imp. Paul BRO ARD. — 4-04.

Mademoiselle Huguette, par Gabriel Franay. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Avec reliure artistique, toile bleue, 4 50

Élevée un peu au hasard par son grand-père, Huguette se trouve seule et libre à vingt-cinq ans, vaillante et résignée à son état de vieille fille. Aimant la campagne, la nature, tout ce qui est bon, grand et simple, et possédant surtout le don de se regarder vivre, elle a en même temps l'instinct et le besoin du dévouement, et elle quitte tout pour aller rejoindre une vieille cousine dont le fils est gravement blessé. Il ne faut pas beaucoup de pénétration pour deviner que la bonne Huguette sauvera son cousin et que cette simple histoire finira par un mariage.

C'est surtout par des détails exquis, par une délicate psychologie, par les descriptions colorées de la ferme bourguignonne et du manoir morvandiau que se distingue cette œuvre saine et fraîche, où se remarque un sens très pénétrant de l'art et des choses de l'esprit.

Le Château des Airelles, par Gabriel Franay. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Avec reliure artistique, toile bleue, 4 50

Le Château des Airelles est l'histoire d'une âme de fillette à l'heure exquise où l'enfant s'épanouit en jeune fille, où tout, rêves, espoirs, grandes joies et petites souffrances, a ce charme indicible d'un éphémère printemps.

Ces pages, toutes pénétrées d'une grâce intime, respirent quelque chose de pur, de frais, de vivifiant. Pas de péripétie, pas de grandes aventures, et cependant on s'arrache difficilement à ce récit, grâce au naturel, à un certain parfum de jeunesse, de sympathie, qui nous enveloppe. C'est moins un roman qu'une agréable conversation de jeunes filles qui ne se croient pas écoutées et qui jasent, rient, babillent à cœur-joie, avec la même émotion.

Le Château des Airelles a sa place marquée dans toutes les bibliothèques de jeunes filles, parmi les livres de choix, ceux qu'on garde et auxquels on est plus tard heureux de revenir.

Sans mari, par Mme V. Le Coz. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Sans mari se distingue de la plupart des études qu'on a tentées de la vie de famille contemporaine par une grande sincérité d'observation et la plus scrupuleuse honnêteté. C'est la vie d'une jeune fille, élevée dans un milieu mondain, industriel et parlementaire, qui mène une existence toute de plaisir, de luxe et d'élégance, et s'imagine que tout cela pourra suffire à remplir son cœur, à occuper son esprit. De nombreux personnages, très vivants et très finement observés, évoluent autour de l'héroïne; les affections, qu'elle dédaigne et qui s'épanouissent autour d'elle, la laissent longtemps à la solitude, et peu s'en faut que, parmi tant de prétendants, elle ne finisse par rester « sans mari ».

Ces tableaux de l'existence dans certains milieux de la société française contemporaine, exacts et souvent fort piquants, sont appelés à un vif et légitime succès.

Le Mystère de la rue Carême-Prenant, par A. Robida. 1 vol. in-18 jés., br. 3 50

Ce roman est un tableau savoureux de petite ville bretonne que les snobs ont découverte et sont en train de transformer en plage mondaine. Il n'y a rien de plus amusant que de voir l'ahurissement des bonnes gens de l'endroit devant le concours croissant d'un public à l'agitation duquel ils ne comprennent rien; il n'y a rien de plus pittoresque que ce spectacle de vieilles mœurs aux prises avec les modes nouvelles. C'est de la franche gaieté, claire comme le soleil, qui pousse sur de l'observation exacte.

M. Robida, le délicieux humoriste du crayon qui se double d'un conteur charmant, n'a pas besoin de charger ses personnages pour intéresser le lecteur. Ses traits, ses scènes, ses inventions sont des images de vérité. L'étude psychologique est poussée très loin, les types sont bien vivants : c'est de la belle et bonne comédie humaine.

N° 262.

BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS POUR LES JEUNES FILLES

Extrait du Catalogue

La Fille du Braconnier, par Achille Melandri, broché 3 50
Jacinthe, par Georges Beaume, broché 3 50
La Cadette, par Marie-Anne de Bovet, broché 3 50
Le Roi des Neiges, par Charles Foley, broché. 3 50
La Pension du Sphinx, par Colette Yver, br. 3 50
Vers la Vie, par Charles Recolin, broché . . 3 50
Chez les Corsaires, par Ariste Encoffon, br. 3 50
Châteaux de Cartes, par Jean Thiéry, broché. 3 50
Une Diplomate, par B. M. Croker, broché . . . 3 50
Millionnaire, par Jean Charlette, broché . . 3 50
Similia, par Jean Blaize, broché 3 50
Tuons le Mandarin, par Jean Sigaux, broché. 3 50
Le Journal de Marguerite Plantin, par Jean Bertheroy, broché 3 50
Le Château des Airelles, par Gabriel Franay, broché 3 50
Roberte, par Léon Barracand, broché . . 3 50
God save the Queen, par Allen Upward, br. 3 50
Les Quissera, par Georges Beaume, broché . 3 50
Morgane, par Charles Le Goffic, broché . 3 50
Les Trois Filles de Pieter Waldorp, par Jean Bertheroy, broché 3 50
Le Mariage de Léonie, par F. Plessis, broché 3 50
Le Médecin de Belle Maman, par Roger Dombre, broché . 3 50
Le Mystère de la rue Carême Prenant, par A. [illegible], broché . . . 3 50
Monsieur le Neveu, par Jean Thiéry, broché 3 50

Chaque volume, avec reliure artistique, toile bleue 4 fr. 50

[illegible] Pour les jeunes filles.

1906. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

BINDING SECT. MAR 27 1974

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ Vesco de Kéréven, Edmée
2643 Comédies et saynetes pour
E7A19 la jeunesse
1904